

Extraits de « Vie de Mgr Daveluy : évêque d'Acônes, vicaire apostolique de Corée »

Par Charles Salmon

1883

CHAPITRE IX

VOYAGE DE M. DAVELUY ET DE MGR FERRÉOL DE HONG-KONG A CHANG-HAI. — SÉJOUR DANS CETTE VILLE ET AUX ENVIRONS. — FÊTE DE L'ASSOMPTION. - ANDRÉ KIM ORDONNÉ PRÊTRE. - DÉPART POUR LA CORÉE. — ÉVÈNEMENTS ET PÉRILS DU VOYAGE. — ARRIVÉE.

(Juillet-Octobre 1845)

M. Daveluy profita de son séjour à Hong-Kong pour écrire à ses parents (le 20 juillet) la lettre que nous avons lue au chapitre IV, par laquelle il leur annonçait son départ pour la mission de Corée.

Bientôt après, il s'embarquait avec Mgr Ferréol sur le vaisseau qui devait les transporter à ChangHaï. Leur traversée, dit-il, « fut de onze à douze jours, et n'eut rien de remarquable. Vents contraires et favorables, calmes, mal de mer, tout reparut plus ou moins selon la loi générale. Enfin arriva la ville tant désirée, en attendant mieux.

« —A peine instruit de notre arrivée, Mgr le comte de Bézi (1(1) Évêque de Canope in partibus. Le vicariat apostolique du Chan-tong, dont Mgr Louis de Bézi fut institué vicaire apostolique au mois de janvier 1840, avait été formé, à cette époque, d'une partie de l'ancien diocèse de Péking.), évêque italien, vicaire apostolique du Chan-tong et administrateur du Kiang-nan, nous reçut chez lui. Son domicile est dans une petite chrétienté d'environ cinq cents âmes, située à une ou deux lieues de la ville de Chang-Haï. Grâce aux nouveaux usages imposés par les Européens, nous pûmes nous y rendre en habits européens, et nous les gardons même dans la maison. Sa Grandeur, dont le visage et toutes les manières annoncent la bonté même, nous reçoit en frères, en amis, que dire de plus ? Tant de bonté ne fait pas disparaître une grande dignité que Sa Grandeur conserve admirablement, tout en se mettant à la portée des plus simples. Vous dire maintenant que nous y sommes bien et très bien, serait temps perdu (1(1) Lettre aux parents, du 15 août 1815.). »

Une grande joie attendait Mgr Ferréol à ChangHaï, celle de revoir son fidèle disciple le Vénérable André Kimet de bénir les généreux chrétiens qui l'accompagnaient. Nous n'avons pas besoin de dire combien cette joie fut partagée par M. Daveluy. -L'évêque et son collaborateur trouvèrent les Coréens « fort tranquilles au port de « Chang-Haï ».

Quand il fut permis à ces pauvres chrétiens de voir leur pasteur, de recevoir sa bénédiction, quand ils virent un autre prêtre disposé à venir les secourir, leur émotion fut extrême. Une certaine tristesse diminuait cependant un peu la joie qu'ils éprouvaient. En jetant les yeux sur ces deux hommes qui avaient tout sacrifié pour venir jusqu'à eux, en pensant à leur vie passée, puis aux travaux et aux souffrances qui les attendaient en Corée, leurs cœurs étaient oppressés, et ils s'affligeaient de les conduire ainsi, au milieu des persécutions, à une mort presque certaine. « Ils ne savaient pas encore sans doute, écrit le compagnon de Mgr Ferréol, ils ne savaient pas les délices dont notre âme est inondée, et le bonheur dont Dieu récompense déjà en ce monde les sacrifices faits pour sa gloire. Bientôt, j'espère, ils verront que nous partons de grand cœur ; et, s'il y a des souffrances, Dieu nous

accordera la force de le suivre jusqu'au Calvaire (1(1) Annales de la Propagation de la Foi, tom. XVIII, p. 305.). »

On sait comment le vœu du missionnaire fut exaucé à la lettre puisque, vingt et un ans plus tard, il donnait sa vie pour son divin Maître le jour même du Vendredi-Saint.

M. Daveluy parle avec enthousiasme des sentiments de foi et de courage qui animaient les chrétiens coréens. «Tous, dit-il, ont une confiance sans bornes, la vue de leur évêque les a électrisés. Le jour de son arrivée, aussitôt qu'ils en furent informés, ils se mirent à sauter, danser, frapper le tam-tam (espèce de tambour ou caisse); ils frappaient tellement que la caisse faillit crever, puis deux ou trois sautèrent la moitié de la nuit. Ils sont si bons et si simples ! Les ministres protestants ne manquèrent pas de venir leur faire une visite pour tâcher de convertir quelques Coréens. — Ils furent, selon l'usager accompagnés de paquets de bibles en chinois, et, le chef de la barque étant absent, ils se contentèrent de jeter sur le navire les paquets de livres et s'enfuirent. Nos bons chrétiens, d'abord interdits, se rappelèrent bientôt qu'André leur avait défendu de recevoir des livres ; aussitôt ils remettent tous les paquets sur leur chaloupe, courent après les ministres et rejettent vivement tous ces livres, disant seulement en chinois: « Nous n'en voulons pas, nous n'en voulons pas. » Dans plusieurs autres tentatives, André les repoussa vivement et réfuta même leur doctrine et leurs calomnies. Aujourd'hui, ils n'essaient plus (1(1) Lettre aux parents du 15 août 1845.). »

M. Daveluy, dans la même lettre dont nous extrayons ce qui précède, donne encore d'intéressants détails sur le périlleux voyage des Coréens depuis leur pays jusqu'à Chang-Haï, sur le bonheur extraordinaire avec lequel ils parvinrent dans ce port et sur la liberté qui leur y fut providentiellement laissée, malgré toutes les lois chinoises et coréennes contre le séjour des Coréens en Chine, ainsi que sur la piété et le courage des chrétiens de Corée pendant et depuis la persécution.

On peut dire que le séjour de M. Daveluy à Chang-Haï et aux environs, pendant le mois d'août 1845, fut pour lui une époque de joie sans mélange. Il avait brisé les liens qui l'attachaient à la terre, et, tout en demeurant fidèlement uni aux siens dans les Cœurs sacrés de Jésus et de Marie, n'avait plus qu'à marcher dans la voie que Dieu lui avait montrée. Un jour viendrait où il aurait part aux douleurs du jardin des Olives et de l'agonie, maintenant il est aux joies du Thabor et aux transports d'allégresse que lui cause la vue prochaine de la terre promise.

Le 15 août, il commence, à Kin-ka-ham, pour ses parents, une longue lettre, qu'il achèvera quelques jours plus tard à Mont-sié, résidence de Mgr de Bézi. On sent que la joie déborde de son âme.

« Je commence cette lettre le soir de ce beau jour de l'Assomption de Marie, passé si tristement sur mer en 1844, et d'une manière assez convenable cette année-ci. Inutile de vous dire que ce matin la messe fut pour toute la famille, en union avec tous ses membres qui ont reçu le pain de vie. — La chrétienté dans laquelle je me trouve est à quelques lieues de Chang-Haï, et se compose de plusieurs centaines de personnes. Nous y avons célébré la sainte messe au milieu du concours de tous les chrétiens de l'endroit et même des environs ; cela vaut bien la pauvre messe célébrée il y a un an sur L'Archimède, presque en vue de Manille. »

Nous avons déjà donné plusieurs extraits de cette lettre, en regrettant de ne la pouvoir citer tout entière. Outre les renseignements sur le christianisme en Corée dont nous avons parlé, nous en trouvons aussi sur sa propagation en Chine et sur l'œuvre du baptême des enfants ou de la Sainte-Enfance : « Je vis, dit-il, un bon Père qui fait mission dans l'île de Tsum-min, vis-à-vis Chang-Haï ; il est arrivé depuis huit mois, parle encore difficilement et toutefois il fait merveille.

Il a visité des milliers de chrétiens, a baptisé quelques païens, a deux cents catéchumènes vraiment disposés ; et pour comble de joie, il a pu faire recevoir le baptême à deux cent quinze enfants d'infidèles, enlevés presque immédiatement par la mort. Les païens les présentent quelquefois eux-mêmes. Une sage-femme païenne en a apporté elle seule une quinzaine, et une fois elle disait aux parents: Moi, je guéris les corps, mais le père des chrétiens guérit les âmes, je vais lui porter votre enfant mourant et il priera Dieu de vous en donner un autre plus beau et plus gentil. — Ce pauvre petit mourut de suite après son baptême. »

Notre missionnaire, après avoir longuement écrit à ses bien-aimés parents, voulut dire encore un dernier adieu à ses amis d'Europe. C'est de Mont-sié qu'est datée la lettre, du 27 août, à M. l'abbé Petit, dans laquelle il lui donne les détails sur Mgr Rameaux que nous avons reproduits plus haut.

Avant de s'embarquer pour la Corée, Mgr Ferréol voulut, en s'assurant un zélé collaborateur de plus, récompenser le zèle et les vertus d'André Kim. Il lui conféra l'onction sacerdotale le dimanche 17 août 1845, dans la chapelle de Kinka-ham. Les chrétiens accoururent en foule à cette ordination, à laquelle assistaient un prêtre chinois et quatre prêtres européens. Le dimanche suivant, 24, André célébra sa première messe, chez les Pères Jésuites, au séminaire de Wamdang. M. Daveluy eut le bonheur de l'assister à l'autel. L'émotion des témoins de ce saint Sacrifice, célébré pour la première fois par le premier Coréen qui ait été élevé au sacerdoce, aurait été plus grande encore s'il leur eût été donné de percer les voiles de l'avenir, et de savoir que le célébrant, comme son assistant, recevraient tous deux la couronne du martyre, et que le jeune prêtre français, qui les édifiait tant en ce moment, serait un jour le cinquième vicaire apostolique de Corée.

Après ce beau jour les missionnaires n'avaient plus qu'à se diriger vers le but de leur course ; aussi, le 27 août, M. Daveluy, se recommandant une dernière fois aux prières de tous les siens, a-t-il le bonheur d'écrire à ses parents : « Je pars avec Mgr le vicaire apostolique de Corée et un diacre Coréen ordonné par Monseigneur ces jours passés, ce qui portera à trois le nombre des prêtres qui vont tenter l'entrée de ce pays de si difficile accès. Nous allons par mer et nous entrerons certainement. Combien de temps y resterons-nous ? Dieu seul le sait, mais cela importe peu. Si nous pouvons rester, il y a une moisson admirable à recueillir; le sang des martyrs a germé. Si Dieu permet que l'on nous arrête, j'espère expier beaucoup par quelques souffrances et obtenir de la miséricorde de Dieu une petite place en haut, et, de mon petit coin, je ne vous oublierai pas, vous et les vôtres. Mais je m'abuse, je raisonne sur des possibilités peu probables ; c'est le temps de travailler et non celui de jouir, aussi priez pour moi. Si chaque jour tous les membres de votre famille disaient un petit mot pour moi à la sainte Vierge, vous feriez un acte de charité bien placé. Et puis n'oubliez pas nos bons chrétiens, oh! si je savais la langue, dans quelques semaines, je les soulagerais; mais il faut apprendre leur langage avant de se mettre à la besogne. Nous partons à bord du Raphaël; c'est le nom donné par nos Coréens à leur barque, Monseigneur l'a confirmé. C'est de leur part une heureuse idée. Cet ange les a protégés et le fera encore; mais surtout nous arborons l'étendard de Marie, Étoile et maîtresse de la mer, et dès lors que pourrions-nous craindre ? »

Désormais les missionnaires et leurs fidèles compagnons n'avaient plus qu'à s'abandonner aux flots dangereux de la mer Jaune, pour essayer de gagner cette terre qui était pour tous la vraie patrie. Le jour du départ fut fixé au 31 août; ce fut donc sous les auspices de sainte Rose de Lima, la première sainte du nouveau monde, que le vicaire apostolique de

Corée et ses deux collaborateurs se mirent en route pour aller annoncer Jésus-Christ dans celle peut-être de toutes les contrées du vieux monde, où il était encore le moins connu.

La traversée fut longue et pénible. M. Daveluy va nous la raconter dans tous ses détails par la lettre suivante, la première qu'il ait eu le bonheur de dater du sol coréen, adressée à M. Barran, directeur au séminaire des Missions-Étrangères.

« Kontong, 1Q 23 octobre 1845.

« Qui a Jésus a tout.

« Monsieur et respectable confrère, « Arrivé enfin sur ce sol tant désiré de la Corée, il me tarde de vous faire connaître les détails de notre aventureuse et toute providentielle expédition à bord du Raphaël) ainsi fut baptisé notre navire). Monseigneur ne se souciant pas de reporter ses souvenirs sur des jours d'épreuve, cette tâche retombe sur moi et je m'en acquitterai le moins mal possible.

« Je ne reviens pas ici sur le premier voyage du navire pour se rendre en Chine, vous connaissez cette histoire et la manière toute providentielle dont ils furent sauvés de la tempête, puis amenés à Chang-Haï. Là encore le bon Dieu aplanit toutes les difficultés et se servit du consul anglais protestant pour faire en notre faveur ce que peut-être nous n'eussions pas obtenu d'un consul catholique. Enfin, tout étant disposé, on fixa le départ au 31 août.

« Permettez-moi de vous détailler ici les éléments qui seront en jeu pendant toute la route.

Notre navire d'abord, surnommé frégate coréenne, est bien digne de ce nom. Il pouvait avoir environ 30 pieds de long, sur 12 ou 13 de large ; sa hauteur ne devait pas dépasser 8 pieds tout compté (1(1) « Elle a 25 pieds de long sur 9 de large et 7 de profondeur, pas un clou n'est entré dans sa construction, des chevilles en retiennent les ais unis entre eux ; point de goudron, point de calfatage; les Coréens ne connaissent pas ce perfectionnement, » dit Mgr Ferréol dans la lettre qu'il adressa lui-même à M. Barran, le 29 du même mois, de Kang-kien-in, dans la province méridionale de la Corée.). Voilà notre jolie frégate, peu élégante du reste tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Deux mâts, d'une hauteur hors de proportion, devaient supporter des voiles en nattes, c'est-à-dire en paille tressée artistement. Enfin, les Coréens n'ayant pas l'habitude de faire des ponts à leurs navires, il fallut nous en passer. Le devant n'en avait pas même l'apparence. Pour le reste, ces fins navigateurs mettent quelques planches au milieu du navire en ayant grand soin de ne pas les joindre, puis des deux côtés sont tout simplement des bâtons arrangés en treillis et recouverts de nattes.

Par ce moyen, si la mer est un peu houleuse, l'eau entre parfaitement dans le navire, ils ne peuvent se mettre à l'abri de la pluie qu'en jetant l'ancre et formant une toiture de paille sur le navire.

Pour gouvernail, ils préparent une forte planche de cinq doigts d'épaisseur environ et la disposent entièrement sous le navire. Aussi les flots en font bon marché. Tout ceci s'explique quand on sait que les Coréens ne quittent jamais les côtes, se reposant quand il pleut, et ne se hasardant jamais par un temps mauvais. A tout cela il faut joindre la fatigue supportée par notre navire dans la première tempête ; avant même notre départ, il faisait eau en abondance. Nos matelots étaient dignes de ce bâtiment. Deux ou trois avaient tant soit peu

navigué, mais étaient sans expérience ; le reste se composait de braves campagnards, aussi admirables manœuvres. Enfin le capitaine ou amiral, si vous voulez, était André, diacre coréen et ordonné prêtre à Chang-Haï par Mgr Ferréol. Il avait l'expérience d'un jeune séminariste, mais la foi devait y suppléer. Voilà donc tout notre équipage. Onze chrétiens, dont un malade toute la traversée, le P. André à leur tête.

Puis montèrent à bord Mgr Ferréol et votre serviteur, heureux comme jamais de sa vie il ne l'avait été.

« C'était le 31 août dans la nuit ; Mgr de Bézi voulut nous accompagner à bord et nous quitta entre dix et onze heures. Le lendemain de grand matin, nous descendions la rivière à la suite d'un bâtiment chinois monté par des chrétiens. Sur ce navire, se trouvait M. Faivre, Lazariste français, se rendant à Sivang en Tartarie ; nous devions suivre jusqu'au Chan-tong, puis nous diriger droit sur la capitale de la Corée. A peine parvenus à Wousson, c'est-à-dire à l'embouchure de la rivière, le vent se trouva contraire, nous avions à craindre les mauvais temps occasionnés ordinairement en septembre par le changement de mousson : dès lors le vent du nord-est commença à souffler et nous fit craindre les retards. Toutefois nous essayâmes d'avancer, mais bientôt il fallut jeter l'ancre, et le temps tournant à la tempête, nous retournâmes à Wousson : la tempête vint, en effet, et nous n'en souffrions pas.

Ainsi fallut-il faire cinq ou six fois : on partait, le temps se soutenait pendant 8, 10, 15 lieues, puis devenant mauvais nous forçait de rentrer au port. Ceci dura jusqu'au 17, c'est-à-dire 17 jours; Dieu voulait nous éprouver.

« Pendant presque tout ce temps, nous fûmes, Monseigneur et moi, à bord du navire chinois. Il y avait beaucoup plus de place ; le mouvement n'était pas violent, et nous jouissions de la société de M. Faivre, que nous avons connu à Macao ; nous nous divertîmes le mieux qu'il nous fut possible, et parfois, il faut le dire, nous avons bien du plaisir. Le bon Dieu aussi nous réservait des consolations : pendant ces jours d'attente, nous pûmes célébrer la sainte messe plusieurs fois, et la veille de la Nativité, ayant jeté l'ancre devant l'île de Tsum-ming, Dieu permit que quatre navires chrétiens s'y rencontrassent : on leur fit connaître notre présence, aussitôt tous voulurent se confesser et faire la sainte communion. Ils passèrent toute la nuit pour la confession, et le jour de la Nativité, Monseigneur communia une quarantaine de ces bons chrétiens ; nous dûmes tous la sainte messe, tous nos Coréens assistaient à la cérémonie. Enfin ce fut un jour de joie, de bonheur: voilà nos compensations.

« Chaque matin nous espérions le beau temps, et toujours nos espérances étaient trompées. Je ne dois pas omettre une circonstance où la Providence se montra encore ostensiblement. C'était pendant la tempête que nous éprouvâmes en rade de Wousson. Nous étions à bord du navire chinois, et craignant pour notre barque coréenne, nous la fîmes remonter plus haut dans la rivière ; elle était contenue par deux ancres, malgré cela elle chassa. Les cris des matelots anglais excitèrent nos Coréens, mais ignorants des précautions humaines, ils se mirent à prier au lieu d'agir.

Dieu bénit leur simplicité : la barque, portée par les flots, circula au milieu d'un grand nombre de navires étonnés, elle ne toucha nulle part, et après un assez long intervalle, les ancres se fixèrent de nouveau. Nous avons remercié Dieu de cette providence signalée, et nous en conclûmes que Dieu veillait sur nous d'une manière spéciale.

Enfin, le 18 septembre, on part de nouveau, nous ne devons plus revenir : la navigation est belle, nous sommes contents et heureux. Mais le 21, la mer change, et sans devenir menaçante, elle était bien gênante pour notre pauvre petite embarcation. Toujours remorqués par le navire chinois, nous passâmes une nuit peu tranquille.

Sur les quatre heures du matin, la mer grossissant et menaçant de chavirer notre navire, nous fîmes changer de route : nos voiles commençaient à s'entr'ouvrir, les mâts élevés augmentaient l'agitation, il fallait se cramponner pour ne pas être jeté à la mer. En ce moment, le danger augmentant, Monseigneur fit demander au navire chinois de nous recevoir à son bord; il y consentit, mais on ne peut s'approcher sans risquer de briser les navires. On prépare donc des cordes pour nous hisser en se tenant à distance respectueuse : tout est prêt, on va jeter la corde, nous sommes presque contre le navire, quand tout à coup le câble qui nous tenait unis se rompt, et en peu d'instant nous sommes assez éloignés. Ce fut un coup de théâtre, et la consternation fut grande de part et d'autre. Pour moi, je ne pus m'empêcher de rire, en voyant cet accident providentiel. Trois fois on nous jeta ensuite des cordes pour tâcher de rétablir le câble, mais la force de la mer et l'inexpérience de nos gens les empêchèrent de les saisir, et il fallut nous séparer pour toujours.

Nous jetâmes à la mer un panier de fortune que les Chinois mettent pour arrêter la fureur des vagues, et au bout de quelques instants, tous les matelots furent d'avis de couper les mâts. La mer n'était pas en tempête, mais pour nous, le danger devenait de plus en plus grave. Il fallut y consentir en recommandant de les attacher pour les conserver. En peu d'instant, le premier mât fut à la mer, et bientôt après la corde qui tenait notre panier s'étant rompue, on coupa le second mât. Dès lors nous allâmes au gré des flots et des vents ; nous tournions en tous sens et nous attendions l'issue de toutes ces épreuves quand on vint nous dire que le gouvernail était rompu ; ainsi il n'y avait plus rien à espérer, sinon en la miséricorde de Dieu. Chacun alla se reposer, et ne pouvant cuire le riz, on tâcha de ronger tout ce que l'on trouva en reste de pain et de viande.

Dans ces cas tout est bon. Je n'essaierai pas de vous représenter tout ce que notre position avait, de critique : sans mâts, sans gouvernail, sur une mer menaçante et sans cesse obligés de vider l'eau entrant de toutes parts, nous n'avions guère d'espoir qu'en Dieu. Que faire au milieu de cette vaste mer ! Et puis, supposé que la mer ne nous engloutît pas, l'expérience nous prouvait que même sans tempête, notre navire ne pouvait supporter une mer agitée. Dans cette extrémité, Monseigneur avait donné ordre d'appeler tout navire que l'on apercevrait, et nous aurions tâché de nous faire conduire au Chan-tong, dont nous ne devons pas être éloignés. Mais Dieu nous voulait en Corée, il ne permit pas qu'aucun approchât ; au contraire, à notre approche, ils semblaient changer exprès de route. Cependant l'agitation continuait ; pendant l'après-midi, je montai plusieurs fois sur le pont : assis sur les débris de nos mâts flottant autour du navire, je considérais ce terrible élément dont peut-être nous allions sonder les profondeurs, et je méditais sur la frivolité de toutes les choses de la terre. Toutefois j'étais content et tranquille ; avant de m'embarquer sur ce navire, j'avais prévu le cas où nous nous trouvions et je m'étais habitué à considérer cette mort comme un vrai martyre, puisque nous n'avions en vue que la gloire de Dieu. J'ai d'ailleurs souvent entendu répéter que saint François-Xavier avait désiré cette mort comme méritoire et agréable à Dieu.

Jamais peut-être je n'eus sommeil plus calme que cette nuit.

« Vers le soir, le temps n'était pas rassurant, nous nous confessâmes mutuellement, prêts à faire face à tout événement. Nous n'étions pas au bout des épreuves. Ce soir même,

Monseigneur, que la mer avait assez incommodé depuis le départ, se trouva fortement indisposé. Une forte fièvre, accompagnée de maux de tête et d'un violent dérangement de corps, se manifesta. Jugez de notre embarras, nous n'avions aucun remède, ni même aucune personne capable de donner un bon conseil. Le lendemain, le mal continua, sauf la fièvre qui avait diminué, mais l'estomac refusait toute nourriture. J'eus beau faire tous les bouillons imaginables, ils étaient rejetés aussitôt : les deux jours suivants augmentèrent nos craintes. Monseigneur allait s'affaiblissant à vue d'œil ; le visage changeait notablement ; n'ayant aucun remède possible, je commençai à craindre sérieusement. Je priai Dieu de ne pas joindre cette terrible épreuve à tant d'autres.

Enfin, une bonne nuit commença un mieux qui ne se démentit pas.

« Je reviens à la navigation. Le lendemain de ce fameux jour où notre frégate avait été mise hors de combat, le vent avait cessé, la mer se calmait. Notre premier soin fut d'attirer à bord nos deux mâts, pour tâcher de les remettre en place ; heureusement nous avions parmi nos matelots un homme entendu dans la construction des navires, ce fut une providence. Nos deux mâts en sûreté, on se mit à refaire un gouvernail; il fallut un jour et demi : trois jours de calme nous favorisèrent singulièrement, et au bout de ce temps tout était réparé et remis à peu près en état. Le jeudi (25 septembre) soir, fête transférée du saint Nom de Marie, nous partîmes avec une belle brise favorable; jusqu'à dix heures tout alla bien, mais alors la brise augmentant sans cesse, devint un peu violente ; il fallut diminuer les voiles et même sur le minuit, nos matelots craignant une nouvelle histoire, se mirent à démonter le grand mât pour ne pas être obligés de le couper : ainsi disposés à recevoir le coup de vent, nous allâmes, non sans agitation, conduits par une seule voile.

« Le lendemain, le temps était le même et ne menaçait pas ; nous restâmes démâtés ; sur les trois heures on aperçut une île au grand étonnement de tous. Vous peindre la joie, le bonheur de nos braves, ne serait pas chose facile. Aussitôt chacun fait son plan : c'est telle île près de la capitale ; aucun doute, chacun la reconnaît. La nuit empêche de s'assurer du fait. De grand matin, tous étaient à regarder, nous avons passé l'île et nous nous trouvons au milieu de beaucoup d'autres. Cette fois on ne se reconnaît plus aussi bien, mais nous ne pouvions pas nous trouver loin de la capitale. On débarrasse donc le navire de tout ce qui est suspect; on s'habille entièrement à la Coréenne ; on jette à la mer les souliers européens, nous sommes arrivés. Cependant le vent contraire nous force à pousser un peu dans le sud, et vers le soir le calme parfait nous laisse porter par le courant; heureusement nous pûmes joindre un petit îlot, et nous ancrâmes par 14 brasses, pour nous c'était énorme. Le lendemain dimanche (28 septembre) était attendu avec impatience, il fallait savoir au juste la distance qui nous séparait de la capitale ; on va à terre, on s'informe. Mais, hélas ! au lieu d'être près de la capitale, nous nous trouvons dans une petite île au sud de la Corée, très près de Quelpaërt ; quel désappointement, je dirai presque découragement! jusqu'à la capitale il y a plus de cent lieues. Le vent du nord-est ne cesse presque pas, il est tout à fait contraire, que faire ? On se détermine à essayer de monter au milieu de cette multitude d'îles qui l'engent le continent, et malgré les vents contraires, nous avançons une ou deux lieues par jour, quelquefois rien du tout. Ainsi fallut-il faire pendant quinze jours, toutes les nuits nous jetions l'ancre; malheureusement le câble était pourri, il était parsemé de champignons et nous craignons toujours de le voir brisé. Par les vents tout à fait contraires, on faisait halte ; par les calmes, on profitait de la bonne marée pour se faire porter, et s'aidant de la rame, on pouvait encore faire quelques lieues.

« Pendant cette nouvelle espèce de navigation, la Providence se montra toujours la même. Ainsi, par exemple, si nous n'avions pas réussi à jeter l'ancre près d'un îlot, le soir où nous pensions être à la capitale, tout porte à croire que nous aurions été jetés au Japon ; nous n'étions pas en défiance. Au milieu de toutes ces îles, il y a un grand nombre de rochers, Dieu les a tous écartés de notre route. Une fois entre autres, un rocher se trouvait à fleur d'eau, tellement dans la route, que nous ne pouvions passer ailleurs à moins de nous détourner beaucoup. Dieu permit que nous jetions l'ancre dix minutes avant cette roche pour demander la route. Enfin, le 12 octobre, nous arrivâmes à Kan-Kiang-ë, port bien éloigné de la capitale, mais désespérant de pouvoir, dans cette saison avancée, monter si haut avec notre mauvais navire, on se détermina à débarquer à ce port. Deux jours avant nous avions débarqué un domestique pour aller par terre nous préparer les voies chez les chrétiens ; cette circonstance faillit nous perdre. On appela un bateau pour descendre le voyageur, un des matelots monta à bord et fit toutes ses remarques. Ce navire vient de loin, ses mâts ne sont pas coréens, voilà des pipes chinoises, ce câble est bien vieux, etc. Il fallut pour se tirer de là toute l'astuce d'un de nos matelots ; il fit une histoire à sa manière, à peu près vraie, pas tout à fait fausse et se tira d'embarras.

« Avant d'entrer au port, il y a beaucoup de roches, elles sont signalées par des perches dans l'eau. Nos marins, très expérimentés, et voulant en éviter une, se mirent dans le courant, et le vent n'ayant pas assez de force, nous fûmes portés précisément sur la roche. A cette vue, quelques cris s'échappent, on invoque Marie, et nous passons sur la roche, emportant le signal avec nous. Heureusement la mer était haute, nous eussions péri au port.

« Voilà, Monsieur, par quelles épreuves Dieu nous a permis de venir en Corée. Il semble que l'enfer se soit décliné pour nous empêcher de pénétrer dans ce royaume, mais, conduits par la main de Marie à travers les dangers, et dirigés par le saint archange Raphaël, nous avons vaincu l'enfer au nom du Seigneur. Les peines et les privations ne nous ont pas manqué ; Dieu veuille effacer quelques jours de Purgatoire. Le missionnaire dans ces cas se trouve heureux et consolé d'avoir quelque rapport avec les premiers Apôtres. En lisant les Épîtres de saint Paul, et voyant les dangers qu'il a courus, j'en trouve beaucoup dont nous n'avons pas été exempts ; que n'ai-je eu sa vertu pour les supporter ?

« Ainsi nous avons débarqué le dimanche 12 octobre, à 8 heures du soir, six semaines après notre départ de Chang-Haï. A peine à terre, nous admirâmes de nouveau la conduite toute miséricordieuse de Dieu. On a eu bruit, nous dit-on, on a eu bruit à la capitale, qu'un navire parti depuis longtemps n'était pas rentré, et comme il est défendu de communiquer avec les étrangers, on a donné ordre de visiter tous les navires arrivant à la capitale, pour reconnaître les coupables. Si le temps eût été favorable, nous allions droit à la capitale et en arrivant nous étions tous saisis. Tout n'est-il pas providentiel dans notre voyage ?

« Maintenant de nouveaux dangers se présentent : on a cru tous nos matelots morts, ne les voyant pas revenir ; comment les faire reparaître, d'autant que le gouvernement cherche le navire absent depuis si longtemps. Voilà une difficulté sérieuse dont nous sortirons, je l'espère avec la grâce de Dieu. Puis il faut tâcher de nous débarrasser de notre navire afin que jamais son histoire merveilleuse ne soit connue.

« Le lendemain de notre débarquement, un chrétien des environs vint pour me chercher, afin de me séparer immédiatement de Monseigneur (1(1) « Je me séparai aussitôt de M. Daveluy, dit encore Mgr Ferréol dans la lettre déjà citée, je l'envoyai dans une petite

chrétienté étudier la langue. Il est plein de zèle, très pieux, doué de toutes les qualités d'un missionnaire apostolique. Je désire pour le bonheur des Coréens que Dieu lui conserve longtemps la vie. »). On jugea à propos de me faire prendre des habits de deuil pour le voyage. Or ces habits sont absolument en toile grise, j'avais une vraie robe de pénitent. Un Coréen en deuil doit être vêtu pauvrement, quelle que soit sa condition. Il ne peut, pour ainsi dire, regarder le ciel, il doit se cacher des regards du public ; aussi lui donne-t-on un chapeau dont je me reconnais incapable de donner une idée exacte, tant sa bizarrerie est remarquable. Il est en paille, très large et rabattu sur les épaules ; dans le fond on construit un échafaudage pour recevoir la tête, de cette façon le visage ne peut être aperçu.

J'étais affublé de ce chapeau, bien entendu, car j'étais en grand deuil, et malgré la joie dont j'avais le cœur inondé, il fallait simuler une grande douleur. Ce n'est pas tout : les Coréens nobles portent toujours une espèce d'éventail en étoffe pour se cacher le visage quand ils ne veulent pas être vus, un homme en deuil ne peut s'en passer. Je pris donc cet éventail en toile grise comme tout le reste, et en passant dans les bourgs, ou bien quand je rencontrais des humains, je m'en couvrais tout le visage ; bien habile qui aurait pu seulement distinguer si j'étais blanc ou noir. A peine voyais-je à deux pas devant moi les talons de mon courrier pour ne pas m'égarer.

Dans cet accoutrement, je voyageais neuf heures durant, pour atteindre le lieu retiré où je dois - faire apprentissage de la langue, non sans demander grâce quelquefois pour mes pauvres pieds peu accoutumés aux souliers en ficelle que portent les Coréens. Dieu veuille effacer par cette journée quelques heures de Purgatoire. Ainsi soit-il.

« Alors, j'entrai dans un palais coréen, haut de 6 à 7 pieds, sauf les côtés à cause de l'inclinaison du toit : longueur et largeur à peu près la même, plancher en terre, muraille de même, porte haute de deux pieds et demi ; pour lit une natte, cheminée à l'instar des calorifères souterrains de la capitale de la France. Voilà mon palais où je ne connais pas l'ennui et les soucis, où le bon Dieu veut bien tenir compagnie à son serviteur, et comment ne serais-je pas heureux et satisfait puisque tous les matins notre bon Maître veut bien, à ma voix, descendre dans ce pauvre réduit ; c'est le lieu le plus convenable de l'habitation, et partant il sert de chapelle à défaut de mieux. Elle a de beaux vitraux en papier, les coréens n'en ont pas d'autres, du moins habituellement. Je l'orne de mon mieux en draperies, et elle est encore supérieure à l'étable de Béthléem.

« Voilà donc où j'en suis pour le moment, bégayant à peine quelques mots et travaillant de toutes mes forces afin de pouvoir bientôt être utile à nos pauvres chrétiens. Nous cachons notre présence le plus possible même aux chrétiens, pour éviter tout bruit ; quand nous pourrions parler, il sera temps de nous annoncer. Du reste, notre position est assez critique : les chrétiens qui sont ravis de notre présence, disent qu'elle sera sans doute bientôt connue, surtout quand nous serons en campagne, et alors Dieu sait ce qui arrivera. Quoi qu'il en soit, nous ferons notre possible pour vivre et servir les chrétiens, mais si Dieu permet que nous allions bientôt à lui, certes, ce sera un bien beau jour !

« Vous attendez aussi de moi quelques mots sur l'état de nos chrétiens ; je n'en sais pas grand chose ; peut-être Monseigneur vous en dira davantage ; toutefois j'en dirai deux mots. En ce moment, il n'y a pas persécution, les chrétiens sont assez tranquilles, un grand nombre se trouvent dispersés par suite de la persécution, ils ont prié et se sont réfugiés dans les montagnes et lieux écartés. Telle est la chrétienté que j'habite ; elle est dans un lieu retiré entre les montagnes, et cultive le terrain qui en est susceptible. Elle se compose de sept

familles, environ trente ou trente-deux personnes ; à quelques minutes se trouvent trois autres familles et dans un rayon de quelques lieues, il s'en trouve un très-grand nombre vivant isolées et séparées des païens avec lesquels elles n'ont aucun rapport. Beaucoup d'entre eux ont abandonné de grands biens pour conserver leur foi ; tel est le chrétien qui nous donna l'hospitalité au sortir de notre navire ; il était fort à l'aise et par suite de la persécution a tout perdu. Il est doux de penser que ces braves gens ont donné de si belles preuves de leur dévouement à la religion, et on mange de bon cœur le pauvre repas qu'ils nous offrent.

« On dit toujours qu'un assez grand nombre de païens veulent embrasser la foi ; là-dessus je n'ose rien affirmer, il faut un peu se défier des Coréens comme des Chinois, par la suite nous verrons ce qu'il y a de vrai. Voilà, Monsieur, les seuls détails que je puisse vous transmettre, c'est à peu près rien, mais qu'attendre d'un missionnaire débarqué depuis huit jours et confiné dans les bois ? Je désire que Monseigneur ait quelques détails de plus à vous transmettre ; une autre fois, si Dieu me prête vie, je vous parlerai au long de ce que j'aurai vu et appris, et ce sera, je l'espère, pour votre édification, car en général nos chrétiens sont, dit-on, bien fervents.

Vous voyez combien notre pauvre mission a besoin du secours de Dieu, veuillez donc bien l'invoquer souvent en notre faveur, aucune n'a autant besoin de secours puisque la persécution a tout enlevé aux chrétiens ; au moins demandez à Dieu qu'ils soient tous divites in fide (1(1) Riches en foi.), et que je me rende moins indigne de cette admirable mission. Du reste, j'ai grande confiance pour l'avenir, notre mission est consacrée à Marie Immaculée, elle en ressentira les effets.

« Je termine cette longue lettre écrite à la hâte et avec bien de la négligence. Excusez-moi, vous savez que nous n'avons ni les commodités pour écrire, ni le temps de tant soigner. J'ai voulu seulement vous faire connaître les bontés de Dieu : Quoniam magnificata est super nos misericordia ejus. Veuillez me recommander aux prières et saints Sacrifices de tous nos Messieurs, je n'oublie pas la maison de Paris. Demandez encore, s'il vous plaît, des prières aux saintes âmes, c'est notre force et notre consolation.

« Veuillez agréer l'assurance des sentiments respectueux avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très-humble serviteur et confrère, A. DAVELUY, Miss. Apost. de la Société des Miss. Étrang.

Kontong, le 25 octobre 1845. »

t

CHAPITRE X

COMMENCEMENTS DU SÉJOUR DE M. DAVELUY EN CORÉE. — DÉBUTS DE SON APOSTOLAT. — PERSÉCUTION. — ARRESTATION ET SUPPLICE DU VÉNÉRABLE ANDRÉ KIM. — LETTRE DE M. DAVELUY A M. JURINES SUR LA CORÉE. - SECONDE ANNÉE D'APOSTOLAT. — MALADIE.

(1845-1847)

« Enfin cependant je suis en Corée, Dieu soit béni ! Après bien des misères et des épreuves, nous avons débarqué à un port tout autre que celui où nous voulions aller ; la Providence a voulu par là nous sauver des dangers qui nous attendaient à la capitale. Tout tourne à bien pour ses amis et j'ose presque espérer d'être du nombre. »

Ainsi débute la première lettre, datée de Kontong en Corée le 27 octobre 1845, par laquelle M. Daveluy annonce à ses parents son heureuse arrivée dans le pays confié à son apostolat, et leur fait connaître, en même temps, la joie qui remplit son âme.

Jusqu'ici nous avons pu, grâce à une abondance exceptionnelle de renseignements, suivre, sinon jour par jour, au moins presque mois par mois, Antoine Daveluy, depuis son enfance jusqu'à sa périlleuse arrivée sur le sol coréen. Maintenant il ne peut plus en être de même. Ce n'est plus qu'une fois par an que le missionnaire peut faire parvenir de ses nouvelles. Ses lettres, si longues et si détaillées qu'elles soient, ne peuvent avoir toujours la forme d'un journal, il en résulte qu'il nous sera moins aisé d'observer dans notre récit un ordre strictement chronologique, ou que, du moins, les événements de chaque année se présenteront souvent à nous groupés en un faisceau.

Ajoutons cependant que les lettres et rapports annuels des autres missionnaires qui, joints à la correspondance de Mgr Daveluy, ont fourni à M. Dallet les éléments de son Histoire de l'Église de Corée, nous aideront à compléter la vie du missionnaire dont l'existence s'est, pour ainsi dire, identifiée, pendant vingt et un ans, avec celle du christianisme dans ce pays.

Mgr Ferréol et M. Daveluy avaient dû se séparer aussitôt après leur arrivée. Le vicaire apostolique se rendit à la capitale, où il arriva quelques jours avant le 27 décembre, date de la lettre par laquelle il annonce son entrée dans cette ville. M. Daveluy s'était rendu immédiatement dans la petite chrétienté où il résida deux mois et demi avant d'être en état de commencer la visite des chrétiens. Les fidèles qui, au péril de leur vie, lui donnèrent ainsi l'hospitalité étaient des chrétiens des environs de Séoul, chassés de leur pays par la persécution. Au nombre de trente ou trente-deux personnes, formant sept familles, ils s'étaient réfugiés « dans ce coin retiré », et y vivaient pauvrement du produit de la culture du tabac. Leur joie de posséder le missionnaire fut extrême et ils eurent pour lui les plus grands soins. Mais leur pauvreté était grande et les habitudes, la nourriture et les habitations coréennes diffèrent si étrangement de celles des Européens, qu'il fallait le zèle apostolique de M. Daveluy pour s'y trouver aussi heureux qu'il le fut réellement. Il est vrai que la ferveur de ses hôtes était pour lui un sujet de grandes consolations. Aussi écrit-il à ses frères et sœurs, le 4 novembre : « Figurez-vous, mes bons amis, combien je suis heureux, je suis ici comme dans un petit ermitage, la paix et la joie intérieures règnent autour de moi ; cherchez la plus pauvre "cabane de notre Bergicourt, sans doute vous aurez encore mieux que moi, mais je suis au milieu de mes bons chrétiens qui m'aiment comme un père. Leur bonheur est tout simple, toutes leurs joies et leurs plaisirs sont innocents. Ils me toisent et m'examinent tellement qu'il semble que chacun veuille tirer mon portrait. Si mon intéressante personne a des défauts (et Dieu seul en sait le nombre), ils doivent bien les connaître, peut-être savent-ils même le nombre de poils dont mon illustre menton se couronne petit à petit, car ici barbe et cheveux tout pousse à son gré.

« Me regarder écrire, manger, me promener, est pour eux une occupation délicieuse, et pour moi elle a bien ses charmes, je les aime tant !

Sont-ils autour de moi, je tâche de les égayer, ce qui n'est pas difficile : mon jargon ou plutôt les mots crochus ou écorchés sont pour eux une grande récréation, pour moi un sujet de distraction ; ai-je réussi à bien dire, tous sont heureux, même votre serviteur. Et puis, vous voudriez me croire dans la peine ou la tristesse ? Elle a fui de nos montagnes. Un chrétien des environs se présente-t-il ? Vite il faut cacher le contrebandier, c'est là la consigne : quelques-uns parviennent bien à connaître ma présence, comment pourrais-je m'en attrister ? Il est si doux de voir de nouveaux enfants ! Et puis, comment vous dire leur joie d'avoir enfin des pères. »

Dans la lettre à ses parents écrite quelques jours auparavant, M. Daveluy avait donné d'autres détails qui nous permettent de nous faire une idée de son « palais quasi épiscopal », comme il désigne en riant sa résidence à ses frères et sœurs.

Les maisons coréennes, dit-il, « sont presque toujours de terre et très basses, il faut se baisser pour y entrer, et la porte couverte de papier sert de fenêtre en même temps; ils font leur cuisine à un des bouts extérieurs de la maison, et font en dessous de la maison des espèces de conduits pour la fumée ; par ce moyen, toutes leurs chambres sont chauffées ; pour nous c'est peu sain et en été peu agréable. Ma chambre a environ 7 pieds de long, 7 de large, 6 pieds 1/2 de haut et 5 1/2 sur les côtés, il y a deux portes vitrées, c'est-à-dire couvertes de papier, elles servent de fenêtre, elles ont deux pieds 1/2 de haut, sur dix-huit pouces de large. La terre me sert de plancher ; on a recouvert de papier toutes les murailles par honneur pour le père, et aussi parce que ma chambre sert de chapelle.

« La première fois que j'y célébrai la sainte messe, je ne pus m'empêcher de penser au cantique : Dans cette étable, que Jésus est charmant !

« Toutefois-nla chambre vaut cent fois l'étable de Bethléem : j'ai des nattes bien propres pour dormir et m'asseoir pendant le jour; peu à peu mes jambes se feront à cette posture qui fatigue dans les premiers temps. »

Dans la même lettre le missionnaire loue grandement la piété des chrétiens qui l'entourent.

« Tous les jours, dit-il, la plupart assistent à la messe que je dis de grand matin et m'édifient beaucoup ; ils accourent souvent aussi pour assister à mes repas, et s'amuse à m'entendre bégayer quelques mots de leur langue. Je m'en amuse bien aussi, et je n'ai pas eu la pensée de m'ennuyer depuis que je suis seul ; j'apprends la langue à force, le bon Dieu me tient compagnie, jamais je n'ai été plus content, je ne puis l'expliquer que par ces grâces privilégiées dont Dieu veut bien nous combler. J'espère après deux mois pouvoir commencer quelque ministère, en attendant, je ne bouge pas.

« Vous n'attendez pas de moi aujourd'hui sans doute, dit-il dans la même lettre, de grands détails sur la Corée, que peut savoir un pauvre missionnaire arrivant à peine à sa destination ?

Cependant pour satisfaire votre curiosité, je vous dirai quelques mots sur ce que j'ai vu. Les Coréens des deux sexes se rapprochent plus de la forme européenne que les Chinois. Ce n'est plus ce type spécial qui caractérise les Chinois, beaucoup de Coréens ne diffèrent guère d'un Français ; cependant en général ils ont le nez court, la tête et la figure arrondies et les yeux un peu différents de nous. Les hommes ont peu de barbe généralement, beaucoup

n'en ont pas, ils relèvent tous les cheveux au milieu de la tête et en forment un chignon à peu près comme les femmes de France, mais un peu plus sur le devant. Ils mettent par dessus une espèce de filet en crin qui retient les cheveux trop courts et ne laisse pas d'avoir une certaine élégance. Avant le mariage, les jeunes gens laissent pendre tous leurs cheveux et les tressent en queue à peu près comme les Chinois. Les femmes coréennes n'ont pas le caprice des petits pieds comme les Chinoises, elles laissent agir la nature. Leurs mœurs, se rapprochent plus des mœurs européennes, elles ne sont pas toujours renfermées, prisonnières.

« Les habits coréens sont comme ceux de tous ces peuples, extrêmement larges. Le corps passerait facilement dans chaque jambe du pantalon ; les formes ne sont pas très gracieuses mais on s'y fait. Pour sortir, il faut avoir je ne sais combien d'habits : une paire de bas, deux pantalons, des guêtres, deux chemises, et par dessus, deux ou trois espèces de redingotes en toile, selon les conditions et la solennité. Par-dessus tout cela, il faut toujours un énorme chapeau en crin, large de deux pied-et demi au moins ; je penche pour trois pieds, mais n'ayant pas de mesure, je crains d'être taxé d'exagération. Bref, pour entrer dans les chambres, il faut presque toujours pencher la tête pour diminuer sa largeur. Les souliers sont ou en ficelle ou en paille et bien peu commodes pour la marche, outre qu'ils atténuent peu la force des cailloux. Les grands, à la capitale, portent des souliers en drap ou en peau ; dans les chambres on ne porte jamais de souliers, et même les Coréens les ôtent pour faire un pas dans la chambre et ressortir de suite.

« Le papier coréen est remarquable par sa force et la grandeur de ses formats. J'en ai vu qui équivalait à de la toile ; on ne peut le déchirer, il est composé de filaments très solides. Les Coréens en usent comme de verre pour leurs portes et en vendent beaucoup pour cet usage, dans le nord de la Chine. Ils l'enduisent d'huile et en font une matière presque équivalente à nos légères toiles cirées ; pour les paquets c'est d'un grand usage. »

Il termine sa lettre par quelques détails sur la nourriture coréenne : « Vous me croyez peut-être bien malheureux pour la nourriture, détrompez-vous ; on me donne du riz délicieux, bientôt j'ai peur de commettre des péchés de gourmandise, et puis il y a du poulet, du bœuf, que sais-je ? Dernièrement, un brave homme, a tué un pigeon délicieux et me l'a offert. J'ai de très bons fruits, une espèce de grosse prune très bonne, des poires presque européennes, de petites prunes pas mauvaises, des marrons qui, cuits, sont des marrons européens, et crus, sont de bonnes amandes, et plusieurs autres fruits. La Corée en est assez bien fournie, dit-on, et je le crois facilement puisqu'il y en a déjà tant dans mon Ut ou.

« Les Coréens vivent de riz, mais ils ont aussi du blé, une espèce de maïs, une espèce de millet et passablement de légumes. J'ai vu dans ma route des oiseaux qui ne diffèrent pas, je crois, de la pie, c'est une belle espèce, puis un autre qui, pour le vol, le cri, le plumage, doit être une perdrix. Mes braves gens, en travaillant, emportent leur fusil et se procurent ainsi quelques pièces de gibier. Les fusils coréens sont bien supérieurs aux fusils chinois, le canon est parfaitement confectionné et d'une grande solidité, mais la batterie n'est pas fameuse; ils usent d'une longue mèche que l'on attache au chien et qui touche sur la poudre quand on tire, ce n'est pas très commode. »

Quoiqu'il en ait pu être des festins que les hôtes de M. Daveluy se plaisaient à lui offrir, il est certain que la cuisine coréenne est détestable pour des estomacs européens, qu'elle fut plus tard pour notre missionnaire une cause de vives souffrances, et qu'il déclara un jour n'avoir jamais pu s'y habituer; mais, à l'époque où nous sommes, c'était bien le moindre de ses soucis.

La joie témoignée par M. Daveluy était, d'ailleurs, toute surnaturelle, et nullement fondée sur des motifs humains, car nul moins que lui ne se faisait illusion sur les dangers de sa situation.

Nous en trouvons la preuve dans une lettre toute confidentielle adressée à ses parents, — pour eux seuls probablement, — quelques jours à peine après celle dont nous avons donné de nombreux extraits. Nous y lisons : « La manière toute chrétienne dont vous envisagez ma position ne me permet pas de vous cacher tout ce qu'elle a de critique, à l'envisager humainement. Notre présence ici est ignorée non seulement du gouvernement et des païens, mais aussi du grand nombre des chrétiens ; nous ne nous ferons connaître qu'après avoir appris la langue et lorsque nous pourrons administrer.

Mais alors, il sera très difficile de rester inconnus ; et si le gouvernement en a bruit, aucun doute qu'il fera des perquisitions, et dès lors, il est probable qu'il pourra nous trouver ; les Coréens sont très habiles dans l'art de trouver ceux qu'ils cherchent. — Que nous arriverait-il alors ? Dieu seul le sait. Pour nous, vous le savez, quelques jours de souffrances seraient bien compensés par le bonheur de confesser le nom de Jésus-Christ ; et si Dieu permettait que la palme nous fut accordée, nous serions trop heureux, vous le seriez aussi, je n'en doute pas : voilà pourquoi je ne vous dissimule rien. — Toutefois., Dieu nous a protégés d'une manière si providentielle dans le voyage et dans tout ce qui a eu rapport à notre entrée, que nous pouvons ; sumatu?-

Tellement espérer échapper aux recherches des tyrans. Il semble qu'il veuille accorder quelques secours aux pauvres chrétiens de ce pays. Voilà les choses telles qu'elles sont.

« Maintenant, Monseigneur ne pense pas pouvoir envoyer de courriers en Chine avant un an ; n'attendez donc pas de mes nouvelles de sitôt. —

* S'il y a des occasions, j'en profiterai toujours. Je dois rester dans le midi de la Corée où il y a beaucoup de chrétiens ; je penserai toujours à vous et à tous .ceux qui veulent bien s'intéresser à moi, et tâcherai de ne pas oublier nos jours de réunions si doux et si consolants pour des cœurs chrétiens. En priant pour moi, songez toujours que Dieu veille sur les missionnaires d'une manière spéciale : déjà, j'ai éprouvé d'une manière bien sensible les effets de sa bonté, puisqu'au milieu de toutes nos misères, j'ai joui d'une excellente santé. Et puis, je n'ai pas l'ombre d'un souci, pas d'ennuis, de découragement, je suis toujours calme, gai, content, heureux : c'est le commencement des grâces signalées dont Dieu veut bien nous entourer. Sous sa garde, que puis-je craindre ? Je ne changerais pas mon état pour tout au monde. Aux yeux de la foi, tout est donc très bien.

« J'ai fini, mes chers parents, vous voyez que je vous parle sans détour, votre religion me le permet ; tout à la gloire de Dieu.

» Adieu de nouveau, avec Jésus et Marie nous serons toujours heureux, et nous pourrons un jour nous réunir. Alors plus de séparation.

« Je suis pour la vie et ultra votre fils très respectueux et tout dévoué, A.
DAVELUY, Miss. Apost. en Corée. »

La grande occupation de M. Daveluy, dans son « ermitage, » était l'étude du coréen ; mais cette langue, surtout pour la prononciation (11) « Si vous changez tant soit peu leur prononciation, autant vaut leur parler français ou turc. » — Lettre aux parents Octobre 1847.

), présente de telles difficultés que, malgré ses efforts, ses progrès étaient très lents. Son grand désir, naturellement, était de parvenir à pouvoir entendre les confessions. Pour y arriver plus vite, tous les soirs, il donnait « entrée libre à tous les individus masculins de la chrétienté. Chacun disait à son gré les fautes qui lui venaient à l'esprit ; j'interrogeais, je blaguais, l'interprète jouait un grand rôle, mais enfin cela m'a réussi. J'ai pu comprendre à peu près les principaux détails de la confession. » Moins de deux mois après son arrivée, il put commencer à exercer son ministère. « Pour le jour de saint François Xavier (3 décembre 1845), il y eut deux ou trois communions, et le jour de l'Immaculée Conception, quinze personnes reçurent ce sacrement. Quelle joie ! » s'écrie-t-il (1(1) Lettre aux parents. 27 août 1816.).

Enfin, après avoir pu ainsi admettre une soixantaine de personnes à la participation des sacrements dans sa retraite et aux environs, le missionnaire se trouva en état de commencer la visite des chrétiens qui lui étaient confiés. Le 1er janvier 1846, à travers les neiges du rude hiver coréen, il se mit, suivant son expression, en campagne : « En campagne, je devrais dire en montagne, ajoute-t-il, car de ce jour je ne les ai plus quittées.

La neige couvrait tout, mais pas à une profondeur de dix pieds. Ce que j'eus de plus profond fut jusqu'au haut des cuisses en traversant une montagne peu longue. Du reste, il fallait grimper habituellement avec la neige jusqu'à mi-jambe, suivant, à défaut de chemin, les traces des tigres, mais ne les rencontrant pas. Ne me parlez pas de cheval dans pareils chemins, il ferait de belles cabrioles sur ces montagnes capables d'effrayer maître Xavier en personne. Arrivé en haut, volontiers on se coucherait sur l'admirable tapis blanc si la prudence le permettait, c'est du reste moins la hauteur que la raideur qui fatigue. Après la neige, on eut l'avantage de voyager dans l'eau, et cela pieds nus, car les souliers de paille sont équivalents à ceux du père Adam; j'en use une paire par jour, on les remplace pour quatre ou cinq sous. Des bas, j'en fais grande consommation aussi, dix ou vingt sous les remplacent. Pour mes autres habits, j'y regarde peu ; plus ils seront usés, meilleurs'ils seront. Aussi dans les commencements, je les usais le plus possible. Je parle de mes habits de voyage, c'est-à-dire de farce et de carnaval (1(1) C'est-à-dire du costume de deuil des coréens nobles, dont on a déjà lu la description et qui est celui de tous les missionnaires en voyage.). »

Malgré toutes les fatigues de pareils voyages, notre missionnaire put en deux mois visiter environ sept cents chrétiens, dispersés dans un assez grand nombre de localités, « bien pauvres, bien misérables, mais enfin, dit-il, ayant, je le crois, bonne volonté. » Il résume ainsi l'impression que cette première visite lui a laissée : « Des peines ! il y en a eu, et de grandes. Je m'y attendais : car ces chers néophytes sont privés des sacrementi depuis sept ou huit ans, et Dieu sait ce que vaut une année de persécution. Des consolations ! j'en ai eu aussi et de plus grandes encore. Ce sont ici de vieux soldats de Jésus-Christ que la persécution n'a pas ébranlés ; là, c'est une veuve qui a vu mourir son époux sous le fer des bourreaux ; plus loin, des orphelins dont les père et mère ont obtenu la couronne du martyr ; aujourd'hui, c'est une jeune fille qui raconte le supplice de ses frères; demain, une mère que ses enfants ont précédée au ciel. Toujours ce sont des chrétiens qui se repentent de leurs fautes, et pleurent de joie à la vue du prêtre qu'ils attendaient depuis si longtemps.

« Ces pauvres gens ne savent comment me témoigner leur respect et leur attachement. Ils s'empressent autour de moi ; les plus pauvres m'apportent leur petite

offrande. Quand le soir je suis à causer avec vingt ou trente personnes entassées dans ma cabane, souvent je n'ai pas le courage de quitter la conversation ; elle se prolonge très tard, et jamais ils ne disent : assez. Je leur parle une langue impossible, mêlée de chinois, de coréen, de je ne sais quoi. Ils comprennent ou ne comprennent pas, mais enfin ils sont contents et moi aussi, et quand le moment de la séparation est venu, c'est une famille à laquelle il faut s'arracher, ce sont des pleurs, des gémissements. Hélas ! peut-être de leur vie ils ne reverront le Père pour soulager leur conscience et s'unir à leur Dieu. Comprenez-vous cette suite d'émotions vives, trop vives pour mon pauvre cœur? Plusieurs fois j'ai fui comme à la dérobée pour éviter ces moments pénibles, ces manifestations dangereuses, car l'apparition d'un païen en pareil cas compromettrait toute la mission.

« Je n'ai pas dit toutes mes consolations ; je n'ai pas parlé des nouveaux chrétiens. La grâce toute-puissante de Dieu sait toujours appeler ses élus. La persécution n'a pas arrêté les conversions, et j'ai toujours à baptiser quelques adultes.

« J'aime à interroger les pères de famille avant le baptême, à scruter les dispositions diverses, mais également admirables, par lesquelles la miséricorde de Dieu les a tous appelés. J'aime leurs réponses vives et pleines de foi ; les uns ont quitté une vie douce et agréable pour s'assurer -une autre vie plus heureuse ; les autres même avant leur baptême ont déjà subi quelques persécutions : quelques-uns arrivent à la onzième heure, ce sont des vieillards qui, ayant entendu parler de notre sainte religion, veulent consacrer au bon Dieu les dernières années d'une vie qu'ils voient s'échapper chaque jour (1(1) Lettre citée dans L'Histoire de l'Église de Corée, tom. II, p. 305.). »

Les fatigues incroyables de pareils voyages et les labeurs incessants d'une telle administration qui lui laissaient à peine le temps nécessaire pour ses exercices de piété, au point que souvent il succombait au sommeil, n'altéraient heureusement ni la bonne humeur, ni la santé de notre missionnaire. « Avec tout cela, dit-il à ses parents, je ne me porte pas mal, je travaille rudement et je ne suis pas mort. Mon carême se passa bien et je le fis complet, hors les jours de grandes courses, car alors je ne jeûnais pas. Le poisson est si délicieusement arrangé que je vécus pendant ces six semaines uniquement de riz. Ajoutez quelques œufs à midi de temps en temps, car il n'y en avait pas toujours. Et je ne m'en suis porté que mieux ; avant le carême, un peu fatigué ; après Pâques, tout avait disparu ; du reste, il y a des grâces d'état ; je fais parfois de fameuses courses, j'ai toujours la force d'arriver au bout, souvent aussi fatigué pour trois ou quatre lieues que pour dix, mais enfin Dieu envoie des forces pour la course à faire, c'est le principal (1(1) Lettre déjà citée du 27 août 1846.). »

Plus loin, il raconte que, pendant la Semaine Sainte, il dut faire les choses à peu près. Le Jeudi-Saint, pas de Tombeau, bien entendu. Il y eut une adoration de la Croix, puis le Samedi-Saint, toutes les cérémonies. Il avait fait préparer un beau cierge pascal d'un pied de longueur, et l'emporta ensuite avec lui, mais, au bout de quinze jours, malheureusement, il était usé.

Après de longs mois de fatigues et de labeurs incessants, M. Daveluy eut enfin quelques jours de joie et de repos. Au mois de mai, Mgr Ferréol, jusque là renfermé dans la capitale, vint le visiter en commençant lui aussi ses courses apostoliques. Le vicaire apostolique arriva chez son dévoué collaborateur sur les neuf heures du soir.

Dire la joie des deux missionnaires en se revoyant après sept mois de séparation serait chose impossible. « Sept mois sans voir un Européen, sans pouvoir se communiquer ses

pensées, certes, c'était chose rare autrefois. Bien entendu cette nuit se passa en causeries ; toutefois, entre deux et trois heures, on essaya de fermer l'œil, mais à quatre il fallait préparer la sainte messe. Tout le jour c'était plaisir, c'était pour les chrétiens un bonheur de nous voir réunis ; tous nous étions heureux. Pendant quelques jours, nous restâmes ainsi faisant à deux la besogne d'un seul et nous reposant ensuite. Quels jours charmants ! Monseigneur vit avec moi avec toute la franchise et l'amitié possible. Aucune gêne, aucune contrainte, c'est une vraie jouissance ; là on se refait le corps, l'esprit et on rend la vie à l'âme ; depuis cinq mois la lessive intérieure n'avait pu se faire (1(1) Lettre aux parents déjà citée plusieurs fois.). »

Après ces quelques jours de bonheur, les deux missionnaires se séparèrent pour reprendre chacun le cours de sa tournée. M. Daveluy partit pour une province du Sud. Cette fois il voyageait à cheval. Il fait la plus plaisante description de son équipage de noble coréen, accompagné de son catéchiste, également à cheval et non moins noble que lui, et d'une suite de cinq à six personnes. Du reste, tout alla bien et de grandes consolations vinrent réjouir l'âme du missionnaire et le préparer aux épreuves qui ne devaient plus se faire attendre.

Mgr Ferréol et M. Daveluy avaient administré environ six mille chrétiens répandus dans trois provinces, « quand, tout à coup, un cri se fit entendre sur toute la Corée. C'était un cri de sang; le P. André ayant été arrêté, la persécution ne pouvait manquer d'éclater (1(1) Lettre à M. Barran, directeur au séminaire des Missions Étrangères, procureur de la mission de Corée. 26 octobre 1846.). » La terreur des chrétiens fut universelle.

Dans les premiers mois de l'année, M. Maistre et Thomas T'soi avaient fait une tentative infructueuse pour pénétrer en Corée par IloungTchoung. Mgr Ferréol chercha une autre voie d'introduction pour les deux missionnaires:chaque année au printemps des barques chinoises viennent en assez grand nombre sur les côtes de la Corée pour la pêche. L'évêque y envoya André Kim, le chargeant de visiter les lieux, d'examiner si l'entrée par là serait possible et de se mettre en rapport avec quelques Chinois. Le prêtre coréen avait heureusement rempli sa mission, lorsque Dieu, qui voulait le récompenser de tout ce qu'il avait fait et souffert pour sa gloire, permit qu'un incident imprévu le fit tomber entre les mains des mandarins. Il fut accablé de mauvais traitements et conduit à Séoul, où, après avoir généreusement confessé sa foi, il eut la gloire d'être condamné à mort pour le nom de Jésus-Christ. Il fut décapité-le 16 septembre 1846, à l'âge de 25 ans. Comme nous l'avons déjà dit, André Kim a été déclaré Vénérable par S. S. Pie IX, le même jour que Mgr Imbert et d'autres martyrs de Corée, le 27 septembre 1857.

Le martyre d'André Kim fut suivi, quelques jours plus tard, du supplice de huit autres chrétiens arrêtés à son occasion et qui ne voulurent pas racheter leur vie par l'apostasie. Le principal d'entre eux eut la tête tranchée, les sept autres furent étranglés dans la prison, après avoir été presque assommés à coups de planches (1(1) V. Histoire de l'Église de Corée, tom. II, p. 322.).

La persécution n'alla pas plus loin, mais le souvenir des horreurs de celle de 1839 était trop présent à tous, pour qu'au premier indice une crainte extrême ne saisît tous les chrétiens coréens. Ils se hâtèrent de se cacher, d'enterrer les objets de religion et tout ce qu'ils avaient de précieux. Ce fut déjà pour les missionnaires une cause de grandes pertes. Ceux-ci avaient cru, dès les premiers bruits de persécution, devoir se retirer dans un lieu moins exposé, attendant chaque jour la nouvelle de leur dénonciation.

« Je jouissais par avance, dit M. Daveluy, de la bonne occasion pour aller visiter la capitale de la Corée, je cirais mes bottes et préparais mes habits de fête pour un si beau jour. Nous étions dans un misérable réduit, équivalent de la prison. C'était au mois de juillet, au moment des fortes chaleurs. Impossible de rester dans les appartements, chauffés sans cesse par les fourneaux de la cuisine. Plusieurs fois, nous essayâmes de passer la nuit dans la chambre, mais la multiplicité de la vermine (1(1) La vermine, conséquence naturelle de l'incurable malpropreté des Coréens et de leurs habitations, est un des fléaux de ce pays et, pour les missionnaires, un véritable supplice. Outre les puces, punaises et autre menu gibier, on doit surtout citer, parmi ces ennemis de l'homme, les cancrelats, dont la morsure est des plus cruelles.) ne permit jamais de fermer l'œil. Nous tuions les punaises chaque jour par centaines, il fallut y renoncer; nous nous établîmes en dehors, sur l'arrière de la maison. Une natte, large d'environ trois pieds, a dû recevoir pendant un mois nos deux personnes, et le jour et la nuit. Elle était posée sur une terre humide et, pendant les grandes pluies qui abondent à cette époque, une autre natte nous servait d'écran. La nourriture, dans ce pauvre réduit, était en proportion ; on craignit que la maladie ne vînt nous visiter : nous nous séparâmes pour chercher d'autres gîtes; après deux mois, nous nous réunîmes de nouveau. Pendant ce temps, le P. André tâchait de mener sa barque, pour éviter de compromettre notre présence. Quelques soupçons, éveillés par des lettres surprises, furent par lui dissipés. Les plus dignes furent couronnés du martyre. Aujourd'hui (26 octobre), nous pensons l'alerte terminée, notre présence n'est pas connue, peut-être soupçonnée ; toutefois nous pensons à nous remettre en campagne pour terminer l'administration des chrétiens. Serons-nous de la partie dans quelque temps ? Dieu seul le sait ; si on nous attrape, quel sera notre sort ?

Même incertitude. Si on met la main sur le lapin, et qu'ensuite par quelque miracle, je sorte de ces admirables lieux, où sont les prisonniers, je vous promets un article sur les prisons en Corée, article qui servira de note pour le système à adopter par nos législateurs, et puis encore un article sur les arts libéraux en Corée. Pour les chrétiens, le jeu du bâton est fort en usage, les Coréens s'en acquittent, m'assure-t-on, d'une manière remarquable, c'est le seul art pour lequel ils sont libéraux. Patience donc, et puis nous décrirons ou nous ne décrirons pas. Avis à tous ceux qui ne sont pas des Hercules. Je me porte fort bien.

J'ai fait ici, en courses, abstinences, jeûnes, etc., ce que je n'aurais pu faire, même en France. On ne meurt donc pas pour quitter son pays et changer de climat, de mœurs., etc. On ne s'en porte que mieux. Monseigneur ne peut guère se faire à la nourriture, mais il a la grâce spéciale de vivre sans manger. Pour moi, je m'y suis accoutumé un peu mieux, je mange du riz, puis du riz, puis du riz. Je bois du vin de toutes les qualités, que les aveugles avaleraient plus volontiers que les autres mortels, mais n'importe. A vrai dire, après un carême, comme je l'ai passé cette année, j'ai la presque conviction que peu à peu et avec de la patience, on parviendrait à vivre sans manger. En France, ce serait difficile, ce sera une des merveilles à noter sur ce pays peu connu (1(1) Lettre à M. Barran, déjà citée.). »

Malgré le ton de gaieté, habituel à M. Daveluy, qui caractérise ce qu'il dit de sa santé et de la manière dont il a supporté sa réclusion, il est certain qu'il conserva de cette époque de douloureuses infirmités dont il n'a guère parlé. Nous croyons devoir reproduire ici les détails que nous a communiqués, à ce sujet, un ancien missionnaire de Corée, M. Féron : ces détails s'appliquent, pensons-nous, au temps où M. Daveluy fut caché séparé de Mgr Ferréol, circonstance qu'il se borne à mentionner dans les lignes précédentes.

« Mgr d'Acônes, en Corée, ne jouit pas longtemps d'une bonne santé. Dès J 846, pendant la persécution excitée par la prise du P. André Kim, il dut rester caché assez

longtemps dans un endroit humide et malsain où il n'avait pour abri qu'un petit appentis assez large tout juste pour s'étendre, au bord d'un ruisseau qui cou- lait derrière la chaumière où il était réfugié. Je ne sais pas s'il a jamais raconté cela dans ses lettres, mais j'ai connu plus tard Paul Kian, son hôte; il doit être mort maintenant, car il avait accompli ses quatre-vingts ans en 1866. Mais vingt ans auparavant, c'était encore un homme d'une force et d'une taille athlétiques, demi-sauvage, d'une grossièreté et d'une insolence qui le faisaient craindre de tout le monde, d'autant plus qu'il était le gardien des tombeaux d'une famille puissante. Lui n'avait de chrétien que le baptême, sa femme et ses enfants étaient encore moins avancés. Ce fut à lui que pensèrent les chrétiens pour cacher le missionnaire qu'on appelait alors le P. An (la paix) ; il accepta volontiers et, lorsque M. Daveluy arriva chez lui, étonné de ceux qui le recevaient, il demanda à Paul : « Est-ce que tu aurais encore envie d'être martyr ? » — « Mais, dit l'autre, encore un petit peu. »

« Comme les païens fréquentaient beaucoup cette maison, Mgr Daveluy ne pouvait sortir de sa cachette. Seulement le soir Paul prenait sa flûte et venait lui faire de la musique, Monseigneur lui donnait une sapèque (1(1) La sapèque est la seule monnaie qui ait cours en Corée. « Plus forte que la sapèque de Chine, elle est de la taille d'un petit sou et percée par le milieu. Sa valeur relativement à nos monnaies pourrait être de deux liards ou deux centimes. » — Lettre de M. Daveluy à M. Jurines.), on riait, et on faisait le catéchisme : bref, toute la famille fut instruite, baptisée et, pendant six ans que j'ai été leur pasteur, je les ai toujours tenus pour de très bons chrétiens.

« Mais il résulta aussi que l'humidité occasionna à Mgr Daveluy une infirmité qui ne s'est jamais guérie. Ce fut un relâchement des tendons du genou droit, lequel se déboîtait très fréquemment, en sorte que, depuis ce temps là, les longues courses à pied devinrent impossibles (2(2) Lettre de M. Féron, de la Société des Missions-Etrangères, du 24 octobre 1874.)» Dès le commencement de sa réclusion dans ce qu'il appelle sa « forteresse d'Eurikoal », M. Daveluy écrivit à ses parents, le 11 juillet, une lettre qu'il pensait pouvoir être la dernière, sans le leur dire précisément. Il leur apprend l'arrestation d'André, la probabilité d'une dénonciation.

Il leur dit comment il s'est rendu dans sa nouvelle retraite, en faisant trente lieues à pied, « à la Don Quichotte, » par la pluie, la boue, les rizières et les chaleurs très fortes. « Monseigneur est venu me rejoindre dans le château fort ; c'est un vrai bonheur. » Et il se réjouit, en même temps, d'avoir ainsi une bonne occasion de retremper son âme dans les saintes eaux de la pénitence..

Cette lettre, confiée à un chrétien pour la faire parvenir en cas de mort, fut envoyée, sans doute à l'insu de M. Daveluy qui n'en a jamais parlé dans la suite de sa correspondance. Elle se terminait ainsi : « Adieu, mes bien chers parents, un souvenir respectueux et amical à tous les parents, depuis ma bonne grand'mère jusqu'aux parents éloignés, je n'oublie personne, je crois en avoir donné des preuves autrefois ; aux amis aussi, Amiens, Paris, Roye, Querrieux, etc., etc., que j'ai encore de satisfaction en me les rappelant !

« Adieu, dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie ; nous saurons supporter croix et souffrances pour le nom de Jésus-Christ; fidélité de tous au grand rendez-vous. Je tâcherai de n'y pas manquer. Un adieu tout spécial à mes frères -et sœurs, je les ai aimés bien vivement, mais en Dieu; je les aimerai toujours, je penserai toujours il eux. Je les confie de nouveau à Jésus notre Maître, à Marie Reine des Martyrs, notre bonne - mère ; nous nous reverrons un jour. »

Au milieu de toutes ces souffrances et inquiétudes, M. Daveluy resta toujours parfaitement calme et maître de toutes ses facultés. Nous en trouvons une remarquable preuve dans la longue lettre sur la Corée qu'il écrivit alors à l'un de ses confrères du Séminaire des Missions-Étrangères, M. Jurines. Cette lettre, datée également d'Eurikoal, « forteresse en temps de persécution, » 15 juillet 1846, terminée à Seng-tsi-kool, le 25 août suivant, ne comprend pas moins de 22 pages in-quarto d'une écriture très fine ; elle a été publiée, en partie seulement, dans le tome-XX des Annales de la Propagation de la Foi, pp. 291 à 308. C'est une étude complète sur la Corée, dont la rédaction dénote chez son auteur un grand talent d'observation, en même temps qu'une pleine possession de soi-même. Nous aurions voulu la reproduire in extenso; son étendue ne nous le permettant pas, nous ne voulons pas la défigurer en l'analysant. Qu'il nous suffise de dire que ce fut, pendant longtemps, l'étude la plus complète que l'on ait en Europe sur la Corée. Aujourd'hui encore, sa publication intégrale serait d'un grand intérêt. Le 1er novembre, M. Daveluy ajoutait à sa lettre un post-scriptum, fort abrégé par les Annales, où il annonçait la fin de la persécution.

Les deux missionnaires songeaient alors à se séparer, pour reprendre leur vie apostolique, mais, auparavant, ils voulurent se placer d'une manière spéciale sous une toute puissante protection. Depuis sept ans, la Corée avait reçu du Saint-Siège pour sa patronne la très sainte Vierge Marie, sous son titre glorieux d'Immaculée.

C'était Elle, c'était cette étoile de la mer qui avait servi de phare à André Kim dans son périlleux voyage ; c'était Elle qui avait été la boussole de la petite barque Raphaël, à son retour en Corée.

Son image était constamment déployée au pied du mât; on l'invoquait le jour, on l'invoquait la nuit, et les missionnaires croyaient avec raison que c'était par son secours qu'ils avaient échappé à tous les dangers de la mer et de la persécution.

Ils résolurent donc de lui témoigner leur reconnaissance, en érigeant en Corée l'Archiconfrérie de son Cœur Immaculé, cette Archiconfrérie si chère, on s'en souvient, à M. Daveluy. La difficulté était de trouver un lieu propice pour exécuter leur projet ; ils n'avaient pas de chapelles, et les réunions nombreuses de chrétiens étaient impossibles. Ils firent choix d'une petite cabane où habitait, dans un lieu retiré, la famille d'un fervent néophyte. C'est là que la confrérie fut érigée le 2 novembre 1816, en présence de quelques chrétiens, heureux de cimenter une nouvelle alliance avec Marie. Il fut réglé que chaque dimanche, un petit nombre de fidèles viendraient réciter quelques prières devant l'image de la Mère de Dieu, en union avec les associés répandus dans tout l'univers. Quatre jours après, les missionnaires écrivirent une lettre à M. Desgenettes, curé de Notre-Dame-des-Victoires, pour le prier d'inscrire sur son registre la petite association ainsi érigée dans la vallée de Sour-itsikol (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, pp. 331-332.).

M. Daveluy annonçant à sa famille l'établissement de l'Archiconfrérie semble en reporter tout l'honneur sur Mgr Ferréol. Mais, à nous qui connaissons le zèle témoigné naguères par le séminariste de Saint-Sulpice et le vicaire de Roye pour l'extension de l'Archiconfrérie, il est bien permis de croire qu'il eut sa bonne part dans la première pensée d'établir en Corée cette pieuse association. « La plupart de nos néophytes, dit-il, s'empressent de se faire inscrire pour participer aux grâces sans nombre qui découlent sur les associés. Après six mois je retournai dans cette pauvre cabane, et le dimanche nous fîmes le petit exercice habituel. Quelles douces impressions quand, entendant les prières de nos chrétiens

en langue coréenne, je pensais à ce concours de toutes les langues réunies pour les louanges de Marie et pour opérer la conversion des pécheurs.

Veuille cette bonne Mère nous faire part de ces bienfaits sans nombre qu'elle a répandus sur tant de pays ; à cet effet je requiers les prières de tous les associés et de toutes les bonnes âmes (2(2) Lettre aux parents. Octobre 1847.). »

Les deux missionnaires, seuls désormais pour travailler à la vigne du Seigneur, se remirent courageusement à l'œuvre, et l'année 1847 se passa sans incident. Dieu répandit une bénédiction abondante sur leurs travaux. Le nombre des confessions annuelles qui, en 1846, à cause des difficultés du temps, n'avait été que de 3,484, se monta, en 1847, à 5,246. Il y eut également, en 1847, près de 770 baptêmes d'adultes ; l'année précédente, malgré la persécution, il y en avait eu 946. C'étaient, en deux ans, mille sept cents nouveaux adorateurs du vrai Dieu, arrachés au culte du démon, et enrôlés dans la sainte Église de Jésus-Christ (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tome II, p. 335.). »

Le mois de mai 1846 avait été, pour M. Daveluy, une époque de joie à l'occasion de la visite de Mgr Ferréol. La sainte Vierge lui ménagea, pour celui de 1847, une autre cause d'allégresse.

Il reçut des nouvelles de France. Le début de sa lettre à ses parents du mois d'octobre suivant nous fait comprendre le bonheur qu'il éprouva : « Enfin, enfin, enfin est arrivé ce que j'attendais depuis si longtemps. Ce fut au commencement de mai, un homme arrive de la capitale. Le courrier de Péking est-il de retour, lui dis-je aussitôt ? Oui, depuis quelques jours. — Mon cœur battait bien fort. — Y a-t-il des lettres ? —

L'Évêque en a reçu beaucoup. — Et pour moi ?

— Je l'ignore, j'apporte un paquet de la part de l'Évêque. — J'ouvre ce paquet. Jugez si le cœur battait fort, un paquet de lettres se rencontre, mais d'où vient-il ? Enfin tout est ouvert, j'ai reconnu récriture de mon père, de ma mère, de tant de personnes qui me sont chères. Il faut - avouer ma faiblesse, quelques larmes de joie s'échappèrent de mes yeux, et ceci se passait dans la maison du père du courrier de Péking, qui lui aussi pleura, sachant son fils revenu sain et sauf. Dieu soit donc béni ! J'ai reçu vos lettres depuis la fin de mars 1845, jusqu'au 1er août 1846 inclusivement. En tout plus de soixante-dix lettres de trente mains différentes, quelle satisfaction ! » Mais la joie ne devait plus être accordée sans la douleur, à celui qui ne cherchait sur la terre que la croix de son divin Maître, et l'année 1847 fut marquée, pour M. Daveluy, par une maladie, suite évidente des fatigues de son ministère et des privations de l'année précédente, début des longues souffrances qu'il éprouva pendant presque tout le reste de sa vie. Dans sa lettre d'octobre 1847, il en parle à ses parents comme d'une simple indisposition, mais, avec ses frères et sœurs, l'année suivante, il est plus explicite.

« L'an passé, s'il m'en souvient bien, dit-il, je vous écrivis au moment où je venais de secouer les restes d'une petite maladie passable ; par la grâce de Dieu elle a disparu entièrement, et cette année rien ne s'est présenté de fort malencontreux. Peut-être il ne vous sera pas indifférent de connaître comment les choses se passent de ce côté du continent en pareilles circonstances. Vers le printemps de 1847, mes forces diminuant et la bête menaçant de faire une petite, chute, on me pressa de toutes parts de prendre des remèdes réconfortants et préservatifs ; à force d'instances, je dus mettre de côté la répugnance, et le conseil des

doctes assemblés décida qu'il fallait pour le Père tout ce qu'il y avait de bon et de confortable. Il fallut baisser pavillon. Les uns voulaient me faire prendre le fameux ginseng (l(1) Le gin-seng, jin-seng ou gen-seng est une plante fameuse dans tout l'extrême Orient, dont la racine est, au dire des habitants de ces pays, le premier tonique de l'univers. Le plus estimé est le gin-seng sauvage de Tartarie, qui se vend, dit-on, 50,000 francs la livre. On en cultive beaucoup en Corée ; mais il est très inférieur à celui de Tartarie. Le gin-seng n'est généralement pas salubre aux Européens.), dont la réputation a passé jusqu'en Europe, mais, sur mon refus formel de prendre cette plante généralement nuisible aux Européens, il fallut suivre le parti opinant pour la corne de cerf. Vous riez et toutefois le fait est vrai ; la corne de cerf est un remède très confortant, quelques-uns disent délicieux. Bref, un exprès est envoyé et m'apporte, à prix d'or, quelques paquets de la drogue en question, et même les entêtés y mirent à mon insu un peu du fameux gin-seng. Je pris donc innocemment le délicieux breuvage, assurément le nectar coréen, et je le pris en bonne dose. Tout allait bien et je me croyais quitte, quand un feu intérieur, allumé par le gin-seng avalé sans le savoir, vint me consumer de toutes parts. C'était le moment des chaleurs. Impossible d'y tenir ; le jour, la nuit, tout était feu ; j'avalais le feu, je rendais le feu; la fièvre se met de la partie, la nourriture refuse de passer. Et voilà!!! Dans cette circonstance plusieurs jugèrent la chose grave, et il fallut faire venir de fort loin quelques chrétiens, hommes de l'art, qui pussent sauver mes jours. Des courriers envoyés m'en amènent un après cinq jours, c'est un noble gentilhomme, stylé à la coréenne, et qui passe pour capable ; mais, après sept ou huit jours, arrive un bon vieux, l'un des plus fameux purgons du royaume, dont le genre grave et pédant a dû faire trembler le pauvre martyr. Les drogues ne me manquèrent pas : tout ce qu'il y a de plus amer, de plus affreux fut réuni pour ma personne ; il fallait tout boire; de plus on me barbouilla la figure et les bras avec je ne sais quelle dégoûtante compote. Bref, jamais je n'avais vu même de loin pareilles saletés, et toutefois, gloire soit rendue au purgon; la drogue eut son effet, l'incendie fut éteint et peu à peu il me fut donné de reprendre mon état naturel. Le tout fut payé bonne, cependant remarquez que pour me rendre malade il m'en coûta deux fois autant que pour me guérir. Voilà le genre de ce pays, qu'en pensez-vous ? Pode passa, dirait un Portugais, et chacun de vanter ses exploits, les purgons appuyant sur la gravité de la maladie ; d'autres, inler quos ego, sur le dégoûtant des drogues ; ils vantaient leur talent et moi mon habileté à faire descendre de pareils hôtes dans mon estomac, j'ai vraiment bien ri (après coup s'entend), et maintenant je prie Dieu de ne plus me faire tomber entre les mains de ces empiriques ; j'aime mieux encore prendre mon écuelle de riz que tous ces ragoûts délicieux. Mais y pensons-nous ? Je suis honteux, quelle tirade sur les purges, les purgations et consorts. Taisons-nous vite, car cette année je n'ai pas même goûté les drogues (Août 1848). »

Heureusement la bonne constitution de M. Daveluy surmonta ce premier assaut : il put se croire sauvé et deux mois plus tard, en décembre 1847, il se mit en route pour la visite des chrétiens dispersés dans le midi de la Corée, où ni Mgr Ferréol ni son collaborateur n'avaient encore pu se rendre.

CHAPITRE XI

SUITE DE L'APOSTOLAT DE M. DAVELUY EN CORÉE. ENTRÉE DE THOMAS T'SOI. — MALADIE GRAVE DE M. DAVELUY. — SON VOYAGE A LA CAPITALE. IL VOIT PASSER LE ROI. — MORT DE MGR FERRÉOL.

(1848-1856)

Plus de deux ans s'étaient écoulés depuis l'entrée de M. Daveluy en Corée. Il s'était habitué aux vêtements et aux usages de ce pays étrange ; avait appris à bégayer sa langue gutturale ; fait l'apprentissage d'un pénible apostolat ; habité d'infacts taudis ; enfin, payé à la maladie un large tribut qui lui sera souvent réclamé depuis.

Désormais il pouvait se dire naturalisé Coréen et reprendre avec un nouveau zèle l'exercice de son saint ministère. Les souffrances, en affaiblissant son corps, avaient encore fortifié son âme et c'est avec un redoublement de courage et d'ardeur qu'il se remit à l'œuvre.

L'étendue de la tâche semblait de nature à faire reculer les plus intrépides : qu'était-ce, en effet, que deux missionnaires étrangers comprenant à peine la langue, pour subvenir aux besoins spirituels de quelques milliers de chrétiens, disséminés et comme perdus au milieu de dix millions de païens (1(1) « Quelle est aujourd'hui la population totale de la Corée? il est difficile de le savoir exactement. Les statistiques officielles du gouvernement comptaient, il y a trente ans, plus de un million sept cent mille maisons et près de sept millions et demi d'habitants ; mais les listes sont faites avec tant de négligence qu'on ne peut pas s'y fier. Il semble certain que beaucoup d'individus ne sont pas comptés. Peut-être ne se tromperait-on guère en estimant à dix millions le chiïire total, ce qui donnerait une moyenne de presque six individus par maison. Quelques géographes modernes supposent à la Corée quinze millions d'habitants, mais ils ne disent point sur quoi se basent leurs conjectures évidemment très exagérées. » Dallet, Histoire de l'Église de Corée. Introduction, p. XII.) ? Et comment arriver à faire luire le flambeau de l'Évangile aux yeux de ces mêmes païens, quand il fallait, sous peine de mort, leur dissimuler sa présence ? En Corée surtout on pouvait dire : La moisson est grande et les ouvriers sont peu nombreux. Mais les difficultés ne faisaient qu'accroître le zèle des messagers de la Bonne Nouvelle et la menace de la persécution avait encore retrempé leurs âmes et enflammé leur courage. Un instant, ils avaient cru toucher au port, maintenant la palme si, désirée semblait s'éloigner, ce leur fut une raison pour augmenter encore leur activité et leur dévouement.

M. Daveluy termina l'année 1847 et commença 1848 par une course apostolique dans les provinces du sud, où, dispersées, de côté et d'autre, environ cinq cents brebis l'attendaient, — tandis que, de son côté, Mgr Ferréol se dirigeait vers le nord. — Cette visite fut heureuse en fruits de salut, sans être troublée par aucun incident notable, à part les difficultés du voyage et la crainte permanente des païens qui, du reste, ne troublaient en rien la sérénité du missionnaire.

Écoutons-le : « A peine en route, il nous fallut recevoir gratis pro Deo une pluie battante qui arrangea fort peu mes suivants à pieds ; pour moi, monté sur un cheval fringant, et enfoncé dans un manteau de papier huilé, je n'étais qu'à moitié mouillé. Bientôt la route devint affreuse, il fallut traverser un long pays au milieu des rizières, barbotant à qui mieux mieux et emportant chacun provision de boue ; il fallut renoncer au cheval et barboter aussi. Sur ce, voici que se présente à traverser un large fleuve où la marée remontait dans toute sa force, il y avait encore environ trois lieues à faire -contre marée ; le batelier, effrayé par la pluie, la boue, la marée, refusa de venir, il fallut employer la force ; heureusement j'avais nombreux accompagnement ; on crie, on menace, et ne gagnant rien on empoigne un des bateliers et on commence à le battre. Alors ils consentirent -à nous passer, et après un long -travail nous arrivâmes de l'autre côté, mais dans un accoutrement grotesque, mouillés et couverts de boue, toutefois n'ayant rien perdu de notre noblesse et passant partout pour tels. Dès ce jour et par la suite nous fîmes à chaque auberge décamper les gens-de la maison pour prendre leur appartement. Quelquefois ces pauvres gens eurent bien froid, couchant dehors

avec leurs enfants, je les plaignais intérieurement, mais que faire ? C'est le seul moyen d'éviter les mauvaises rencontres et de ne pas se faire reconnaître; en conséquence, nous agîmes toujours en vrais cerbères, parlant d'un ton sévère, menaçant souvent, et selon la coutume des nobles Coréens, ne nous laissant pas marcher sur le pied.

« La province par laquelle je débutai fut celle de Tsien-la, au sud-ouest de Corée; les gens de cette province ont le caractère défiant, soupçonneux et peu social. La noblesse habitant peu dans cette province, on n'est pas habitué à voir des gens un peu huppés ; de là, notre passage ne put se faire sans bruit, chacun sortait pour voir notre équipage ; dans les auberges, femmes et enfants venaient regarder par les trous quand nous étions dans les appartements ; malgré cela rien de grave ne nous arriva. Nous craignions surtout mon costume de deuil fort compromis dans cette province à la grande persécution ; Dieu nous tira de tous les mauvais pas.

« Trois seulement furent un peu glissants : d'abord lorsque percés par la pluie, il nous fallut passer tout un jour et une nuit dans une auberge où se trouvait un mauvais sujet qui nous a fièrement examinés, il a même dit quelques paroles assez vilaines, mes gens étaient un peu embarrassés sur ce qu'il y avait à faire. On prit avec raison le parti de patienter, mes domestiques se mirent à fumer la pipe, et l'un d'eux, conteur de profession, commença ses contes, histoires, épisodes et, pendant trois ou quatre heures, on ne pensa plus à nous. La pluie ayant un peu cessé, nous filâmes légèrement et on disparut.

« Une autre fois, conduits par une mauvaise étoile, mes gens s'adressèrent à une auberge tenue par un ancien satellite connu par sa haine contre la religion et par les vexations contre les chrétiens. Il avait joué un rôle actif dans la grande persécution, est au courant de toutes nos ruses, et, par malheur, connaissait un de mes domestiques. A peine entré, ce domestique apercevant le maître d'hôtel pâlit, mais reculer c'était se compromettre directement. Dieu permit que ce tigre eût un bandeau sur les yeux ; il ne reconnut pas mon servent, sans cela le danger était grand, d'autant que nous étions dans une ville où une saisie serait promptement exécutée. Enfin je ne sais pourquoi nous nous adressâmes, encore une fois par ignorance, dans une auberge où le P. Chastan fut reconnu, en 1838 ou 39, et fut assez importuné. Mon costume, mon accompagnement, tout était semblable, et le malin lièvre me reconnut du premier coup. Sans doute, il n'est pas mauvais, il se contenta de nous dire quelques paroles plaisantes et nous filâmes tranquillement.

Voilà les seuls dangers positifs que j'aie courus ; je ne parle pas des dangers des routes, au milieu des glaces, des neiges, des montagnes escarpées ; quelquefois, c'est plutôt un rocher qu'un chemin, il faut des chevaux bien habiles pour en sortir, ils risquent à chaque pas de périr. Je me rappelle une fois où il fallut faire descendre mon cheval sur de grosses pierres couvertes de glace, le saut était de plus de deux pieds et aucune pierre sur laquelle les deux jambes du cheval pussent reposer à la fois : mes gens l'ont moitié tiré, moitié porté; pour moi, j'ignore comment il a pu s'en tirer. Nous autres piétons avons fait la dégringolade, comme les petits enfants ; et tout cela c'est dans les montagnes, alors qu'il n'y a pas moyen de passer ailleurs ni de tourner. (1(1) Lettre aux frères et sœurs. Août 1848.) » Heureusement, au milieu de toutes ces épreuves, la confiance du missionnaire ne diminua point, sa gaieté habituelle ne l'abandonna jamais, et toujours, lorsqu'il rapporte les épisodes les plus accidentés de son dangereux voyage à travers les montagnes, il ne manque pas de dire qu'il riait de tout son cœur aux plus périlleux moments, alors qu'il fallait presque porter son cheval et le tirer à la fois par la tête et par la queue.

Il fallait d'ailleurs cette gaieté et cette résolution, qui n'étaient pas de l'insouciance mais de la fermeté, pour avancer ainsi, au milieu des dangers de la route et de la timidité de ses guides, qui, dix jours environ après son départ, n'en pouvant plus et effrayés des bruits de persécution qui se répandaient, auraient voulu lui voir rebrousser chemin.

Il hésita pendant trois jours, puis, confiant en Dieu et implorant l'intercession de Marie, il poursuivit courageusement, contre l'avis de ses serviteurs ; sauf quelques extorsions d'argent de la part de quelques païens, tout se passa sans encombre, et M. Daveluy bénit la Providence de ne pas être retourné sur ses pas. « Trois cents chrétiens, dit-il, n'eussent pas vu le prêtre encore cette fois. »

« Du reste, dit-il dans la même lettre, le pays que je parcourus dans cette province n'a rien d'extraordinaire, si ce n'est que l'on voulût appeler de ce nom les bornes qui, sur les routes royales, indiquent les distances. Rien de plus grossier que ces figures soi-disant humaines, taillées sur une poutre de bois. La figure seule est tracée, mais à coups de hache ; les yeux, le nez, la bouche, le tout ressort à faire peur, et peut-être quelques-uns de nos Français craindraient de passer auprès de tels monstres. Leur vraie place serait dans une foire, au logis des figures grotesques, et sans doute elles surpasseraient toute l'industrie française en ce genre. Vous dirai-je qu'un certain jour, harassés de fatigue après une longue route, nous espérions avoir fait beaucoup de chemin.

Un de ces monstres se rencontre et accuse pour la journée une lieue de moins que nous ne pensions. Mes gens entrant dans une sainte colère contre cette monstrueuse figure, et n'apercevant aucun témoin, l'assommèrent de pierres, et sans doute quelqu'un des promontoires ressortant sur la figure noire aura disparu sous les coups. Je pouffais de rire à voir leur acharnement ; pour eux ils retrouvèrent des forces dans cet acte de vengeance, et me suivirent plus gaiement. Ne retrouverait-on pas de pareilles farces dans le collégien français, l'homme est le même partout. »

Après environ vingt-cinq jours de courses dans la province de Tsien-la, notre missionnaire passa dans celle sud-est de Kiang-sang. « Là, dit-il, tout est différent : c'est le pays de la noblesse, on est plus respecté, la route devient plus sûre, et, si je ne craignais un faux jugement, j'appellerais cette province l'Auvergne de la Corée, il y a dans beaucoup de ses habitants un caractère de simplicité charmante. Mais là encore, montagnes, rochers, neige, rien ne manque, et cette dernière ne recule même pas devant les pays que je crois au 33^{me} degré de latitude. Un jour, ce fut charmant, j'allais dire grandiose : figurez-vous une route d'environ six lieues entre deux chaînes de montagnes ; tout est escarpé, la neige recouvre quelques buissons semés ça et là, un rocher sévère fait le fond du tableau ; la route n'est qu'une série de roches et de pierres que l'on parcourt à grand'peine et non sans avoir le cœur gros ; tout est glace et vous glace d'effroi. Mais d'autre part la vue est bien réjouie par mille tableaux d'une charmante aspérité. Ici, c'est un ruisseau qui roule légèrement sous la glace son petit filet d'eau ; plus loin il a grossi et se forme en torrent dont les eaux bouillonnantes font retentir les échos des rochers. Au milieu de ces eaux, sont des pierres ou roches de toutes grandeurs qui forment autant d'îles, étonnent le spectateur et multiplient les cascades à l'infini ; tout cela se parcourt au milieu du silence le plus complet, on n'entend que quelques cris d'admiration, ou bien les cris redoublés des serviteurs portant ou relevant tour à tour une pauvre bête qui n'en peut plus. Oui, c'est une belle horreur, une horrible beauté, et là au milieu des montagnes, des rochers, des cascades et des glaces où se trouve tout ce que la nature, au jour de sa plus horrible fécondité, a pu semer sur la terre, sa féconde aspérité semble y être épuisée. »

« Et voilà, Dieu nous soutenant de son bras puissant, le voyage se passait gaiement et sans accident ; les pays chrétiens se visitaient peu à peu ; les pauvres gens renouvelaient chaque fois ces scènes touchantes que je ne puis répéter ici ; tout, en un mot, nous faisait bénir la Providence qui prend soin de ses enfants en quelque lieu éloigné qu'ils se trouvent (1(1) Lettre aux frères et sœurs, déjà citée.). »

Une chose cependant vint navrer le cœur du vaillant apôtre. Restait à visiter une chrétienté à cinq journées de chemin, et de là six autres jours de route étaient nécessaires pour retrouver une habitation chrétienne. Le cheval du missionnaire était hors de service. Impossible malgré tous les efforts de s'en procurer un autre. Il fallut se résigner et retourner vers le nord, se bornant à envoyer aux pauvres délaissés quelques objets de piété par l'entremise de ceux de leurs concitoyens qui étaient venus au devant du missionnaire et avaient dû, à son poignant regret, s'en aller sans lui.

« Les pauvres gens, au retour de leurs compagnons venus à ma rencontre, se réunirent tous dans la maison du catéchiste et, la tête appuyée sur l'autel déjà préparé, ils poussèrent de longs gémissements ; puis, recevant mes petits objets, ils les baisaient, mais leurs larmes ne se séchaient pas. Ils attendent, ils prient. Oh! quand donc serai-je au milieu d'eux?

« Voilà mon expédition de l'an passé, pendant laquelle Isidore même ne fut pas oublié. Un jour surtout j'aurais voulu n'être qu'à quelques journées de vous ; je rencontrai, dans un pays chrétien, un cheval, mais un tout petit cheval, vrai cheval de joujou. De ma vie je n'en avais vu de pareil, haut comme un gros chien, mais d'ailleurs gentil à croquer; Isidore eût été enchanté. Mes serviteurs voulurent le monter, nous partîmes l'ayant à notre suite, mais quand on voulut l'enfourcher il fit le fringant et envoya le cavalier à deux pas. Trois cavaliers firent leurs efforts sans gagner autre chose que de voir leurs bustes fort bien empreints dans la neige. Enfin on le dompta et il suivit, mais le pauvre caniche (c'était un cheval toutefois) au bout de deux lieues n'en pouvant plus, fut renvoyé à son logis au grand regret de mes gens qui s'en étaient amusés à merveille. Voilà des récréations, direz-vous ; oui, on les prend quand , elles se présentent et cela fait digérer le mauvais temps. »

Dans ses lettres à ses frères et sœurs, M. Daveluy insiste surtout, si nous pouvons parler ainsi, sur les côtés pittoresques de ses courses apostoliques. Dans celles à ses parents, il s'étend plus longuement sur l'état moral du pays qu'il habite, sur les résultats de la mission, sur les difficultés qu'y éprouve la propagation de l'Évangile. Les missionnaires sont trop peu nombreux et puis, obligés de rester constamment cachés, ils ne peuvent avoir aucun rapport avec les païens.

Les catéchistes ont donc une grande importance et il est aisé de comprendre que, malgré leur bonne volonté, beaucoup sont au-dessous de leur tâche. « Figurez-vous donc nos gros paysans de France transformés en prédicateurs et catéchistes et vous aurez une faible idée de nos catéchistes.

Quelques-uns sortent de cette classe, mais le nombre est bien petit. Pour le moment, on peut dire que les conversions se font peu dans la classe instruite ; ce que nous avons de chrétiens un peu bien sont presque tous de vieux chrétiens, et chaque persécution en enlève quelques-uns qui ne se remplacent pas. Ceux qui viennent recruter nos rangs, sont de braves gens, plus propres que les riches au royaume de Dieu, dit l'Évangile. Ils sont simples, et la foi

leur est donnée plus facilement. Malgré les conversions de chaque année et les naissances journalières, il y a peu d'augmentation de chrétiens au total ; cela peut tenir à bien des causes, mais probablement la grande quantité d'enfants qui meurent en bas âge, y est pour beaucoup. Il y a encore souvent de vieux chrétiens qui entrent au bercail. Il y a un an, je vis une bonne vieille qui, depuis 30 ou 40 ans, était chrétienne dans l'âme, mais, par je ne sais quelle circonstance, ayant été séparée des chrétiens et ne pouvant les retrouver, elle ne put jamais satisfaire son désir d'être chrétienne. Elle ne pouvait que soupirer devant Dieu. Pendant le séjour de nos anciens confrères elle ne sut rien, le bruit seul de leur nom parvint jusqu'à elle ; d'ailleurs elle ne connaissait aucun chrétien. Enfin, la Providence permit qu'elle rencontrât des chrétiens et apprît la présence des prêtres. Aussitôt, elle vint avec ses enfants planter sa tente en pays chrétien; je la rencontrai environ dix jours après son arrivée, mais sa complète ignorance m'empêcha de lui donner le baptême. Je l'engageai à s'instruire au plus tôt, et quelques mois après j'appris qu'elle était morte, ayant reçu le baptême à l'heure de la mort. Ces exemples de providence spéciale ne sont pas rares ; que de chrétiens de cœur sont ainsi dispersés depuis un nombre plus ou moins considérable d'années. (1(1) Lettre aux parents. Septembre 1848.) » Enfin, le missionnaire avait fait tout ce que ses forces lui avaient permis. Pour la troisième fois il avait visité presque tout son district.

Si la faiblesse et les hésitations de plusieurs l'avaient contristé, la foi intrépide, la persévérance et la ferveur d'un grand nombre l'avaient consolé. Désormais les années allaient se suivre, toujours à peu près les mêmes, partagées entre les longues et monotones solitudes des jours de réclusion et l'activité incessante et périlleuse des temps d'administration, sans parler des trop longs moments de souffrances et de maladies, jusqu'au jour suprême de l'immolation.

A l'époque où nous sommes parvenus, un événement jusqu'alors inouï dans les annales de la Corée avait causé une vive émotion dans tout le royaume. Deux vaisseaux français, la frégate la Gloire, commandant Lapierre, et la corvette la Victorieuse, commandant Rigault de Genouilly, vinrent échouer le 10 août 1847, au milieu des îles qui bordent la côte coréenne ; les équipages furent sauvés et regagnèrent la Chine sur des navires anglais accourus à leur secours. M. Maistre et Thomas T'soi, qui étaient sur les vaisseaux français, durent, cette fois encore, renoncer à pénétrer en Corée.

Cet événement fut une cause de grande préoccupation pour le gouvernement coréen, de grandes espérances et finalement de vives déceptions pour les chrétiens. Voici comment M. Daveluy l'apprécie dans sa lettre à ses parents déjà citée, du mois de septembre 1848 : « L'an passé, les Français revinrent sur nos côtes, mais par une fatalité sans exemple, deux navires firent naufrage à la fois, et on se retira sans dire mot. Dans ce pays on est fort vexé de voir sans cesse des navires étrangers. Je dis sans cesse, car les Français étant venus deux fois, il n'est plus question pendant toute l'année que d'arrivée de navires étrangers. On les annonce par dizaines, toute la marine française est sur les côtes; cette fois encore, après le départ des navires, on fit entendre de vilains bruits. Ils furent plus violents que l'an passé : des pétitions très formelles pour saisir et exterminer tous les chrétiens furent adressées au roi, et on vit de si près la persécution que Monseigneur, dans les environs de la capitale, fut obligé de cesser l'administration et se cacha quelque temps. Le moment n'était pas arrivé, Dieu comprima les efforts des impies et cela n'eut pas de suite. Toutefois, la haine des chrétiens augmenta chez les gens en place ; un village chrétien fut entièrement pillé par les satellites et les voisins, sans ordre du mandarin. Même, Monseigneur ayant été vu par les païens dans l'administration des sacrements, il y eut une dénonciation à l'autorité : les chrétiens appelés répons dirent adroitement, et, grâce sans doute au caractère pacifique du mandarin, il accepta

les réponses. Dans la province on ne parlait que d'étrangers et de chrétiens, c'est encore maintenant une affaire majeure dans le pays, tous s'en occupent ; les uns pour les détester, et ce sont surtout les gens en place ; les autres parlent d'une manière indifférente de tout, et verraient de bon œil liberté de religion et accueil des étrangers.

Mais tous blâment les Français de leur conduite ambiguë et non franche ; s'ils veulent la liberté, qu'ils parlent donc hautement et franchement ; s'ils ne la veulent pas, quelles grimaces et quelles déclamations viennent-ils faire sur nos côtes.

Tous rient et se moquent de cette politique avortée. On appelle en riant les navires étrangers des avale-mandarins. La raison en est que la coutume du pays veut que le mandarin, vis-à-vis l'arrondissement duquel les navires jettent l'ancre, soit immédiatement destitué ; d'où jusqu'ici la venue des navires n'a eu d'autre effet que de faire destituer tous ceux qui en ont donné la nouvelle.

On fait des cancons de toute espèce et on commence à croire que leurs paroles sont de pures farces. De tout cela donc nous ne retirons aucun bien, et nous en avons moins de tranquillité.

N'ayant vu personne cette année, je pense que les Français ne reparaîtront plus ; et vraiment s'ils ne veulent pas agir un peu fortement, ce sera un grand bien qu'on n'entende plus parler d'eux ; car il est pénible et honteux de se voir et de s'entendre moquer et injurier même parle peuple coréen. »

Un peu plus bas, le missionnaire ajoute, parlant de la menace incessante de persécution qui fait reculer bien des âmes timides : « On avait un peu espéré de l'intervention française, cela avait remué bien des cœurs, mais aujourd'hui on est tombé dans le désespoir ; que de larmes ont coulé au départ des Français, et le courage a desséché dans les cœurs. De là, le nombre des conversions annuelles n'est pas considérable ; un petit nombre seulement, marchant par-dessus tout, commencent tout de bon. Le nombre des hésitants, ceux qui remettent la partie à des temps plus heureux, est beaucoup plus grand. Nous avons eu l'an passé passablement encore de baptêmes, soit de nouveaux catéchumènes, soit d'anciens non encore baptisés, mais le nombre des nouveaux convertis a dépassé deux cents. Monseigneur et moi qui sommes sur les lieux et qui voyons tous les obstacles, avons reçu ce nombre avec une grande joie, et nous craignons que chaque année le terrain ne produise pas autant. Pour vous, accoutumés à voir dans les Annales des pays où les conversions se comptent par mille, vous nous regarderez d'un œil de pitié. Ah ! du moins que cette pitié vous excite à prier Dieu pour ce pauvre pays. »

Cependant, Thomas T'soi et M. Maistre, après s'être vus obligés de renoncer à pénétrer en Corée, lors du naufrage des navires français, avaient dû retourner à Chang-Haï, d'où ils firent encore une tentative infructueuse, au commencement de l'année suivante. Le jour de Quasimodo 1849, Thomas fut ordonné prêtre, à Chang-Haï, par Mgr Maresca, vicaire apostolique de Kiang-nan, et partit bientôt après pour essayer encore de pénétrer dans sa patrie. Enfin, au mois de décembre, il prit la route de la Corée, par PienMen, et fut assez heureux pour pouvoir franchir la frontière et arriver sans accident à Séoul. L'un des premiers actes du saint ministère qu'il eut à exercer en Corée fut d'aller administrer l'Extrême-Onction à M. Daveluy. En effet, le missionnaire français, après avoir passé tranquillement la fin de 1848 et l'année 1849, se livrant tout entier à son ministère apostolique, se disposait à partir pour les chrétientés éloignées, lorsque, dans le courant de janvier 1850, précisément la veille

du jour qu'il avait fixé pour son départ, une grave maladie se déclara et en peu de jours le réduisit à l'extrémité. Pendant deux jours, dit-il, « on désespéra entièrement et, la nuit, les chrétiens étaient accumulés près de ma chambre, croyant toujours recevoir la nouvelle de ma mort. Dieu ne le permit pas. Une drogue affreuse, donnée à propos, me fit sortir du mauvais pas, mais il fallut une longue convalescence. Pendant environ deux mois, je ne pus dire la sainte messe, puis, bien longtemps encore, ne la célébrer que de temps en temps. Aujourd'hui, je sens encore un vide, et une faiblesse que je n'avais pas auparavant. Toutefois la maladie a été guérie (1(1) Lettre aux parents. Fin septembre 1850. -). »

M. Daveluy était au plus fort de cette maladie et en proie au délire, lorsqu'arrivèrent des lettres de France, elles précédèrent Thomas T'soi qui s'empessa de venir consoler et reconforter son confrère mourant. Son arrivée causa une vive joie au malade dont le délire était passé. Il lui fit lecture d'une ou deux lettres, et petit à petit, à mesure que les forces revenaient, M. Daveluy les put lire toutes. C'est ainsi qu'il apprit les événements accomplis en France en 1848. Ces nouvelles et la mort de Mgr Affre surtout lui causèrent une vive émotion. « Pauvre France ! s'écriait-il, mais surtout qu'il me tarde de savoir où en est le souverain Pontife. Dieu a ses desseins ; puissent ces grands coups de la droite du TrèsHaut faire rentrer en eux-mêmes tant de gens qui ont encore la foi, mais se laissent trop facilement entraîner. Dieu vous a tous bien protégés au moment du péril, et j'aime à croire que cette protection dure encore. Gloire surtout au saint Archevêque martyr, c'est un protecteur de plus dans le ciel, puisqu'il voulait bien porter intérêt à toute notre famille. » Longtemps encore la santé de M. Daveluy devait lui interdire les fatigues de l'apostolat.

« Monseigneur, dit-il dans la même lettre, craignant que l'administration me nuisît, par manière de repos, m'a chargé de donner des leçons de latin à quelques petits bonshommes qui ne vont pas vite en besogne. Est-ce la faute du maître ou des élèves ?

Je ne sais, peut-être les deux y sont-ils pour quelque chose. En conséquence, je suis avec quelquesuns, et je dois me rendre sous peu là où j'ai fait préparer une maison qui servira pour nos quartiers d'hiver. C'est très grand, deux chambres, plus les maisons voisines qui feront un peu de besogne pour nous. Je vais être là comme un prince, en attendant, si Dieu le permet, que des circonstances et des bruits fâcheux me fassent lever le talon et déguerpir avec ou sans trompette, suivant les exigences du temps. Ainsi vous me saurez à la tête du premier établissement catholique et littéraire du royaume de Corée.

Quel beau titre ! Ne serez-vous pas fiers de cela, surtout en pensant -qu'à défaut de concurrent j'ai été nommé supérieur de l'établissement, professeur de latin, et enseignant par-dessus le marché toutes les parties des sciences à moi connues ou inconnues ; si Dieu nous prête vie, nous verrons des merveilles. Le pire de tout, c'est que les Coréens n'ont pas à un haut degré la vertu de persévérance. »

Heureusement, rien ne vint troubler la tranquillité du convalescent. L'année 1850 se passa bien, il en fut de même de 1851 ; petit à petit les forces du missionnaire revinrent et, vers l'automne de cette année, il fit un voyage qui lui fut assez agréable, sur lequel il donne les détails suivants :

- « Au mois de septembre, faisant diversion à ces graves occupations (1(1) Les fonctions de maître d'école ou, comme il dit plaisamment, de Magister.), et ayant aussi des affaires à régler, je pris mon vol vers la capitale, ville de délices pour un Coréen. Monté sur une vache, à moi appartenant, s'il vous plaît, je pris mes ébats en noble gentilhomme, et

parvins en peu de jours auprès de Sa Grandeur, habitant une maison passable, ayant un beau jardin, mais, selon l'usage du pays, pas d'allées pour se promener, tout est pêle-mêle et sans aucune trace d'art. Là, j'eus un peu plus de distraction ne me trouvant plus seul, mais surtout, je m'en permis une que vous désirez peut-être apprendre en détail.

J'ai été voir la sortie de Sa Majesté, le roi de Corée. Malgré mon visage hétérodoxe j'ai, pour examiner tout en détail, été attendre sur le bord de la grande route et j'ai contemplé le cortège de près. D'abord il faut dire que les rois de ces pays ne sortent pas quand ils veulent, tout cela est prévu et arrangé par avance ; de plus, ils doivent avoir un cortège exigé par la coutume, et c'est toujours en grand. Dès, la veille, on place des espèces de camps-volants dans les environs du palais, lesquels doivent garder la résidence royale pendant son absence, et faire une police plus sévère que de coutume.; des tentes sont dressées à cet effet, et les militaires s'y rendent avec leurs capitaines dans l'après-midi. Le lendemain, Sa Majesté devait partir au point du jour, pendant la nuit ou de grand matin tout se réunit au palais.

Nous étions, quand le soleil parut, à attendre sur le bord de la grande route, le peuple s'y était rendu en foule. J'ignore combien de milliers de gens étaient là à attendre pour contempler la marche et le roi. Bientôt nous vîmes arriver d'abord des convois qui semblaient contenir des provisions ; petit à petit, quelques grands personnages, accompagnés comme toujours d'un nombreux cortège d'esclaves et de serviteurs. Peu de temps après, un escadron de militaires rangés cinq par cinq, sur des files assez distantes les unes des autres, puis d'autres corps de troupe à pied ou à cheval, de distance en distance. Vinrent ensuite quelques grands maréchaux avec la foule confuse qui les accompagne, tout devient de plus en plus solennel, ce qui représente les grands corps de l'État doit se trouver là. Enfin on aperçoit de loin celui que tous les yeux cherchent. En avant et en arrière sont des corps très nombreux de musiciens à cheval, passablement accoutrés; autour de Sa Majesté, les eunuques et autres gardiens du palais, peut-être quelques grands. Sa Majesté est un jeune homme dont la figure ne semble pas désagréable, sauf à la voir de plus près, monté sur un cheval blanc, et couvert sur le côté d'un parasol rouge qui mettait sa personne à l'abri des rayons du soleil levant. Le cortège passe, l'acte n'est pas fini; il y a à la suite une troupe à peu près semblable à celle qui précédait, et, dit-on, plus nombreuse, mais j'avais vu l'important, la faim et le froid me firent regagner mon gîte pour me réconforter.

« Le but de Sa Majesté était une visite au tombeau du roi défunt, à environ quatre lieues de la ville ; des chaises élégantes précédaient pour la porter au besoin, et une spéciale pour lui faire escalader la montagne où se trouve le tombeau.

Cette procession s'étendait sur plus. d'une lieue de grande route. Arrivé au but, le roi devait rendre ses devoirs superstitieux à son prédécesseur, prendre son repas ainsi que toute la bande, et revenir le même jour par la même route ; et, pour le cas où la nuit surprendrait, on avait préparé des deux côtés de la route des torches monstres très rapprochées et plus grosses que le corps d'un homme. C'est la cérémonie la plus pompeuse et la plus belle qu'il y ait dans ces pays-ci, et chaque fois il y a foule au-delà de ce qu'on peut imaginer.

Vraiment, il y aurait des matériaux pour faire quelque chose de bien, mais malheureusement il n'y a pas d'ordre, les troupes elles-mêmes sont sans alignement et sans gravité, on jase même beaucoup. Les habillements de toutes les troupes sont un peu variés, mais bien différents de notre genre européen. Il y aurait assez de rapports avec les habits de nos comédiens en troupes et des fêtes du carnaval ; grands habits de diverses couleurs, jetés du haut en bas, des plumets de toute espèce, et surtout des milliers de drapeaux dont -

quelques-uns sont assez jolis, et qui de loin forment un coup d'œil non méprisable. Les grands ont aussi leurs habillements, sorte de robe dans le genre oriental. Les armes, c'est-à-dire des fusils, des lances et des arcs, ont l'air en assez mauvais état et le fer bien rouillé. La musique se composait en grande partie, du moins d'après ce que j'ai pu apercevoir, d'espèce de flûtes et clarinettes et de trompettes à longs tubes ; mais tous ces sons avaient peu d'harmonie ; ils soufflent dans les instruments sans ordre ni mesure, ne sortent pas de quelques notes combinées pour empêcher la trop grande cacophonie, ce qui ne produit pas de sensations agréables. J'ignore à combien de mille il faut porter l'ensemble du cortège, mais ce n'est pas peu. Au résumé, malgré des défauts et du pêle-mêle, c'est une marche qui mérite d'être vue par quiconque vit en Corée, -et cela peut donner une idée de leur pompe (1(1) Lettre aux frères et sœurs, datée de la capitale de la Corée, octobre 1851.). »

Après avoir fait une retraite de quelques jours, M. Daveluy quitta Séoul, au mois de novembre, et alla rejoindre ses élèves. Il revint l'année suivante à la capitale, à cause de l'état de santé fort inquiétant de Mgr Ferréol, auquel il administra les derniers sacrements. Le prélat ne succomba point encore, mais l'inquiétude du missionnaire demeura grande. Quelques mois plus tard, l'évêque mourant et son fidèle compagnon eurent une grande consolation en voyant arriver M. Maistre qui, après dix années d'efforts, avait enfin pu pénétrer en Corée.

Cette joie ne fut qu'un moment au milieu des tristesses occasionnées par l'état de Mgr Ferréol dont la santé ne devait plus s'améliorer. L'évêque voulut néanmoins que ses collaborateurs allassent faire l'administration de leurs chrétiens. Tandis que M. Maistre s'en allait dans un district éloigné⁷ M. Daveluy restait aux environs de Séoul, pour être à portée d'accourir, près du malade, au premier signal. A Noël, ayant reçu de mauvaises nouvelles, il voulut se mettre en route, mais Mgr Ferréol lui fit dire de venir sans se presser en visitant les chrétiens qui se trouvaient sur la route. Plusieurs fois, il revint à la charge, demandant la permission de faire immédiatement le voyage de Séoul, mais toujours il reçut la même réponse : « Le danger n'est pas imminent, il vaut mieux achever d'abord l'administration des chrétiens. »

A la fin cependant, ayant reçu du domestique de Mgr Ferréol une lettre plus alarmante, M. Daveluy crut devoir enfreindre les ordres de son évêque, et hâta sa marche vers la Capitale. Lorsqu'il arriva à la petite maison qui servait de résidence épiscopale, le 5 février, il trouva tout le monde dans les larmes. Mgr Ferréol était mort le 3 février 1853, vers les dix heures du soir, après une courte agonie moins pénible que ne l'avaient été plusieurs accès de sa maladie. Le dernier jour de sa vie, il avait senti que sa fin était proche, et avait regretté de n'avoir pas M. Daveluy auprès de lui. Il n'était âgé que de quarante-cinq ans.

Il fallait cacher cette mort aux païens du voisinage. Dès le soir de son arrivée, M. Daveluy revêtit le corps du vénérable défunt des habits sacerdotaux, avec quelques insignes de la dignité épiscopale, et, vers minuit, on le transporta secrètement dans une autre maison plus retirée. Le lendemain matin, le missionnaire célébra le saint Sacrifice en présence du corps de son évêque. Il le plaça ensuite dans un cercueil en bois de pin, qui fut recouvert extérieurement d'une couche épaisse de vernis, sur laquelle on inscrivit les noms et qualités de l'évêque de Belline. Le tout fut enfermé, selon l'usage du pays, dans un autre cercueil plus léger destiné à protéger le vernis.

La neige et les glaces ne permettant pas de faire immédiatement l'inhumation, le cercueil fut confié à un bon chrétien qui en demeura chargé pendant deux mois, et ce ne fut que le 11 avril, pendant la nuit, que M. Daveluy put rendre les derniers devoirs à son évêque.

Mgr Ferréol avait témoigné le désir d'être enterré auprès de Mgr Imbert, son prédécesseur, ou auprès du prêtre indigène André Kim. L'opposition de quelques païens ayant rendu le premier endroit d'un accès difficile, c'est auprès du martyr André, au village de Miri-nai, à quinze lieues de la capitale, que fut inhumé le troisième vicaire apostolique de la Corée (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tome II, p. 378.).

On comprend quelle fut la douleur de M. Daveluy. « Ce coup qui me frappe de si près, écrit-il à ses parents, vous sera bien sensible, j'en suis sûr. Notre mission perd en son chef un missionnaire dans la Jorce de l'âge : il n'avait que quarante-cinq ans ; d'une santé robuste, ne craignant aucune fatigue, et à même, par la connaissance de la langue et des usages, de rendre longtemps de grands services à la religion dans ce pays ; et puis encore sans savoir quand nous pourrions recevoir un nouvel évêque. Je perds en Monseigneur un soutien nécessaire et un ami bien sincère. Vous savez comment je l'accompagnai à son entrée dans ce pays, comment de grands périls et tant de moments difficiles furent partagés seul avec lui. Pendant sept ans et plus, je n'ai eu et n'ai pu avoir d'autre guide, d'autre conseil, d'autre ami. Jugez de ma douleur profonde ; me voilà seul, quel vide ! Je puis retrouver un bon évêque, je ne retrouverai pas cet ami. Vous voyez que Dieu se plaît à nous éprouver, puisse je mettre tout à profit pour le salut de mon âme.

Par suite de ces événements, nous sommes encore réduits à deux prêtres européens et un indigène.

Notre joie en recevant un confrère, il y a un an, s'est tournée en deuil, plus d'évêque parmi nous.

Priez pour le repos de l'âme de Sa Grandeur, pour cette mission devenue veuve, priez pour moi (1(1) Lettre du 18 septembre 1853.). »

M. Maistre, qui était le plus ancien missionnaire et d'ailleurs avait été nommé provicaire par Mgr Ferréol lorsqu'il était encore en Chine, prit en main la direction jusqu'à ce que le souverain Pontife envoyât un nouvel évêque à l'Église de Corée et tout suivit son cours sans autre incident.

Au mois de mars 1854, un nouveau missionnaire parvint à pénétrer en Corée, c'était M. François Stanislas Jansou, du diocèse d'Albi. La joie occasionnée par son heureuse entrée ne dura malheureusement pas longtemps. « Aussitôt après son arrivée, écrit M. Daveluy, ce jeune confrère fut pris d'une maladie violente qui, au bout de dix à quinze jours, s'apaisa. Il vint près de moi pour respirer le bon air des montagnes et jouir de la liberté. Malheureusement le mal existait encore, et après environ six semaines, reprit plus fortement ; au bout de huit jours, difficiles à peindre, il mourut entre mes bras. Vous dire ma position, ma douleur, celle des chrétiens, enfin le deuil général, ne serait pas possible. Il faut dire son Amen et prier Dieu de mettre le baume sur les plaies (1(1) Lettre aux parents. Novembre 1854.). »

Le missionnaire continue sa vie apostolique, confiant en la Providence et son espoir ne fut pas déçu. Nul accident ne signala l'année suivante, sauf des alertes peu importantes, et 1856 lui ménageait une vive joie : celle de voir arriver le nouvel Ange de l'Église de Corée, Mgr Berneux, dont la venue tant désirée devait être pour les missionnaires une grande consolation et pour M. Daveluy, sans qu'il le prévît, l'occasion d'un immense sacrifice.

CHAPITRE XII

MONSEIGNEUR BERNEUX , ÉVÊQUE DE CAPSE ET VICAIRE
APOSTOLIQUE DE CORÉE. — SON ARRIVÉE ET LES COMMENCEMENTS DE SON
APOSTOLAT. - IL CHOISIT M. DAVELUY POUR COADJUTEUR.

(1856-1857)

Mgr Siméon-François Berneux était né à Château-du-Loir, petite ville du diocèse du Mans, le 14 mai 1814. Ses parents vivaient péniblement de leur travail, mais ils étaient bons chrétiens et prirent soin d'élever leur fils dans la piété et la crainte de Dieu. Ordonné prêtre le 20 mai 1837, il était professeur de philosophie, lorsque, non sans difficulté, il obtint de Mgr Bouvier, évêque du Mans, la permission d'entrer au séminaire des Missions-Étrangères, où il arriva le 27 juillet 1839.

Le 12 février 1840, il s'embarquait au Havre, ayant pour compagnons de voyage M. Maistre que nous avons déjà vu en Corée et M. Chamaison, du diocèse de Montauban. Après une traversée fort pénible pour M. Berneux et une assez longue relâche à Manille, les missionnaires arrivèrent à Macao vers la fin de décembre. Pendant ses quelques semaines de séjour à la procure, M. Berneux donna des leçons de théologie aux élèves qui s'y trouvaient et notamment, nous l'avons déjà dit, à André Kim et à Thomas T'soi. Ainsi la Providence l'appelaient déjà à travailler pour la mission de Corée.

Au mois de janvier suivant, M. Berneux, accompagnant Mgr Retord, vicaire apostolique, et deux autres missionnaires, partait pour le Tong-King, où commença pour lui un laborieux apostolat, violemment interrompu par la persécution. Le 11 avril 1841, il fut arrêté avec son confrère M. Galy et plusieurs chrétiens ; après avoir passé un mois, enchaînés dans des cages, et subi plusieurs interrogatoires, les deux missionnaires furent transférés dans la capitale, où ils furent interrogés de nouveau et reçurent plusieurs fois la bastonnade donnée avec des rotins dont chaque coup imprimait sur le corps un sillon sanglant, long de cinq ou six pouces ; puis reconnus coupables d'avoir prêché la foi chrétienne, ils furent condamnés à mort. La sanction seule du roi manquait pour qu'on exécutât la sentence. Les diverses lettres écrites par M. Berneux pendant sa captivité nous montrent combien grand était dans son âme le désir du martyre. La divine Providence lui réservait en effet cette couronne, mais il devait l'acheter par de plus longues souffrances et de plus longs travaux.

Cependant, d'autres missionnaires étaient tombés entre les mains des persécuteurs. M. Charrier fut arrêté au Tong-king, le 5 octobre 1841, et condamné à mort, puis transféré à la prison de Hué, auprès de ses confrères. MM. Miche et Duclos, arrêtés en Cochinchine, le 16 février 1842, vinrent bientôt les y rejoindre. Ce ne fut que le 3 décembre suivant, que le roi sanctionna enfin la peine de mort portée contre les missionnaires européens, en ordonnant toutefois d'attendre de nouveaux ordres pour procéder à l'exécution. Dès le lendemain, les confesseurs connurent le décret royal, malgré toutes les précautions prises par les mandarins pour le leur cacher. « Vous ne sauriez vous faire une idée, » écrit M. Miche, « de la joie que la décision du prince a répandue dans nos âmes ; il faut en faire l'expérience pour pouvoir en juger. Que sera-ce donc quand viendra le jour du supplice ! quand le bourreau frappera à notre porte et nous dira : Partez, le ciel vous est ouvert ! » Ces saintes espérances devaient être déçues.

Thieu-tri, encore mal affermi sur son trône, craignant de s'attirer une guerre avec la France, hésitait à permettre l'exécution des missionnaires, lorsque le 25 février 1843, la corvette l'Héroïne vint mouiller au port de Touranne. M. Chamaison, caché à trois quarts de lieue de la côte, parvint à faire remettre secrètement au commandant, M. Lévêque, une lettre lui apprenant que cinq missionnaires français, MM. Galy et Berneux, emprisonnés depuis vingt-trois mois, M. Charrier depuis dix-sept mois, MM. Miche et Duclos depuis treize mois, étaient en ce moment enchaînés dans les cachots de Hué, sous le coup d'une sentence- de mort qui pouvait, d'un jour à l'autre, être mise à exécution. Devant des informations si précises, le commandant n'hésita pas. Il prit sur lui la responsabilité de réclamer ses compatriotes, et répondit aux mensonges des mandarins qui n'avaient jamais entendu parler de Français et de missionnaires, par la menace d'aller mouiller devant la capitale. Quelques jours après, le 17 mars, les cinq confesseurs étaient à bord de l'Héroïne, qui partit immédiatement.

A peine délivrés, les missionnaires firent de pressantes sollicitations au commandant, pour obtenir d'être déposés sur un point de la côte de leur patrie adoptive, et de retourner à leurs travaux apostoliques. M. Lévêque refusa d'y consentir, et leur déclara qu'ayant promis, au nom du gouvernement français, qu'ils ne rentreraient ni dans le Tong-king ni dans la Cochinchine, il entendait les ramener en France et les remettre au gouvernement français. Il dut néanmoins laisser à Syngapour MM. Miche et Duclos, dont la santé affaiblie ne pouvait supporter un plus long voyage sur mer.

Arrivé à Bourbon, M. Berneux réitéra auprès du gouverneur les instances qu'il avait inutilement faites auprès du commandant Lévêque, et cette fois fut plus heureux. Après bien des difficultés, le gouverneur l'autorisa à aller en Chine, à condition de ne jamais rentrer au Tong-king. Le 22 juin, il s'embarqua pour Syngapour, sur la frégate la Cléopâtre, et aborda enfin à Macao, le 23 août. M. Berneux avait quelque espoir d'être envoyé en Corée, mais on préféra le diriger sur la nouvelle mission de Mandchourie, dont Mgr Verrolles avait pris possession comme premier vicaire apostolique en 1841.

Alors commença pour M. Berneux un apostolat, aussi laborieux que fructueux, de près de douze années, dans lequel nous ne pouvons le suivre.

Disons seulement que son zèle et ses éminentes vertus n'y brillèrent pas d'un moins vif éclat que son courage et sa fermeté au milieu des périls qui l'environnaient et dans les maladies dangereuses dont il fut atteint.

Dès 1845, Mgr Ferréol avait proposé à M. Berneux d'être son coadjuteur avec future succession.

La profonde et sincère humilité du missionnaire lui avait fait refuser un honneur dont il se croyait indigne ; néanmoins, plus tard, il dut se résigner et accepter de devenir le coadjuteur de Mgr Verrolles. Il devait être sacré, à cet effet, le 27 décembre 1854, sous le titre d'évêque de Tremita, mais, trois jours avant son sacre, M. Berneux reçut des bulles le nommant évêque de Capse (1(1) Capse, en latin Capsa, dont trois vicaires apostoliques de Corée ont porté le titre, est une ville épiscopale de l'ancienne Numidie.) et vicaire apostolique de Corée.

Il fut donc sacré en cette qualité par Mgr Verrolles. Mgr Daguin, lazariste, évêque de Troas, vicaire apostolique de la Mongolie, et deux autres missionnaires assistaient à la

cérémonie qui, malgré le secret qu'on avait voulu garder, avait attiré un grand nombre de chrétiens. Voici comment Mgr Berneux annonce lui-même sa nomination : « Vous savez peut-être que Mgr Ferréol, vicaire apostolique de Corée, est mort depuis deux ans, avant d'avoir nommé son successeur, ou plutôt en me désignant pour le remplacer. En 1845, Sa Grandeur m'avait offert la coadjutorerie de Corée, que je crus alors devoir refuser; j'étais trop jeune et sans aucune expérience des missions. Je croyais que c'était une affaire finie ; et jamais depuis il n'en fut question dans mes rapports avec Monseigneur de Corée. Mais Sa Grandeur, sans m'en prévenir, maintint son choix dans son testament fait en 1845.

« Rome n'a pas voulu changer les dispositions du prélat défunt. Le Saint-Père ne s'est pas laissé arrêter par la considération que je n'étais pas missionnaire de Corée et que j'étais déjà sacré coadjuteur de Mandchourie; car on me croyait sacré alors. Par ses lettres du 5 août 1854, a Sainteté me déclare vicaire apostolique de Corée avec le titre d'évêque de Capse, et me presse de me rendre au plus tôt au milieu de mon nouveau troupeau. Après avoir hésité quelques jours, et imploré avec d'abondantes larmes les lumières du Saint-Esprit, j'ai pris ma détermination, et j'ai retrouvé le calme.

« Je quitte une mission où je travaille depuis onze ans, dont je connais la langue et les usages, une mission où les chrétiens m'ont toujours témoigné confiance et attachement; je quitte des confrères et un vicaire apostolique avec lesquels j'ai depuis longues années de si doux rapports, pour aller en Corée apprendre, à mon âge, une nouvelle langue et de nouveaux usages ; en Corée, dont l'entrée est si difficile. Je souffre horriblement en mer ; et peut-être me faudra-t-il y courir longtemps avant de pouvoir pénétrer dans ma mission, si même je puis y entrer jamais. Toutes ces considérations ne m'arrêtent plus. Votre volonté, ô mon Dieu, et rien que votre volonté!» Le nouveau vicaire apostolique avait hâte de se rendre dans sa mission. « La Corée ! écrivait-il à M." le baron de la Bouillerie, cette terre des martyrs par excellence ; la Corée dont le nom seul fait vibrer toutes les fibres du cœur du missionnaire, comment refuser d'y entrer lorsque les portes vous en sont ouvertes ? » Mais une longue et très grave maladie qui dura huit mois vint retarder forcément son départ, et ce fut seulement au mois de septembre 1855 qu'il put s'embarquer pour Chang-Haï, où il fut rejoint par deux jeunes missionnaires, MM. Petitnicolas et Pourthié, destinés à l'accompagner en Corée et, plus tard, à partager son martyre (l(1) M. Michel-Alexandre Petitnicolas, né à Coinches, diocèse de Saint-Dié, le 25 août 1828, entra au séminaire des MissionsÉtrangères en 1849, partit pour l'Inde en août 1853. Sa santé ne put résister aux chaleurs tropicales de ce pays, et, après deux ans de séjour au Coïmbatour, il dut partir pour Hong-Kong, où il reçut sa nouvelle destination pour la Corée. — M. CharlesAntoine Pourthié, né le 20 décembre 1830, dans le diocèse d'Albi, était prêtre depuis quelques jours seulement lorsqu'il entra au séminaire des Missions-Étrangères, le 30 juin 1854 Destiné à la mission de Chine, il partit le 27 juin 1855, mais lqrsqu'il arriva à Hong-Kong, la nécessité urgente de la mission de Corée détermina M. Libois à changer sa destination et à l'envoyer rejoindre Mgr Berneux à Chang-Haï.). Enfin, le 17 janvier 1856, les trois nouveaux apôtres de la Corée quittèrent Chang-Haï, à bord d'une jonque chinoise, pour se rendre dans leur patrie d'adoption.

Obligés de prendre la voie de mer, leur voyage fut long et pénible ; des vents contraires les empêchèrent d'abord d'avancer pendant deux mois et les trois missionnaires durent, pendant tout ce temps, rester enfermés jour et nuit dans leur cabine. Le 14 mars seulement, on put définitivement mettre à la voile et on alla à l'aventure, personne ne sachant la route à suivre. Le lendemain 15, on apercevait la terre; où était-on? Personne ne le savait. Heureusement, c'était la Corée. Mais tout n'était pas fini : au contraire, les plus grandes difficultés commençaient. Pendant cinq jours, on chercha inutilement le bateau coréen qui

devait venir au-devant des missionnaires ; enfin on le rencontra et, le jour de Pâques, 23 mars, à une heure du matin, Mgr Berneux et ses compagnons quittèrent la jonque chinoise pour le bateau coréen. Quelques jours plus tard, ils débarquèrent, revêtus du costume de deuil, et entreprirent de faire à pied les quatre ou cinq lieues qui les séparaient de la capitale. Le chemin s'accomplit sans encombre et l'aube ne paraissait pas encore lorsque les voyageurs atteignirent les murs de Séoul; mais, ce jour-là, le roi étant absent, les portes ne devaient s'ouvrir qu'au lever du soleil et, en attendant, ils allèrent prendre un peu de repos dans la maison d'un chrétien.

M Le jour venu et les portes ouvertes, écrit Mgr Berneux, nous fîmes notre entrée dans la première ville du royaume. Je marchais précédé d'un chrétien, et suivi à distance de M. Petitnicolas et de M. Pourthié. J'avais bien envie de regarder un grand mandarin qui sortait en ce momentlà, monté sur une espèce de brouette, et environné d'un nombreux cortège. Cependant je jugeai prudent de n'en rien faire, de peur d'être reconnu.

J'étais d'ailleurs fort occupé à disputer au vent, qui voulait s'en emparer, le chapeau protecteur qui alors m'était si nécessaire. Plus modeste encore, un de mes confrères (M. Pourthié) s'interdit tellement l'usage de ses yeux, qu'il nous perdit de vue dans la foule qui remplissait la rue, et qu'il s'engagea dans de petites rues détournées, à la suite des païens qu'il prenait pour ses guides.

On s'aperçut heureusement de sa disparition, et on parvint à le retrouver. Un instant après, nous nous réunissions à l'excellent M. Daveluy, et tous ensemble nous rendions grâce au Seigneur qui nous avait accordé un si heureux voyage (1(1) Vie de Mgr Berneux, par M. l'abbé FILLION. - Histoire de l'Église de Corée, tom. II, pp. 390-406. — Vie de M. Petitnicolas, , par M. l'abbé RENARD.). »

On comprend aisément la joie de M. Daveluy, lorsqu'il eut le bonheur de voir arriver Mgr Berneux sain et sauf et de recevoir sa première bénédiction. Voici comment il apprend cette heureuse nouvelle à ses parents dans sa lettre annuelle de novembre 1856, datée de la capitale de la Corée.

« J'ai reçu quelques-unes de vos lettres, le jeudi après Pâques, par une main bien chère à mon cœur. Le croiriez-vous? Nos vœux ont été comblés ; Sa Grandeur, Mgr Berneux, notre nouveau vicaire apostolique, arrivait ce jour-là pendant que je faisais ma prière du matin. L'entrée se fit sans accidents, deux confrères amenés par Sa Grandeur le suivaient; tout le bagage, petit à petit, fut reçu. Quelles actions de grâce ne devons-nous pas au Seigneur! Vous dire ma joie, mon bonheur, la joie de tous nos chrétiens ne serait pas chose facile. Notre évêque parmi nous ! n'est-ce pas la tête réunie au corps ? des confrères pour aider à l'œuvre de Dieu ! n'est-ce pas l'objet de tous nos vœux, de toutes nos prières ?

Mon émotion fut telle, que la fatigue de l'administration dont je revenais pour recevoir Sa Grandeur, disparut tout à coup comme par enchantement ; et pendant un mois que je restai près d'elle, je me portai mieux que je ne l'avais fait depuis longtemps.

« Et puis, je dois le dire, encore en actions de grâce, la connaissance de notre nouvel évêque augmenta encore ma joie. C'est un bon ami pour ses missionnaires, c'est pour le troupeau un très excellent pasteur. Dieu nous l'a choisi lui-même et tout cadre parfaitement avec les besoins de la mission ; les affaires vont avoir un nouvel élan, et je puis tout espérer pour le bien. Qu'il y a de paix et de calme dans le cœur, quand je vois le doigt de Dieu

dirigeant si bien toutes choses 1 Oui, je revis en pensant à cette admirable Providence. Malheureusement, Sa Grandeur, qui, l'an passé, fut attaquée d'une maladie, dont elle n'espérait pas relever, s'en ressentit encore cet été, et des inquiétudes assez sérieuses se mêlaient à la joie commune. Mais, au commencement de l'automne, cette maladie sembla se guérir et, pour le moment, nous n'avons plus cette cause de douleur. Dieu qui nous l'a amené saura bien du reste le conserver à la mission, et vos vœux se joindront aux nôtres pour l'obtenir. »

La première année de l'apostolat de Mgr Bernoux fut assez tranquille et les missionnaires ne furent pas trop inquiétés ; le P. T'soi seul courut un danger sérieux auquel heureusement il put échapper. Dans le district de M. Daveluy, on avait des inquiétudes sur le sort de cinq néophytes emprisonnés, quand, un beau jour, on apprit qu'ils venaient d'être mis en liberté, sans payer la moindre rançon et sans avoir eu à prononcer de formule d'apostasie. Ils retournèrent dans leur village et continuèrent de professer publiquement la religion chrétienne.

La principale cause de cette modération inaccoutumée était la présence d'une frégate française, la *Virginie*, qui flût, sur les côtes de la Corée, un séjour de plusieurs semaines. Les missionnaires, prévenus trop tard, ne purent se mettre -en rapport avec leurs compatriotes et, quand M. Daveluy, mal renseigné, trompé par les bruits les plus contradictoires, arriva, après plusieurs jours de marches et de contre-marches, à l'endroit vis-à-vis duquel la frégate avait mouillé, il ne rencontra personne. Le gouvernement coréen fut dans la plus vive anxiété. Il avait sur la conscience le sang des trois missionnaires martyrisés en 1839, et il ne croyait pas que la France pût laisser cette mort impunie. Le ban et l'arrièreban de la milice, c'est-à-dire presque tous les hommes valides du royaume, reçurent l'ordre de se tenir prêts pour entrer en campagne au premier signal. Mais comme l'immense majorité de ces pauvres gens sait à peine de quelle main il faut tenir l'arc, la famille royale et les ministres, qui ne se faisaient pas illusion sur leur vaillance, firent préparer dans les montagnes du nord-est divers lieux de refuge, pour y mettre en sûreté, le cas échéant, leurs personnes et leurs trésors.

Les missionnaires, de leur côté, croyaient entrevoir le jour où la liberté de la religion leur permettrait de convertir les païens par milliers. Malheureusement, l'espoir des uns et la crainte des autres étaient également chimériques (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, pp. 416-413.).

Néanmoins, la mission de Corée se trouva, à cette époque, dans une tranquillité relative et M. Daveluy se livrait avec un redoublement de zèle à son saint ministère, lorsque son humilité se trouva mise à une rude épreuve. En effet, Mgr Berneux avait reçu du Saint-Siège, avant son départ pour la Corée, les pouvoirs nécessaires pour choisir et consacrer un coadjuteur. Il ne voulut pas rester plus longtemps sans en faire usage. L'état toujours précaire de la chrétienté, le souvenir des anciens désastres, les difficultés inouïes que l'on avait eues à surmonter pour faire entrer des missionnaires, la crainte que de nouvelles persécutions ne vinsent bientôt, en frappant le premier pasteur, anéantir l'espérance de perpétuer le sacerdoce en Corée, toutes ces considérations réunies lui faisaient un devoir de ne pas tarder. Son choix tomba sur M. Daveluy, que onze ans de travaux, une connaissance exacte du pays, un zèle tout apostolique et les solides vertus d'un vrai missionnaire, désignaient clairement comme le plus digne. Mais il eut à lutter contre l'humilité de ce saint prêtre, et dut, pour ainsi dire, lui imposer de force cette charge redoutable (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, p. 423.).

»

Enfant de l'obéissance, Antoine Daveluy se soumit aux ordres de celui qui tenait pour lui la place du divin Maître et la cérémonie de son sacre fut fixée au 25 mars 1857. Il était juste que le dévot serviteur de Marie reçût la plénitude du sacerdoce le jour de l'une des fêtes de sa Mère bien-aimée.

TROISIÈME PARTIE

L'ÉVÊQUE

CHAPITRE PREMIER

M. DAVELUY SACRÉ ÉVÊQUE D'ACONES ET NOMMÉ COADJUTEUR DU VICAIRE APOSTOLIQUE DE CORÉE. — PREMIER SYNODE DE L'ÉGLISE DE CORÉE. ARRIVÉE DE M. FÉRON.

(1857)

Dans la nuit du 25 mars 1857, fête de l'Annonciation de la très sainte Vierge, qui tombait cette année le mercredi de la quatrième semaine du carême, une cérémonie, inouïe jusque-là dans les annales de la Corée, s'accomplit dans la capitale de ce royaume. Mgr Berneux, évêque de Capse et vicaire apostolique de Corée, usant des pouvoirs que Notre Saint-Père le Pape Pie IX lui avait conférés, imposa les mains à M. Daveluy, devenu son coadjuteur avec future succession, et le sacra sous le titre d'évêque d'Acônes (1(1) Le siège épiscopal d'Acônes n'est autre, paraît-il, que celui d'Acon ou Accon, l'ancienne Ptolemais, célèbre ville maritime de la province de Phénicie, en Syrie ; aujourd'hui Saint-Jeand'Acre. V. dans l'Oriens christianus du P. Le Quien, tom. III, col. 1329 et suiv., la liste des Episcopi Aconenses.).

Il n'est guère de fonction plus imposante dans la liturgie catholique que le sacre d'un évêque, et ceux qui ont eu le bonheur d'être une fois témoins de cette auguste cérémonie ne l'oublient jamais. Environ trois ans avant l'époque où nous sommes de la vie de notre missionnaire, la ville natale d'Antoine Daveluy avait vu, sous les voûtes de Notre-Dame d'Amiens, un prince de l'Église conférer solennellement l'onction des pontifes à un prêtre illustre (2(2) M. l'abbé Gerbet, auteur de l'Esquisse de Rome chrétienne, sacré évêque de Perpignan, le 29 juin 1854, par le cardinal Gousset, archevêque de Reims, assisté des évêques d'Amiens et de Beauvais, en présence des archevêque et évêques de Sens, Soissons, Saint-Claude, Blois, Nancy, Bruges, Liège, Boston et Adras.), en présence de onze évêques, d'un innombrable clergé et d'une foule immense.

Le sacre de l'enfant du diocèse d'Amiens, accompli aux extrémités du vieux monde, dans le silence de la nuit, et au milieu de la crainte des persécutions, n'eut rien de ces pompes extérieures, mais la cérémonie n'en fut pas moins auguste, et celui qui reçut, en ce jour, la plénitude du sacerdoce devait être fidèle à sa vocation sublime jusqu'à l'effusion du sang.

Laissons-le nous rapporter lui-même quelques détails : « MM. Maistre, Petitnicolas et le Père Thomas furent réunis pour cette cérémonie que la prudence ne permit pas de faire au milieu des chrétiens. Elle eut lieu dans la maison de Sa Grandeur, pendant la nuit, en présence des catéchistes de la capitale et d'un petit nombre des principaux chrétiens. La localité et le secret ne permirent pas de grande pompe ; c'était presque comme dans les

catacombes. Qu'il nous fut pénible de ne pouvoir satisfaire au désir de tous nos néophytes ! Jamais il ne leur a été donné de contempler la majesté de nos cérémonies, et ils sont inconsolables de n'avoir pu assister à la seule de ce genre peut-être qui aura lieu de leur vivant (1(1) Lettre citée dans l'Histoire de l'Église de Corée, tom. II, p. 423.). »

C'est donc à huis-clos, sous les yeux de Dieu, des anges de la Corée et de ses apôtres, que le diadème du pontificat fut placé sur la tête de celui qui devait être le cinquième évêque de la Corée.

M. Maistre fit les fonctions de premier assistant et M. Petitnicolas celles de second.

Si la joie du consécrateur et de ses assistants fut grande en ce jour, il n'en fut pas de même pour le pieux élu, auquel son humilité inspirait une profonde terreur du redoutable fardeau que l'obéissance lui imposait. Voici les termes dans lesquels il annonça cette grande nouvelle à ses parents, à la fin de sa lettre annuelle, du mois de novembre 1857: « Il me reste à vous parler d'un évènement qui vous sera, je n'en doute pas, plus pénible qu'agréable, comme il me l'a été à moi-même ; et certes, aux yeux de la foi, comment pourrait-on s'en réjouir ? J'ai toujours été persuadé être fait pour être conduit et non pour conduire. Depuis longues années j'étais heureux sous l'obéissance de mon évêque, et jamais je n'ai désiré sortir de cet état; il y a plus, je le craignais réellement, et j'ai fait tout ce que j'ai pu pour passer ainsi toute ma vie. Quels sont donc les desseins de Dieu ?

Un concours de circonstances et la crainte de manquer à mon devoir et d'attirer sur cette mission d'autres maux, a forcé mon consentement dans une ligne toute nouvelle. Quand il semble clair que Dieu le demande, il y a bien du danger à résister. Enfin, vous me le pardonnerez, vous prendrez même en pitié ma position devant Dieu, le fait est accompli. Le 25 mars dernier, jour de l'Annonciation, j'ai dû encore une fois me laisser imposer les mains et j'ai été sacré évêque coadjuteur de la Corée, sous le titre d'Évêque d'Acônes, désigné par le souverain Pontife. J'en ai dit assez pour vous engager à redoubler vos prières en ma faveur, c'est lourd, bien lourd, mais puisque je ne l'ai fait que par nécessité, j'ai droit d'attendre un secours proportionné du Très-Haut, et la très sainte Vierge dont j'ai choisi la fête pour jour de ma consécration, ne saurait m'abandonner. Je n'ai plus le courage d'en dire davantage.

« Agréez seulement l'assurance du dévouement et du profond respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, plus encore que par le passé, « Votre très obéissant fils, « A. DAVELUY, « Évêque d'Acônes, coadjuteur de la Corée. »

La famille de Mgr Daveluy accueillit la nouvelle de son élévation à l'épiscopat avec les sentiments de foi et de piété qui la distinguent. Vu la difficulté des communications, c'est seulement dans la lettre du 11 novembre 1860, que l'Évêque d'Acônes répond aux félicitations de ses parents : « Je vous remercie bien sincèrement des offres que vous avez bien voulu me faire pour le cas où ma nouvelle position exigerait quelques dépenses ; pour le moment je n'ai besoin de rien et tant que nous serons dans nos cahutes et sous le poids de la proscription, je pense n'avoir aucune dépense à faire. La représentation des évêques en Corée est à peu près celle des bergers en France, et encore ne peuvent-ils guères porter la houlette, ce n'est pas un mal, c'est un grand bien, de cette dignité ne sortiront que des charges, la nature n'aura donc rien à priser. Deo Gratias. »

Il ajoute, dans le post-scriptum de la même lettre : « J'ai été bien surpris de la détermination de mon père de ne plus me tutoyer, mais ce qui est fait pour Dieu devant avoir sa récompense, je n'ai rien à dire. »

Ses répugnances naturelles pour cette position, écrivait-il à ses supérieurs, quelques semaines après son sacre, suffisaient seules pour le porter au refus. « Je ne me suis jamais cru fait pour commander, dit-il ; c'est déjà beaucoup pour moi de savoir obéir. D'autre part, l'épuisement réel de mes forces, suivi de la perte de mes facultés intellectuelles, ne me permettait pas d'accepter ce fardeau. Mais Sa Grandeur me parla dans des termes qui me firent craindre qu'un refus obstiné ne me mît hors de la voie de la Providence, et j'eus le malheur de donner mon consentement.

Aujourd'hui, tout est fini, mais, s'il ne s'agissait pas de moi, ce serait une grande consolation de penser à la marche progressive de la religion dans ce pays. Ici aussi, la consécration épiscopale s'est donnée, la hiérarchie s'établit selon les règles habituelles de l'Église. N'est-ce pas un progrès réel ? un acte de la plus grande conséquence pour l'avenir ? Oui, cette terre fécondée par le sang de tant de martyrs portera ses fruits ; oui, j'ose compter sur la protection de tant de vaillants athlètes, dont les têtes tombées sous le sabre servent de fondation à la sainte Église de Dieu dans ce pays. Terre des martyrs, la Corée deviendra chrétienne, je n'en doute pas, et c'est ce qui me console au milieu de l'accablement où je suis. Les événements se pressent, et tous semblent nous annoncer une ère de développement rapide. Dès le lendemain de mon sacre, notre chère mission pouvait contempler son nombreux clergé, -l'expression est devenue juste, —réuni en synode, selon l'esprit de l'Église, pour régler ce qui peut concourir à l'avancement de la religion. Pressés par les circonstances, nous ne consacraîmes que trois jours à cette heureuse réunion, où furent arrêtées plus clairement nos règles de conduite et le plan des opérations que semblent nous permettre les circonstances. La discipline est raffermie, les esprits tendent plus facilement vers le même but, et surtout l'union de charité entre nous se resserre admirablement. Quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, pp. 423-424.) ? »

Une grande joie était venue couronner celles du sacre du coadjuteur de la mission de Corée. Les trois jours de synode qui avaient suivi la solennité du 25 mars étaient heureusement et fructueusement terminés, lorsque, « le 29 mars avant le jour, dit Mgr Daveluy, alors que nous étions réunis quatre à la maison de Monseigneur, à la capitale, le domestique frappe à la porte pour nous éveiller. « Que veux-tu ? — Un père vient d'arriver. — D'où vient-il ? — De la mer. » A ce mot bien compris, on se lève en sursaut, on met un vêtement, on ouvre la porte, et par le fait c'est bien un nouveau confrère. Comment est-il venu ?

C'est là que le doigt de Dieu s'est montré. N'ayant pas de rendez-vous cette année à la mer, ou plutôt ne nous étant pas bien compris avec le procureur, aucune barque n'avait été envoyée. Ce cher confrère rencontra par hasard une barque prêtée par un païen pour aller faire la contrebande et montée par des matelots chrétiens. On n'hésite pas malgré la présence du païen, on reçoit le prêtre à bord et on nous l'amène heureusement. N'y-a-t-il pas là quelque chose de providentiel ? Dieu seul nous l'amène, sans que personne s'en doute et s'en mêle. Où en sommes-nous donc ? Cette Corée, jadis impénétrable, semble avoir les portes toutes grandes ouvertes. Remercions le Seigneur, mais aussi quel présage pour l'avenir, je vous le laisse à penser (1(1) Lettre aux parents, déjà citée, d'octobre 1857.). »

Le missionnaire dont l'heureuse entrée faisait concevoir à Mgr Daveluy des espérances qui ne se réalisèrent point, — car bientôt les événements vinrent montrer que la Corée était toujours aussi impénétrable qu'auparavant, — était M. Féron, jeune prêtre du diocèse de Séz. Tous le croyaient encore pour longtemps en Chine ; aussi Mgr Berneux crut son domestique fou lorsque celui-ci, en l'éveillant, lui annonça l'arrivée d'un nouveau père. « Je trouvai là presque tous les confrères réunis, écrit M. Féron, Mgr Berneux venait de sacrer son coadjuteur et de terminer un synode : j'arrivais à temps pour manger ma part de la croûte du pain dont la mie avait servi pour essuyer les onctions de la consécration. Jugez quelle fête !. (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, p. 425.). » Mais les fêtes des missionnaires, celles des missionnaires de Corée surtout, ne sont jamais longues sur cette terre. Le moment de se séparer arriva bientôt et chacun retourna à son poste avec plus d'ardeur et de confiance que jamais.

CHAPITRE II

MGR DAVELUY COADJUTEUR DE CORÉE. - RECHERCHE ET RÉDACTION DES ACTES DES MARTYRS ET DE L'HISTOIRE DE L'ÉGLISE DE CORÉE. — MORT DE M. MAISTRE. — SUCCÈS ET PÉRILS DE LA MISSION. — DEMANDE DE PRIÈRES EN EUROPE. — CHOLÉRA. — PERSÉCUTION.

(1857-1860)

L'année 1857 fut pour la mission de Corée une année de bénédictions. Elle avait maintenant deux évêques, plusieurs prêtres et la paix relative dont la religion jouissait permit aux missionnaires de se livrer plus aisément à leur saint ministère, et de nombreux fruits de grâces vinrent récompenser leur zèle. La population chrétienne était alors de 15,206 âmes.

« Il vous tarde d'avoir des détails sur notre position, écrivait Mgr Daveluy dans sa lettre d'octobre 1857, et je ne fais pas faute à votre attente.

Mais vraiment que dire de nous? C'est toujours la même chose, rien de nouveau, rien de marquant. Grâce à la paix dont nous jouissons, nous vivons presque comme en France, sauf quelques précautions. Ce sont des baptêmes, des confessions, tout ce qui a lieu partout. Comment faire une lettre qui puisse vous intéresser? D'autant plus que ma vieille imagination ne sait plus broder. Quoi qu'il en soit, deux petits mots. Un jeune homme venait avec sa mère de connaître la religion, et commençait à apprendre les prières et le catéchisme. Bientôt il tombe malade et, réduit à l'extrémité, il est baptisé par un catéchiste d'un pays voisin et meurt. Cette nuit-là, dit-on, un arc-en-ciel aurait paru reposant sur la maison du défunt. Plusieurs païens, se rendant à la maison mortuaire, dirent l'avoir vu très distinctement, et des renseignements pris sur les lieux par un de nos confrères confirment bien tous ces bruits. Quelle que soit la cause de cet événement extraordinaire, plusieurs des païens voisins en conclurent que le défunt était allé dans un lieu de bonheur et que la religion qu'il suivait devait par suite être bonne. Plusieurs furent de suite rendus, et au commencement de cet été trois ou quatre familles de cet endroit avaient commencé à pratiquer. Cela nous donne une quinzaine de nouveaux chrétiens ; que Dieu a de ressources ! Le fait n'a pas eu très grand éclat parce que le village a peu de maisons, mais n'aurait-il pas d'autres suites, n'est-ce pas assez pour remercier Dieu de cette manifestation qu'il semble avoir faite? » ,

Pour le moment, cependant, les travaux apostoliques du ministère actif occupaient moins Mgr Daveluy que précédemment. Mgr Berneux lui avait assigné une œuvre que, mieux que personne, l'Évêque d'Acônes était en état de remplir, et qui, même à l'exclusion de toute autre cause, suffirait seule à lui assigner un rang exceptionnel parmi les missionnaires de Corée, la recherche et la traduction de tous les documents relatifs à l'histoire du christianisme dans ce pays et à ses nombreux martyrs.

« Avant de finir, écrit-il dans la même lettre, il faut encore vous dire un mot de ma position personnelle. Depuis un an, Sa Grandeur Mgr le Vicaire apostolique, sentant le besoin de certains travaux pour le bien de la mission, me chargea de les faire. Ce sont des travaux de langue, livres, histoire. Voilà donc la part qui m'est échue et qui m'a déjà tenu toute cette année sans presque sortir.. Je n'ai guères eu de rapports avec les chrétiens-, toujours au cabinet et retiré. Ce genre de vie me convient bien sous tous les rapports. Je suis fort content et me porte mieux que par le passé, il ne me reste que de la faiblesse, mais qu'est-ce que cela ? Je suis heureux de pouvoir me rendre utile par là, alors que je n'ai plus les forces de la jeunesse pour courir comme auparavant; tout est encore pour la gloire de Dieu et le bien de cette mission. Depuis ce printemps je suis chargé, en outre, de compiler et recueillir tous les documents relatifs à l'introduction de la religion dans ce pays et à nos nombreux martyrs. Cette partie de mon travail a un intérêt spécial, mais malheureusement la continuité des persécutions ne permettra pas de trouver les choses au complet. Il y a eu peu d'écrits et plusieurs ne se retrouvent pas. »

Mgr Daveluy se donna tout entier à cette œuvre et poursuivit rapidement son travail. Pendant les derniers mois de 1857, il eut la consolation d'avoir pour hôte ou pour voisin M. Petitnicolas que sa santé obligeait au repos (1(1) Vie de M. Petitnicolas, déjà citée, pp. 99 et suiv.).

A la fin de cette même année des évènements bien tristes, quoique de genre différent, vinrent malheureusement troubler la paix dont jouissaient alors nos missionnaires. D'abord, une persécution locale, qui heureusement n'eut pas de suites sanglantes et s'apaisa bientôt, eut lieu précisément dans les environs de la résidence du Prélat. Il crut devoir céder aux conseils de la prudence, — on avait dit que sa demeure avait été dénoncée,

— et se rendit secrètement et à l'insu de tous à dix lys de là, où il resta quinze jours « pour voir la tournure des choses. » Heureusement tout parut se calmer, mais, comme pour justifier le proverbe un malheur n'arrive jamais seul, « le jour même où j'avais quitté ma demeure, écrit Mgr Daveluy, pour fuir le danger, au commencement de la nuit arrive mon domestique avec une lettre déchirante., Les chrétiens m'écrivaient que- notre cher confrère, M. Maistre, se trouvait mourant à 25 ou 30 lieues de mon gîte. Ne pouvant m'y rendre qu'à petites journées, j'envoyai cette nuit même un courrier à un confrère (1(1) M. Petitnicolas.) qui, ce jour-là même, était parti pour se rapprocher des lieux où était le malade, et bientôt j'appris que notre cher confrère avait quitté le monde après avoir reçu les derniers sacrements.

« Quelle perte pour cette mission ! c'était celui des missionnaires que sa santé, ses vertus et ses connaissances faisaient considérer comme la colonne de notre œuvre.' Il mourut en plein exercice de la vie apostolique et d'une manière si sainte et si admirable que tous nos chrétiens en furent frappés. Veuillez bien recommander quelquefois son âme à Dieu, quoique je le croie déjà en possession du bonheur. Il fut mon seul compagnon après la mort de Mgr Ferréol et devait être mon soutien, c'est pour moi un vide déplorable. Adorons les jugements de Dieu ; il ne veut pas permettre que notre nombre augmente beaucoup, chaque entrée est

suivie d'une perte. Ah ! les L jours de grande bénédiction sont-ils donc encore éloignés (2(2) Lettre aux parents. Septembre 1858.)? »

Par suite de la mort de M. Maistre, Mgr Daveluy dut quitter ses travaux sédentaires et reprendre l'administration. Rentré chez lui après trois mois de courses apostoliques, il fallut, selon son expression, « doubler les rations de travail. »

« Il s'agissait, en attendant que l'histoire des martyrs et de la mission de Corée pût se terminer, de faire un choix des vies de nos plus beaux martyrs pour les déposer aux pieds de Sa Sainteté et demander un jugement de l'Église sur ces vénérables confesseurs de la foi. Les écritures sont pour moi maintenant lentes et fatigantes, mais soutenu par l'intercession de nos héros chrétiens, je pus réunir les documents et tout est prêt. Le choix comprend la vie abrégée de plus de 150 martyrs et doit être envoyé cette année. L'histoire de l'Église coréenne avance aussi, j'ai recueilli presque tous les documents que l'on peut espérer avoir, il faut seulement les compléter, ce qui est long à cause des lieux éloignés où se trouvent les personnes à consulter, mais toutefois on en verra la fin si Dieu nous conserve la paix (1(1) Lettre aux parents, déjà citée.). »

Mgr Daveluy avait à un haut degré toutes les qualités requises pour mener à bien un semblable travail : connaissance dès-lors complète et approfondie de la langue coréenne, jugement sûr et prompt, intelligence vive et par dessus tout exactitude scrupuleuse. « Si l'on savait à Rome avec quelle rigueur a procédé Mgr Daveluy, disait Mgr Berneux, tous les martyrs présentés par lui pour la canonisation seraient admis d'emblée (1(1) Renseignement de M. Féron.) » En même temps que l'Évêque d'Acones envoyait au séminaire des Missions-Étrangères les documents sur les martyrs coréens dont il vient de parler, il voulait faire connaître à sa famille deux des plus belles fleurs de sa riche moisson, et, jugeant bien que nul présent ne leur serait plus agréable, il adressait à ses deux sœurs, religieuses aux Dames de Louvencourt, la touchante relation du martyr de Luthgarde Ni (2(2) V. seconde partie, chapitre VII.) et de celui d'Anastasie Ni, victime de la persécution de 1839. L'étendue de ces relations ne nous permet pas de les insérer, mais nous formons le vœu que la lettre qui les renferme soit avant toute autre publiée in extenso; nulle lecture n'est plus édifiante et plus touchante.

Disons tout de suite que Mgr Daveluy consacra encore à ces recherches hagiographiques et historiques tout le temps dont il put disposer en 1859. « C'est dans cette année surtout, dit l'auteur de l'Histoire de l'Église de Corée, qu'entouré de livres, de traducteurs et de copistes, compulsant des manuscrits précieux, et consultant la tradition orale, il put recueillir des documents du plus haut intérêt, ajouter cent cinquante pages aux annales des premiers martyrs, et rédiger des notes biographiques sur presque tous les confesseurs. Pour éclairer quelques-unes des obscurités, combler quelques-unes des lacunes de l'histoire de la grande persécution de 1801 et des temps qui l'avaient précédée, il fit dans les parties les plus éloignées de la chrétienté un voyage de trois mois (1(1) Ce voyage fut terminé en janvier 1859. — Lettre aux parents, fin janvier 1859.), afin de retrouver et d'interroger en personne, sous la foi du serment, tous les témoins oculaires ou auriculaires encore vivants, qui pouvaient lui donner quelque renseignement utile. a Plaise à Dieu, » écrivait-il après cette expédition, « plaise à Dieu que ces travaux puissent bientôt se terminer pour sa plus grande gloire ! J'ai la conviction que l'histoire des martyrs de Corée sera une véritable manifestation de la puissance et de la bonté divines. » Trois ans plus tard (octobre 1862), Mgr Daveluy écrivait à M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions-Étrangères :

« J'envoie cette fois à M. Libois, notre procureur à Hong-Kong, pour vous les faire passer par la voie la plus sûre, toutes mes notes sur l'histoire des martyrs. Elles ne sont pas rédigées, malgré toutes les prières que vous m'en avez faites ; mais c'est pour moi, ici, une impossibilité physique que vous ne me reprochez pas. J'étais déjà usé, et privé pour ainsi dire de toutes mes facultés. Les longues courses que j'ai été obligé de faire, dans ces derniers temps, m'ont réduit au point qu'une page d'écriture est maintenant pour moi un effrayant labeur. Vous me dites qu'un peu de repos pourrait me disposer à essayer cette rédaction ; je réponds que la pensée, même du repos, ne peut me venir. Chaque-année mes charges et mes occupations se multipliant. Dans notre position actuelle en Corée, il n'y a pas de repos possible, pas même un lieu où on puisse se fixer. J'insiste sur ce point, parce que vos dernières lettres semblent me faire un devoir, de tout terminer moi-même, mais à l'impossible nul n'est tenu. Je ne refuse aucun travail, surtout de ce genre, mais il faudrait avoir en main les moyens, et ils me manquent absolument. »

« Cet envoi de la traduction française des documents recueillis par Mgr Daveluy, continue M. Dallet, fut une inspiration du ciel, car, au printemps de l'année suivante, le feu prit à la maison épiscopale, en l'absence du prélat, et consuma une grande caisse où étaient réunis, en sept ou huit volumes, les titres originaux et les récits détaillés de l'histoire des martyrs en, chinois et en coréen, avec différents travaux sur l'histoire du pays, entre autres une liste chronologique des rois des diverses dynasties, et une quantité de livres - coréens très précieux. C'est avec les documents et les notes alors envoyés en France, qu'a été, rédigée la plus grande partie de notre histoire. Pourquoi Dieu n'a-t-il pas permis -qu'elle fût écrite tout entière par le saint évêque, avec son cœur d'apôtre et de martyr (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, pp. 454-455.) ? » : Nous avons tenu à reproduire textuellement les lignes dans lesquelles l'historien de l'Église de Corée rend un si juste hommage au zèle et aux travaux de l'Évêque d'Acônes. Nous devons ajouter que, d'après les renseignements, que M. Féron a bien voulu nous transmettre, les originaux chinois; et coréens des actes des martyrs de Corée m'ont point péri dans l'incendie en question.

« Je le tiens, nous écrit l'ancien missionnaire de Corée (2(2) Lettre du 24 octobre 1874. — Nous verrons une mention de cet heureux sauvetage dans la dernière lettre de Mgr Daveluy à ses parents, du 16 octobre 1865, que nous citons plus loin.), de Mgr Daveluy lui-même qui m'a dit -qu'ils avaient échappé comme par miracle, la caisse qui les contenait ayant été brûlée, et ses ferrures même fondues par la violence du feu.

Après le martyre de Sa Grandeur, un de ses catéchistes m'a assuré qu'il les avait mis en dépôt, dès le commencement de la persécution, dans une maison qu'il m'indiqua et où l'on peut espérer que la divine Providence daignera les conserver encore. Mais la traduction ayant été envoyée en France, le principal est sauvé.

Ajoutons, pour terminer en ce moment ce qui concerne les travaux de Mgr Daveluy sur les martyrs de la Corée, que sa relation du martyre de Laurent Pack, l'une des plus glorieuses victimes que la persécution fit en Corée à la fin du XVIIIe siècle, insérée dans le numéro de septembre des Annales de la Propagation de la Foi de l'année 1859, fut lue avec grand intérêt, à cette époque, par le public chrétien.

Reprenons maintenant la suite de la vie de l'Évêque d'Acônes. L'année 1858 se termina sans encombre. En somme, malgré bien des vexations locales « cette année, dit-il, a été bonne et surtout nous a permis de prendre quelques positions nouvelles et avantageuses pour la campagne prochaine. Quelques parties de la mission ont du mouvement, la capitale-

entr'autres éprouve une commotion et les catéchumènes se présentent en foule (1(1) Lettre aux parents, déjà citée.). » Tout cela donnait de bonnes espérances qui se réalisèrent en partie.

En effet, 1859 fut encore une année de calme relatif et la population chrétienne s'augmenta ; elle s'élevait alors à 16,700 âmes. Au commencement de novembre, le chiffre des catéchumènes était de 1,212; deux mois plus tard, il s'élevait à 2,000, dont près de la moitié allait recevoir prochainement le baptême.

Malheureusement, les missionnaires étaient trop peu nombreux (1(1) Deux nouveaux missionnaires, MM. Landre et Joanno, avaient été envoyés en Corée dans le courant de l'année 1859 ; mais ils ne purent y pénétrer et durent retourner à Chang-Hai.) et leurs forces étaient audessous de leur tâche. Mgr Berneux fut obligé de garder le lit pendant les mois de juin, juillet et août. MM. Petitnicolas et Pourthié demeurèrent plusieurs jours dans un état désespéré; ils avaient été atteints du typhus, à la suite de fatigues excessives. M. Féron souffrait de fréquentes attaques de fièvre et, si Mgr Daveluy n'avait pas à se plaindre de vives souffrances, il était cependant « cassé et usé avant l'âge. » — « Je n'ai plus la force, écrivait-il, d'avoir une maladie; je suis un jeune vieillard, dont la mémoire et toutes les facultés disparaissent. »

Malgré cela, l'œuvre de Dieu avançait. Outre les travaux de la visite des chrétiens, le P. Thomas achevait-la traduction des principaux livres de prières ; une imprimerie s'organisait à la capitale ; M. Pourthié dirigeait le séminaire qui comptait sept élèves, et continuait le grand dictionnaire commencé par Mgr Daveluy, qui, lui-même, outre ses travaux historiques, donnait les derniers soins à la publication de divers ouvrages importants pour l'instruction des néophytes. Aussi la lettre annuelle de l'Évêque d'Acônes à ses parents (1859) est-elle peut-être un peu moins longue que d'autres, mais elle ne manifeste aucune faiblesse, -ni aucune défaillance. L'espoir et la confiance, la soumission à la volonté de Dieu remplissent son âme, et toujours il demande des prières.)

« Après) avoir fini ma correspondance qui ne doit toutefois être envoyée qu'en, décembre, je vais repartir à quatre journées d'ici pour l'administration. Je serai probablement obligé de la faire assez longue pour que chacun puisse suffire à sa tâche. Demandez que Dieu me soutienne et regarde mes travaux d'un œil favorable, mais surtout qu'en cherchant à sauver les autres je pense à sanctifier mon âme et à la dépouiller de ses misères. Tout est danger, tout est écueil, mais avec le secours d'en Haut je puis tout éviter - et fouler aux pieds aspic et basilic. »

La famille si chrétienne de Mgr Daveluy n'avait pas attendu cette nouvelle recommandation - pour unir ses prières aux siennes. Après la réception de la lettre de 1858, qui, en annonçant des persécutions locales, faisait entrevoir de grandes o espérances, elle avait résolu de demander à tous -ses compatriotes de se joindre à elle pour implorer la miséricorde de Dieu en faveur de la mission de Corée. En conséquence, M. Daveluy père, avec l'approbation de l'autorité diocésaine, adressa au clergé du diocèse d'Amiens, la lettre suivante, :que nous tenons à reproduire in extenso: 1

« MONSIEUR LE CURÉ, J « Nous célébrions, il y a peu de temps, la fête 1 de l'apôtre de ce diocèse et elle a pu rappeler à beaucoup de fidèles que d'autres apôtres sont aussi partis de France pour aller dans les pays infidèles porter les lumières de l'Évangile, comme saint Firmin est venu les apporter dans le nôtre.

Des prêtres, dont plusieurs appartiennent à ce 1 diocèse et sont connus de nous ont quitté le sol natal, leur pays, leurs amis, leurs familles pour se dévouer à l'œuvre des missions. Peut-être avez-vous lu dans le numéro de septembre des Annales de la Propagation de la Foi, la lettre par laquelle l'un d'entre eux, Mgr Daveluy, fait le récit de tourments affreux auxquels fut condamné un Coréen (1(1) Laurent Pack, dont nous avons parlé plus haut.) qui persista devant les mandarins à ne pas renier sa foi. Dans une autre lettre écrite à ses parents (2(2) Lettre de septembre 1858, déjà citée.), il décrit les persécutions auxquelles sont en butte, au sein de leurs familles, un grand nombre de ceux qui veulent devenir et rester chrétiens. Il fait ressortir ensuite les espérances que donnent ces courageux néophytes.

« Tous ces faits, dit-il (persécutions de la famille), se représentent si souvent que l'on ne les compte plus, et sous ce rapport il faut avouer que la capitale donne des exemples admirables et que l'on retrouve peu ailleurs. La foi a pu pénétrer chez quelques familles très élevées, dans quelques palais aussi depuis peu, et nous attendons ses effets du temps et de la pratique constante si elle se soutient. Petit à petit nous « aurons des jalons un peu partout et pourrons étendre le cercle de nos travaux. Que tout cela est beau et fait bien à l'âme, et vraiment quelquefois on en a besoin. Redoublez donc de zèle en faveur de notre mission, chers parents, elle a ses peines et ses privations, mais elle n'est pas entièrement ingrate. Dieu a ses desseins sur cette mission et les jours de salut viendront. L'introduction et la conservation du catholicisme en Corée a quelque chose de trop providentiel pour qu'il n'y porte ses fruits un jour, lequel peut-être n'est pas très éloigné.

« Depuis que nous sommes entrés ici avec Mgr Ferréol, quel changement et quelle augmentation ! Ce passé doit nous donner confiance pour l'avenir, et si les prières des âmes pieuses se joignent aux travaux des missionnaires, il n'y a rien que nous ne puissions espérer. Veuillez donc bien recueillir beaucoup de ces aumônes (toutes spirituelles qui ne peuvent gêner personne et portent leurs fruits chez celui qui donne comme chez celui qui reçoit. Un large souvenir à toutes les communautés qui veulent bien être en union de prières avec nous. Il faut livrer une attaque générale pour obtenir de Dieu l'avancement de notre mission. »

« Les parents de l'Évêque missionnaire qui a tracé ces lignes n'ont pas dû rester insensibles à cet appel. Jaloux de s'associer au zèle d'un fils, d'un frère bien-aimé, ils ont l'intention de faire une neuvaine qui commencera le jour de saint André apôtre, et qui sera terminée le jour de l'Immaculée-Conception par la sainte communion.

Pendant cette neuvaine ils réciteront chaque jour le Pater et l'Ave Maria pour la mission de Corée.

Les maisons religieuses de la ville d'Amiens et un assez grand nombre de fidèles voudront bien se joindre à eux. Permettez, Monsieur le Curé, qu'avec l'autorisation de Monseigneur l'Évêque nous vous conjurons d'unir vos prières aux nôtres et de solliciter pour la même fin celle des personnes pieuses de votre paroisse. C'est au nom d'un compatriote, d'un missionnaire et d'un évêque ; pour un certain nombre des membres de notre clergé, c'est au nom d'un ancien condisciple que nous nous adressons à vous, pour vous demander le concours de vos prières en faveur de la mission confiée à ses soins : nous espérons que vous ne le lui refuserez pas.

« Agréé, Monsieur le Curé, l'assurance de mes sentiments respectueux et dévoués.

« ITe-Nas DAVELUY. »

« Amiens, le 14 novembre 1859. »

Mgr Boudinet, évêque d'Amiens, le même qui, sept ans plus tard, devait si splendidement honorer la mémoire de Mgr Daveluy, avait mis à cette lettre une chaleureuse et éloquente apostille. Un grand nombre de fidèles du diocèse d'Amiens, prêtres et laïques, firent avec ferveur cette neuvaine, qui fut aussi proposée dans plusieurs autres diocèses.

Au moment même où les compatriotes de l'Évêque d'Acônes lui accordaient ainsi le seul secours qui fût en leur pouvoir, de grands malheurs menaçaient la mission de Corée. D'abord, au mois de novembre 1859, le choléra se déclara subitement dans la capitale où Mgr Daveluy se trouvait alors auprès de Mgr Berneux, et y fit en peu de temps d'horribles ravages. Le vicaire apostolique retrouva miraculeusement ses forces pour subvenir aux besoins spirituels de ses ouailles qui assiégeaient les maisons où successivement il administrait les sacrements. En peu de temps, -il entendit plus de quinze cents confessions; puis, le fléau s'étant répandu dans le royaume, il se mit en route au commencement de novembre pour visiter les chrétiens qui l'appelaient à grands cris. De son côté, Mgr Daveluy vaquait assez tranquillement à son saint ministère, lorsque, vers la fin de décembre, éclata une persécution paraissant plus violente que toutes celles qui avaient eu lieu depuis l'arrivée de notre missionnaire.

Cette persécution ne fut pas sanglante, mais elle frappa tout d'abord les chrétiens de terreur. Elle fut suscitée, non par le gouvernement, mais par le juge criminel préposé à la police générale du royaume, poussé par la haine des chrétiens que son grand-père et son père avaient poursuivis en 1801 et 1839, et surtout aussi, paraît-il, par le désir de se procurer de l'argent. Mgr Berneux se trouvait alors dans les montagnes où le choléra faisait de grands ravages; il apprit la nouvelle par trois courriers, expédiés coup sur coup, et écrivit aussitôt à Mgr Daveluy, puis, fuyant la nuit, à travers les montagnes couvertes de neige, dut se réfugier de gîte en gîte, chez des chrétiens d'abord, ensuite chez quelques honnêtes païens, sans pouvoir, pendant huit jours, trouver un lieu de repos. De son côté, l'avis à peine reçu, Mgr Daveluy expédia des courriers à tous les missionnaires, pour les prévenir de se cacher le plus tôt et le mieux possible, en attendant les événements.

Heureusement le mal ne fut pas aussi grand qu'on l'avait craint. Néanmoins, les chrétiens de la capitale et des provinces voisines voyant leurs coreligionnaires arrêtés, leurs maisons pillées, des villages entiers incendiés ou rasés, furent frappés de terreur et s'enfuirent. Ce fut une misère et un désastre épouvantables. Des centaines de familles, fuyant ainsi au milieu des glaces de l'hiver coréen, moururent de faim et de froid.

Mgr Berneux, bientôt informé que cette affaire était suscitée par un fonctionnaire isolé, résolut, malgré le danger, de regagner Séoul, pour tâcher de sauver les plus précieux objets de la mission.

Son arrivée ne pouvait être plus opportune, car les gardiens de sa maison avaient perdu la tête et n'attendaient qu'une occasion de s'enfuir en abandonnant tout ce qui leur avait été confié.

Grâce à cette détermination audacieuse de Mgr Berneux, la mission fut sauvée. Si cette maison eût été envahie, la présence des papiers, des ornements et d'autres objets européens eût prouvé si clairement l'existence des missionnaires dans le pays, qu'il eût été

impossible au gouvernement de fermer les yeux, tandis qu'au contraire il refusa de suivre le préfet de police dans la voie où il voulait l'engager. Celui-ci dut se borner à rechercher les étrangers qu'il ne trouva point, sans inquiéter davantage les Coréens.

Telle fut, en résumé, la persécution de 1860, qui causa un trouble immense dans l'Église de Corée, sans faire périr officiellement personne.

« Vive Jésus quand même, s'écrie Mgr Daveluy en commençant la lettre dans laquelle il en fait le récit à ses parents. Il est écrit que le chrétien doit entrer dans le royaume des cieux par beaucoup de tribulations, vous allez juger si notre divin Maître nous a ouvert une belle route pour essayer d'y parvenir ; mais, hélas ! il faudrait savoir mettre à profit les épreuves que sa main paternelle veut bien nous envoyer.

« Quant à moi, j'eus bien peu à souffrir, de souffrances corporelles; j'en fus quitte pour aller de taudis en taudis. Dès les premiers jours je fis mon sacrifice et m'attendais à voir les prisons sous peu de temps. Plus tard l'espérance de la vie me revint et des protections toutes spéciales me firent penser que Dieu avait d'autres desseins. Le hasard m'empêcha de me rendre dans une retraite que j'avais désignée et où j'avais déjà envoyé quelques effets. Eh bien ! peu de jours après les païens tombèrent subitement sur le village et firent la visite de tous les coins des chambres, j'eusse donc dû tomber entre leurs mains. N'ayant plus de demeure, j'avais déposé le gros de mes effets chez un chrétien en pays païen qui pouvait se flatter de ne pas être inquiété, même en temps de persécution. Or, il fut dénoncé par un traître chrétien et les satellites allèrent pour le saisir. Il se trouvait absent, on tombe sur tout ce qu'il avait et on lui enlève 200 fr. que j'avais déposés là ; sa mère, par reproches et menaces, empêche momentanément les satellites d'entrer dans l'appartement des femmes où étaient mes effets et les satellites courent à la piste du chrétien qu'ils saisissent. Cependant, ce même jour, arrive par hasard un chrétien éloigné, il parvient à enlever mes effets (la charge de deux bœufs) et les transporte ailleurs ; puis bientôt les satellites reviennent après la prise du maître et font main basse sur tout.

Quelle Providence veilla alors sur mon bagage, qui sans ce concours de circonstances était pris et nous dénonçait hautement et sans remède ! Or, là se trouvaient réunis tous les originaux chinois et coréens de l'histoire des martyrs, de l'histoire de Corée et tous mes travaux sur la langue, etc. Cette perte eût été irréparable dans toute la force du terme. Dieu a-t-il donc quelque dessein sur l'avenir? Quand les satellites arrivèrent dans le district où je me trouvais, et que je devais d'ailleurs quitter pour d'autres raisons, je filai doucement derrière leurs traces et montai à la capitale. Or, j'avais couché à l'auberge et en partis avant le jour ; une heure après mon départ, les satellites, mal reçus du mandarin et dégoûtés de ce district, revenant sur leurs pas, vinrent se -loger à l'auberge où j'avais couché et s'y reposèrent tout le jour. Si j'avais suivi le conseil de mes gens, qui voulaient me faire sortir tranquillement seulement après le déjeuner, je tombais dans les mains de ces braves gens là.

Donc ce que Dieu garde est bien gardé, et pas un cheveu de notre tête ne tombera sans la permission de notre Père céleste » (11 novembre 1860).

CHAPITRE III

MGR DAVELUY COADJUTEUR DU VICAIRE APOSTOLIQUE DE CORÉE
(suite). — FIN DE LA PERSÉCUTION. — ARRIVÉES ET MORTS DE
MISSIONNAIRES.— TRADUCTION DE LA BULLE DE 'IMMACULÉECONCEPTION.
— TRAVAUX APOSTOLIQUES. — SUCCÈS DE LA MISSION. — ÉPREUVES ET
MALADIES.

(1860-1865)

Les quatre ou cinq premières années qui suivirent la persécution de 1860 furent, comparativement, pour notre missionnaire, une époque de calme. L'Église de Corée vit ses désastres se réparer, son clergé augmenter et elle espérait presque de beaux jours, lorsqu'éclata la tempête qui vint la couronner d'une gloire impérissable.

La persécution terminée, chacun se mit en devoir de faire la visite des chrétiens pour les réchauffer et conforter leur foi. La tâche des missionnaires était rude : au choléra avait succédé la famine ; ils étaient épuisés de fatigue et les deux confrères attendus, cette fois encore, avaient manqué au rendez-vous, ce qui causait une grande inquiétude. Les résultats de la guerre francoanglaise avec la Chine vinrent heureusement un peu en aide aux fidèles. Ces événements, comme de raison, préoccupèrent vivement tous les esprits dans l'extrême Orient. On sait comment, en octobre 1860, les armées alliées s'emparèrent de Péking. Le bruit de cette victoire fut une foudroyante nouvelle pour la Corée. L'invincible Empire du Milieu avait été vaincu par les Diables d'Occident! La terreur fut au comble. Cette terreur néanmoins eut des résultats favorables pour les chrétiens. « Les missionnaires avaient à peine commencé la visite des chrétiens qui suivit la persécution, dit Mgr Daveluy, qu'arrivèrent ici, à la 12e lune, les détails des désastres de l'empire de Chine et les traités imposés à cet empire. Rien ne pourrait vous rendre la terreur et l'effroi dont fut frappé ce royaume: depuis la cour jusqu'au peuple tout était aux abois, en sorte que tout, affaires et travail, en fut longtemps suspendu; on ne pensait plus, on ne parlait plus que de l'invasion des Européens et des moyens de se conserver la vie. Le tableau qui s'offrit alors fut des plus curieux. On vit des mandarins très élevés prier humblement des parents qu'ils présumaient chrétiens, de les recommander à notre protection, ou faire des démarches pour obtenir de nous quelque signe de salut pour les mauvais jours.

Tout le peuple ne s'entretenait plus que de la religion, seul moyen désormais de se conserver la vie sauve. Les satellites dans leurs réunions se disculpaient à qui mieux mieux de toutes les coopérations qu'ils avaient eues dans les affaires contre les chrétiens. Des personnes sans nombre se recommandaient aux chrétiens de leur connaissance, et les choses en étaient au point que nous discutâmes sérieusement si ce n'était pas le cas de nous montrer publiquement. Les conseils des gouvernants n'étaient pas moins singuliers et chaque jour laissait entrevoir des évènements d'une telle portée que, malgré les affaires pressantes qui m'appelaient en province,Mgr le vicaire apostolique ne me laissa pas partir, afin de pouvoir prendre au besoin quelque détermination de concert et faire face à tout événement. Ainsi commença l'année 1861. Mais après quelques jours les esprits se calmèrent un peu et, malgré un grand malaise intérieur qui dure encore aujourd'hui, les choses reprirent à peu près leur cours ordinaire (1(1) Lettre aux parents, datée de la capitale de la Corée, 10 octobre 1861.). »

« Profondeur des desseins de Dieu, s'écrie M. Dallet ! Si à ce moment un navire français, une simple chaloupe, se fût présentée, exigeant pour la religion la même liberté qui venait d'être stipulée en Chine, on se fût empressé de tout accorder, heureux encore d'en être quitte à ce prix.

Cette paix aurait été troublée, peut-être, comme en Chine et au Tong-King, par des émeutes populaires, par de sourdes intrigues, par des incendies d'églises ou des assassinats de missionnaires, mais elle aurait donné des années de tranquillité comparative, favorisé l'essor des œuvres chrétiennes et la conversion des gentils.

Elle aurait fait une large brèche à ce mur de séparation qui existe encore entre la Corée et les peuples chrétiens, et hâta le jour où il tombera pour jamais. Dieu ne l'a pas voulu ! Les navires qui, de la pointe du Chan-tong où ils séjournèrent des mois entiers, n'étaient pas à quarante lieues des côtes de Corée, partirent sans y faire même une courte apparition (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, pp. 469-470.). »

Pendant tous ces événements, les missionnaires avaient la consolation de voir arriver quatre nouveaux confrères : MM. Landre et Joanno, qui déjà, en 1859 et 1860, avaient inutilement tenté de pénétrer en Corée ; MM. Ridel et Calais que le séminaire des Missions-Étrangères venait de leur adjoindre. Partis du port de Tché-fou, le 19 mars 1861, ils arrivèrent à Séoul le jour de Quasimodo, 7 avril, de grand matin. Mgr Daveluy s'y trouvait encore.

« Pour utiliser mon séjour et repos forcé dans la capitale, dit-il, je continuais mes travaux ordinaires de cabinet et nous attendions des nouvelles de l'expédition envoyée à la mer pour essayer de recevoir quelque confrère. Qu'il fut solennel et joyeux ce beau jour où, après avoir cheminé presque toute la nuit, quatre nouveaux confrères profitèrent des ténèbres pour faire leur entrée à la demeure de Mgr Capse. J'avais le bonheur de m'y trouver et nulle parole ne pourrait vous faire comprendre les impressions qui se ressentent en pareilles circonstances ; ce sont des compatriotes, des amis, des aides, des frères, entre autres M. Ridel qui, à son départ, avait vu mon plus jeune frère. Te Deum. Magnificat. »

Il n'est pas sans intérêt de citer quelques passages de la relation dans laquelle les nouveaux arrivés racontent leur entrée dans la capitale : « Après avoir traversé quelques rues sales et tortueuses, nous nous trouvâmes en face d'un portail, qui s'ouvrit pour nous laisser passer et se referma subitement derrière nous. Aussitôt des chrétiens, car il n'y avait pas à s'y méprendre, s'approchèrent de nous, enlevèrent nos sandales et nos chapeaux de paille, nous firent arrêter un instant dans une chambre assez simple mais propre, puis nous conduisirent à travers une cour intérieure dans une salle où nous attendaient deux personnages à la barbe longue et épaisse, aux traits vieillis par les fatigues plus encore que par l'âge. C'étaient Mgr Berneux et son coadjuteur Mgr Daveluy. Nous nous jetâmes à leurs pieds, et après quelques instants d'une conversation à voix basse, portes et fenêtres hermétiquement closes, Mgr Daveluy célébra la sainte messe, pour remercier Dieu de notre heureuse arrivée, et lui demander que les quatre nouveaux venus fussent bientôt de véritables apôtres.

« Après quinze jours délicieux passés dans la société de nos vénérables évêques, nous dûmes nous séparer, pour aller chacun de notre côté étudier la langue coréenne; et au moment où nous écrivons (octobre 1861), Sa Grandeur vient de nous assigner nos districts respectifs. La mission de Corée a été tout récemment dédiée à la très sainte Vierge, et chaque district porte le nom d'une de ses fêtes. La ville de Séoul, capitale, où demeure le vicaire apostolique, est le district de l'Immaculée-Conception; celui de Mgr Daveluy porte le nom de la Nativité; celui de M. Féron est le district de l'Assomption; le collège où résident maintenant MM. Pourthié et Petitnicolas, s'appelle le collège Saint-Joseph. Nous autres avons eu en partage: M. Ridel, le district de la Présentation ; M. Joanno, celui de l'Annonciation; M.

Landre, celui] de la Visitation; et M. Calais, celui de la Purification. (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, pp. 473 et 474.) »

Mgr Daveluy avait profité de quelques moments libres, après l'arrivée des nouveaux confrères, « pour aller faire une tournée sur les lieux les plus maltraités dans la dernière bourrasque. » Il y avait trouvé de grands désastres, mais aussi de grands motifs d'espérance et de consolation.

Malheureusement, comme les joies ne sont jamais longues ici-bas, surtout chez les missionnaires de Corée, à peine avaient-ils eu le temps de se réjouir de l'augmentation de leur nombre, qu'au mois de juin suivant, ils eurent la douleur de perdre le P. Thomas T'soi. « Il avait fait sa longue administration avec son zèle connu, écrit Mgr Daveluy, et Dieu avait couronné ses travaux d'abondantes bénédictions; nous l'attendions d'un jour à l'autre, quand survint la nouvelle qu'il était tombé malade en route. Un confrère courut à lui pour le secourir, n'eut que le temps de lui administrer les sacrements, et le jour même il rendit son âme à Dieu. Quelle terrible nouvelle et quelle consternation de toute part ? Sa rare vertu, son zèle infatigable, ses talents et les facilités qu'il avait pour opérer le bien, font sentir toute la perte que la mission fait en sa personne.

C'est pour nous une bien vive douleur, il emporte le regret général et pour le moment rien ne pourra le remplacer. Encore ici, quels sont donc les desseins de Dieu ? Adorons-les et soumettons-nous, quoique la nature porte cette croix avec bien des répugnances ; rien ne faisait prévoir cet accident, notre tour peut arriver bientôt, le mien plus que tout autre, puisque, humainement parlant, je n'aurais pas dû survivre à tant de fidèles ministres, plus forts que moi et plus utiles à la vigne du Seigneur. Demandez plus que jamais que je me dispose à ce passage, en sortant enfin de mon état tiède et tout absorbé dans la nature, et veuillez bien penser qu'il est plus difficile de se sauver ici qu'en France, et que l'habit ne fait pas le moine, non plus que l'état ne rend pas saint.

Surtout priez bien pour moi, car j'ai bien lieu de trembler et les comptes sont embrouillés. Toutefois, confiance et que jamais ce sentiment ne nous abandonne (1(1) Lettre aux parents, déjà citée.). »

« La mort du P. T'soi, écrivait Mgr Berneux, après avoir fait l'éloge du vénérable défunt, me plonge dans un grand embarras. Le district qu'il administrait renferme un grand nombre de villages où un Européen pourra difficilement pénétrer sans courir les plus grands dangers. Enfin, Dieu qui nous l'a enlevé pourvoira à nos nécessités. »

Le district du P. Thomas fut confié à Mgr Daveluy ; nous verrons tout à l'heure quels y furent ses succès apostoliques. Disons immédiatement que, des quatre nouveaux missionnaires, deux furent promptement enlevés à leurs confrères. M. Joanno mourut d'une maladie de poitrine, le 13 avril 1863, assisté jusqu'à la fin par M. Ridel qu'il édifia vivement. Le 15 septembre suivant, une maladie épidémique enleva M. Landre. Mgr Daveluy, accouru à la première nouvelle du danger, n'arriva auprès de lui que quelques heures après sa mort et « fit la cérémonie funèbre (1(1) Vie de M. Aumaître, par M. Léandre POITOU.). »

Heureusement, entre ces deux décès, l'arrivée d'un nouveau missionnaire était venu aider à combler un peu les vides que la mort faisait dans les rangs de l'Église de Corée. C'était M. Aumaître, que la Providence destinait à devenir l'un des compagnons de martyre de Mgr

Daveluy. Né le 8 avril 1837, à Aizecq, diocèse d'Angoulême, Pierre Aumaitre était entré au séminaire des Missions-Étrangères le 18 août 1859. Ordonné prêtre le 30 mai 1862, et destiné à la mission de Corée, il partit de France, au mois d'août suivant, pour se rendre à HongKong et ensuite à Chang-Haï. Là, deux jeunes Coréens, revenant de faire leurs études à PauloPinang, l'attendaient pour rentrer avec lui dans leur patrie. Trompé par des marins chinois, il manqua le rendez-vous indiqué par Mgr Berneux et dut passer plusieurs mois en Mandchourie; enfin, le 18 juin 1863, lui et ses compagnons, arrivés depuis quatre jours à l'îlot coréen de Mérim-to, y rencontraient les envoyés du vicaire apostolique et, le 23 du même mois, le missionnaire entra heureusement à Séoul.

Malgré leur séparation du monde entier, les missionnaires coréens n'ignoraient pas absolument ce qui se passait en Europe, et à la fin de 1861, Mgr Berneux, en son nom et en celui de ses collaborateurs, écrivit au souverain Pontife pour unir sa voix à celle de tous les évêques en faveur des droits menacés du Saint-Père. Pour consoler le cœur du Pontife si éprouvé, le vicaire apostolique de Corée lui apprend que la persécution, qui s'était élevée l'année précédente, a complètement cessé; « le champ que nous avons à cultiver, dit-il, fleurit de nouveau, et cette année nous avons donné le baptême à près de huit cents adultes (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, p. 475.). »

« Quelle fête pour tous, dit Mgr Daveluy, quand, réunissant les feuilles d'administration, nous trouvâmes plus de 750 baptêmes d'adultes pour l'année, alors que nous craignions une diminution par suite de la persécution ; loin de là, nous sommes en augmentation sur le passé.

Gloire à Dieu qui a tout fait ! » Aussi la réunion des missionnaires à l'automne de 1861 fut-elle un moment de délices et chacun en repartit plein de zèle, de confiance et d'espoir. En outre, pour la première fois depuis bien des années, des envois d'objets d'Europe avaient pu pénétrer en assez grand nombre et apporter aux missionnaires des choses dont ils avaient grand besoin. Tout se réunissait donc pour les reconforter.

L'année 1862 fut plus pénible à passer : tous les missionnaires étaient excessivement fatigués et plusieurs malades. Des troubles populaires agitaient une partie du royaume et, à défaut du gouvernement, les païens s'acharnaient après les chrétiens qu'ils vexaient et pillaient, s'efforçant de les ruiner de toute manière. Le rapport adressé à Mgr Berneux par Mgr Daveluy, sur l'ancien district du P. T'soi dont il était chargé, montre les effets déplorablement de toutes les avanies que les fidèles avaient à subir. « Tant de vexations, dit-il, découragent, non seulement ceux qui en sont les victimes, mais tous nos chrétiens en général, parce que tous, d'un jour à l'autre, peuvent en éprouver de semblables, dans un pays où personne ne les réprime. Pour peu que ce genre de persécution continue, la mission de Corée, qui, avec un peu de paix, offrirait tant de ressources à la prédication de l'Évangile, cessera de prospérer, et finira par périr entièrement. Priez donc pour que le temps de ces épreuves soit abrégé ! »

C'est surtout pour le Coadjuteur de Corée, en effet, que l'année fut rude et laborieuse : chargé de visiter les chrétiens du district du P. Thomas, il dut faire des courses lointaines bien au-dessus de ses forces, mais Dieu le protégea et, de plus -en plus, bénit ses travaux. Il célébra les fêtes de Noël (1861) à Taï-kou, capitale de la province de Kieng-sang, mais bien tristement. « Le local était si petit et si suspect que vingt ou trente personnes seules purent se réunir ; il est toutefois heureux que nous ayons un petit noyau dans cette grande

ville, célèbre par un certain nombre de martyrs à diverses époques (1(1) Lettre aux parents. Octobre 1862.). »

Ailleurs, les consolations furent plus grandes, comme aussi en d'autres endroits les inquiétudes ; mais, en somme, tout alla bien. Si la persécution avait empêché des conversions, elle en avait procuré d'autres ; et le missionnaire explique comment souvent les chrétiens obligés de fuir, étaient devenus des apôtres dans les pays où ils s'étaient réfugiés. On avait eu des craintes pour sa visite dans le district de Tong-nai, où se trouvent les Japonais; le voyage fut même contremandé ; un païen influent rassura les chrétiens et leur dit que l'Évêque pouvait venir sans crainte ; ce qui eut lieu et avec fruit. L'intrépide apôtre continua ainsi sa course par monts et par vaux, mais non impunément, car repris d'un accès de son ancienne ..maladie, il dut voir à s'arrêter pour se faire soigner et parvint à petites journées chez un de ses confrères. Dès le lendemain, il devait se faire porter chez un autre, gravement malade, auprès duquel il resta jusqu'à la mi-avril, où enfin il put choisir une demeure pour essayer de se soigner et de se reposer, « après un petit tour de deux mille et trois ou quatre cents lys, dans l'espace de près de cinq mois. » Autrefois, ajoute-t-il, ce n'eût pas été difficile, mais aujourd'hui je' m'en suis trouvé harassé et assez longtemps hors d'état de rien faire, absolument rien. Le souffle vital n'étant pas encore éteint absolument, ne devonsnous pas remercier le Seigneur (1(1) Lettre aux parents, déjà citée.) ? »

Les vexations mentionnées plus haut et une « bourrasque de choléra » achevèrent les épreuves de l'année, épreuves qui n'altèrent pas la confiance de notre missionnaire, qui écrit au mois d'octobre : « Je suis encore au nombre des vivants et suis à prendre du repos dans un petit village de la montagne, où peut-être je parviendrai à fixer une résidence après quatre ans passés sans demeure permanente, suivant presque les traces du patriarche Abraham ; cependant, les choses ne sont pas encore décidées, je fais un essai pendant cet été et, si tout va bien, je rassemblerai mes petits effets des quatre bords où ils sont dispersés, et ferai semblant de croire pouvoir avoir une maison stable. L'année suivante se passa tranquillement.

« Nous sommes toujours dans la même position, écrit-il, sans liberté et aussi sans persécutions graves, le gouvernement continuant son système de fermer les yeux sur ce qui nous concerne (1(1) Lettre aux parents. 13 septembre 1863.). »

Son ministère fut comblé de bénédictions et le zèle des chrétiens de quelques localités avait même besoin d'être modéré « pour éviter de briser les vitres. » Dans toute la partie sud, on avait même pris l'habitude de faire les enterrements publiquement sans s'inquiéter des païens et sans qu'il en résultât trop d'inconvénients. »

« Il est bien singulier, continue notre missionnaire, de voir ainsi des convois défilier en Corée la croix en tête, chacun un cierge à la main et récitant des psaumes à haute voix, sans s'inquiéter de la foule des païens qui accourt pour satisfaire sa curiosité. Généralement les païens de ces pays lointains ont trouvé nos cérémonies graves et belles, et ont même dit que les enterrements des chrétiens se faisaient mieux que les leurs; mais il est à craindre que cela ait de mauvaises suites, qu'y faire ? Il est reconnu que là-bas on ne peut tromper le monde et pratiquer en secret ; dès lors, les chrétiens préfèrent faire les choses ouvertement et en grand ; il y aurait peut-être un milieu, mais est-il si facile de s'y mettre ? il faut donc tâcher d'y arrêter les excès et remettre le reste » .entre les mains de Dieu ; il en est de même de l'administration, elle ne peut se faire incognito ; je prends quelques précautions pour n'avoir rien à me reprocher, mais dans nombre d'endroits, c'est absolument public, et Dieu permet que rien ne s'en suive, sinon des conversions (1(1) Lettre aux parents, déjà citée.). » Aussi,

Mgr Berneux avait-il la joie d'écrire, au mois de novembre de cette même année, que * la vérité faisait des progrès, que huit hommes de la seule province où le bon Dieu n'eût pas encore d'adorateurs étaient venus demander le baptême, et il ajoutait : « Le district le plus remarquable pour les conversions est celui de Mgr Daveluy, où nous avons eu 230 adultes baptisés. »

Pendant ses moments de repos de l'année 1863, le Coadjuteur de Corée avait eu à s'acquitter d'une tâche bien chère à son cœur de fidèle enfant de Marie et que sa rare connaissance de la langue coréenne pouvait seule le mettre en état de remplir. On sait qu'un prêtre de la société de Saint-Sulpice, M. l'abbé Sire, eut la belle pensée d'offrir au Pape Pie IX la traduction de la bulle dogmatique Ineffabilis Deus dans toutes les langues de l'univers. Cette collection, renfermée dans un meuble splendide qui fut l'un des ornements de l'exposition universelle de 1878, a été offerte au Saint-Père le 11 février 1877.

* M. l'abbé Sire s'adressa à l'évêque d'Acônes pour obtenir la traduction de la bulle en langue coréenne. Sa lettre parvint à Mgr Daveluy au mois de février 1863, mais le texte latin de la bulle resté en arrière n'arriva en Corée que vers la fin de juin, et ne put lui être remis que quelques semaines plus tard. Nous n'avons pas besoin de dire le zèle avec lequel il s'appliqua à cette œuvre et, dès le 8 septembre, il pouvait annoncer à M. Sire l'accomplissement de sa tâche, dans une lettre dont nous citerons la majeure partie.

« Comment pouvais-je ne pas entrer dans des vues qui sont si bien en harmonie avec les sentiments dont je me sens animé pour la gloire de la Vierge sans tache, sentiments puisés dans ma famille et développés par les soins de la pieuse société de Saint-Sulpice dont vous avez l'honneur de faire partie?.

« Malgré le temps considérable que j'ai consacré à ce travail de traduction, et les soins assidus que j'ai mis à faire orner le manuscrit, le résultat est loin de répondre à mes désirs. Il est loin surtout de répondre à la grandeur de l'œuvre vraiment catholique à laquelle il est destiné, et je n'aurais pas eu le courage de vous l'adresser, sans la pensée que vous ne pourriez recourir à un autre ou ailleurs, pour faire figurer la langue coréenne dans la collection de toutes les langues.

« J'ose donc vous l'envoyer par notre courrier d'hiver. Je mets ces pages sous la protection toute spéciale de Marie Immaculée, afin qu'elle daigne les conduire au milieu des mille dangers des routes et que, parvenues aux pieds de Notre-Dame de France, pour aller de là entre les mains de Notre Très Saint-Père le Pape Pie IX, elles soient à Rome un monument des hommages et de la dévotion de la petite Église de Corée envers l'Immaculée Conception. Je rends grâce en même temps à cette bonne Mère de vous avoir inspiré de penser à nous, et de nous avoir donné occasion de joindre notre acte de foi reconnaissante à celui de tous les peuples.

« Vous me demandez, en outre, pour votre grande collection des documents relatifs à la définition du 8 décembre 1854, conservée au Puy, auprès de Notre-Dame de France, quelques détails sur les cérémonies qui auraient eu lieu dans la Corée, à l'occasion de cette solennelle définition.

Je dois vous avouer qu'il n'y en a pas eu. Notre position de proscrits, la trop grande gêne où nous sommes, l'impossibilité d'essayer aucune pompe ou démonstration extérieure,

ne nous ont permis de célébrer aucune de ces fêtes, qui ont été célébrées de toutes parts d'une manière si éclatante et si consolante. Nos chrétiens, du reste, élevés dans la dévotion à Marie, Mère de Dieu, patronne de cette mission, ont cru dès l'origine au mystère de son Immaculée Conception. Jamais aucune parole de doute n'a retenti à leurs oreilles, et dans leur foi simple, naïve, ils se trouvent heureux de penser qu'ils ont toujours cru ce que le Père de tous les fidèles leur propose aujourd'hui d'une manière explicite. Toute la joie est ici concentrée dans le cœur ou bien ne se révèle, comme parmi les premiers chrétiens persécutés, que par quelques paroles. Fasse la Vierge Immaculée qu'il nous soit bientôt permis de sortir de cet état, et de célébrer des fêtes comme on en célèbre partout, dans les autres parties du monde (1(1) Cette lettre a été publiée dans l'Union du 14 février 1867.)! » L'humble Coadjuteur soumit ensuite son œuvre à l'approbation de son vicaire apostolique. Heureux d'avoir pu employer sa science à la gloire de sa Mère bien-aimée, il en voulut laisser tout l'honneur à Mgr Berneux. Nous avons vu la photographie du commencement et de la fin de cette traduction: c'est, paraît-il, un modèle de calligraphie coréenne et l'ornementation des pages est de fort bon goût. On lit sur la dernière : Traduction en langue coréenne de la Bulle par laquelle N. T.

S. P. le Pape Pie IX a proclamé dogme de foi le mystère de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge, faite à la demande de M. l'abbé Sire, directeur au séminaire de Saint-Sulpice, pour être présentée à S. S. le Pape Pie IX. — Fait à HanIang, capitale de la Corée, le 25 novembre 1863.

— Vu et approuvé. S. BERNEUX, Év. de Capse.

Vic. Ap. de Corée.

Le sceau du vicaire apostolique se voit à gauche de sa signature. Il ne manque que le nom de l'auteur de la traduction et cette omission est assurément volontaire.

Le commencement de l'année 1864 fut marqué par un événement qui devait avoir de bien funestes suites pour le christianisme en Corée : la mort du roi Tchyel-tjong (ou Tchiel-tsong), arrivée le 15 janvier, à la suite de laquelle une révolution de palais (1(1) V. plus haut, seconde partie, chapitre V. C'est à tort, et sans doute par suite d'une faute typographique, que l'article de L'Exploration, cité par nous en cet endroit, place en 1863 un événement arrivé en 1864, comme on le voit ici.) mit sur le trône un prince âgé de douze ans, ce qui fit passer le pouvoir entre les mains d'une famille qui avait toujours été très hostile aux chrétiens.

L'année se passa néanmoins assez tranquillement. On répandit bien le bruit que la persécution allait éclater, mais il n'en fut rien encore.

« Le seul district qui ait été sérieusement inquiété, dit Mgr Berneux, est celui de Mgr, d'Acônes, la province de Kieng-sang, qui depuis plusieurs années nous a donné de nombreuses conversions. Les satellites, lancés à la recherche d'une secte qui s'est formée depuis cinq ans dans cette province, sous le nom de tong-hac (doctrine de l'Orient) — pour se distinguer des chrétiens désignés sous le nom de sen-hac (doctrine de l'Occident), — les satellites, dis-je, profitant de cette occasion de battre monnaie et de satisfaire leur vengeance, ont arrêté en même temps bon nombre de chrétiens. Beaucoup d'autres ont déserté leurs maisons, leurs champs, et sont réduits par là à une misère extrême (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, p. 503.). »

Ces troubles avaient éclaté quelques jours après que Mgr Daveluy eut terminé la visite de cette province, visite qui avait donné, comme les précédentes, les plus heureux résultats et s'était même, dans la plupart des localités, faite tout à fait publiquement; Mgr Daveluy y était d'ailleurs connu partout. « Ce peuple bon mais grossier, dit-il, et tout à fait neuf pour la religion, exige des soins et des fatigues que nous ne rencontrerons pas ailleurs ; il est dispersé sur une vaste étendue qui, chaque année, s'étend davantage, et d'ailleurs mêlé presque partout avec les païens ; il est plus difficile de l'instruire, de le former et de l'administrer, mais sa bonne volonté réelle fait que nous obtenons toujours des progrès marquants. Aussi presque partout on trouve de la satisfaction (2(2) Lettre aux parents. Octobre 1864.). »

L'année 1865 parut encore assez bien s'annoncer. Mgr Berneux l'avait inaugurée par sa première visite dans les provinces du nord, pendant laquelle il baptisa 130 adultes. Pour Mgr Daveluy, l'administration se fit régulièrement et sans présenter d'incidents remarquables. « N'ayant pas été chargé des chrétientés du sud-est, écrit-il (1(1) Lettre aux parents. 16 octobre 1865.), je suis censé avoir eu du soulagement.» En revanche, il passa la majeure partie de son administration dans la plaine du Naï-po, « autrefois pépinière de la chrétienté et aujourd'hui, renfermant environ quatre mille chrétiens dont un grand nombre vivent au milieu des païens. Ce pays, plein de souvenirs, n'est guères qu'un vaste marais, pays bas conquis sur la mer, plein de mares et de canaux, coupé dans tous les sens par des bassins naturels où se répand la mer lors de son flux. Pays très humide où l'eau de source est très rare ; on y boit presque toujours de l'eau de mare sale et souvent infecte, malgré cela, cette eau ne passe pas pour nuisible, il suffit de s'accoutumer au goût ; tout le terrain est partagé en rivières, et les maisons, bâties sur les parties moins basses entre ces rivières, sont fréquemment environnées d'eau ; maisons et villages forment souvent l'effet d'îles et îlots.

C'est là que j'ai passé la plus grande partie des six mois de mon administration et il y a de la besogne, je vous assure. »

Aussi notre missionnaire était-il bien fatigué lorsque, le 20 avril, il écrivait à ses parents : « Je prends la plume non pour faire une lettre, le temps ne me le permet pas, mais pour donner signe de vie par le départ du bateau qui va essayer de faire entrer quelques confrères. J'ai terminé ce matin une administration de six mois et devais partir aujourd'hui pour la capitale. La pluie m'a retenu et au milieu d'autres embarras je vous adresse ce bonjour insignifiant sans savoir que dire ou écrire : car je suis abruti de fatigues ; l'administration est comme une tempête où les flots vous battent de tous bords et sans relâche, tous les jours je prends ma tête à deux mains pour tâcher de retenir la raison qui semblerait vouloir s'en échapper, et à peine si on peut respirer. Trois jours doivent me--conduire à la capitale et il faut y faire les préparatifs du bateau, sans parler de quelques lettres d'affaires pressantes, tout cela doit être fait en quatre ou cinq jours, époque fixée pour le départ et alors probablement je ferai comme chaque année au retour de l'administration, on prend la position horizontale et pendant quelques jours on ne la quitte pas pour essayer de dissiper l'état d'ivresse où l'on est, peu à peu le bon sens revient et on se remet au travail de nouveau. Ce n'est pas une exagération, mais le simple énoncé des faits : ainsi ne soyez pas surpris de ma brièveté. »

Mgr Daveluy n'avait pas eu seulement à souffrir des fatigues et des inquiétudes de l'administration, d'autres tracas étaient venus s'y joindre. Il avait presque terminé les travaux dans le Naï-po, lorsque lui arriva la nouvelle que sa demeure avait été incendiée. Cf « Ce qui me consola, dit-il, c'est que le feu ne prit pas chez moi, mais chez le voisin ; du reste le feu

fut si rapide qu'en quelques minutes, il ne resta plus que des cendres. Quatre maisons avaient disparu, deux petites caisses seules furent sauvées, mais ce qui fut plus déplorable, ma domestique, indisposée n'eut pas le temps de se retirer et périt dans les flammes, mon domestique aussi fut un mois à se remettre des blessures du feu. Tout le mobilier fut consumé et, par une Providence admirable, on retira après coup des cendres deux ouvrages précieux qui m'avaient demandé bien du temps ; l'un, sont des serments recueillis pour pousser l'affaire de nos martyrs, l'autre pour l'instruction des chrétiens, et tous deux n'avaient pas de double ; brûlés seulement des quatre côtés, on peut, avec du travail, essayer de les compléter et c'est ce que j'ai déjà fait pour l'un d'eux en quelques semaines de travail. Je voulais faire de même pour l'autre, mais je n'ai pu en trouver le temps. D'après cela, et malgré des pertes assez regrettables, je me console de cet accident, Dieu l'a permis (1(1) Lettre aux parents. 16 octobre 1865.). »

« Ne pouvant plus retourner dans ce lieu, continue le missionnaire, je me trouvais sans demeure et, après avoir été arranger quelques affaires auprès de Sa Grandeur, je redescendis pour essayer de trouver pour l'été un gîte dans mes marais, quand, au milieu de ma route, j'apprends que les quatre confrères, attendus de la mer, au lieu d'être conduits à la capitale selon les conventions, venaient d'être débarqués dans mon district. Je partis à l'instant et les rencontrai les uns sur les autres dans une petite maison située sur les bords de la mer, avec tous les bagages de la mission et les leurs. Ne pouvant remuer en cet endroit, nous partîmes sur trois petits bateaux emportant tout le bagage et, parvenus à un grand village, petit à petit en un mois de temps, je pus expédier le tout à bon port. L'été avançait, je repris mes travaux les plus avancés et, sans désespérer, j'ai continué jusqu'à ces jours-ci où les lettres pour l'Europe m'ont forcé à interrompre. Je vais assez bien, sauf que les forces, la mémoire et le bon sens m'ont quitté ; cela me forcera bientôt de ne plus m'occuper de travaux, je les ferais trop de travers. En attendant remerciez Dieu de la protection qu'il nous accorde et du renfort qu'il nous a envoyé. »

Les quatre missionnaires que Dieu envoyait à l'Église de Corée, quelques mois avant que fondit sur elle l'un des plus formidables orages qui l'aient jamais assaillie, avaient quitté le séminaire des Missions-Étrangères le 15 juillet 1864 et s'étaient embarqués à Marseille, le 19. Arrivés à HongKong vers la mi-septembre, ils se rendirent ensuite en Mandchourie, où ils passèrent l'hiver.

Le 2 mai 1865, ils montèrent sur une jonque chinoise qui les transporta jusqu'à l'îlot coréen de Mérim-to, où les envoyés de Mgr Berneux les rejoignirent le 20. Le 26 ils débarquaient en Corée, où ils n'entraient guères que pour mourir. Voici les noms de ces jeunes apôtres, à qui Dieu, dans son infinie bonté, avait résolu d'accorder, dès la première heure, la plus haute récompense que le missionnaire puisse désirer en ce monde, la couronne du martyr : M. Simon-Marie-Antoine-Just Ranfer de Bretenières, du diocèse de Dijon, né le 28 février 1838, à Châlons-sur-Saône, où ses parents faisaient momentanément leur résidence, appartenait à une ancienne famille, dont les membres se sont longtemps succédé dans les hautes charges de la magistrature de Bourgogne. Entré en 1859 au séminaire d'Issy, et deux ans plus tard, le 25 juillet 1861, au séminaire des Missions-Étrangères, il fut, ainsi que ses compagnons MM. Beaulieu et Dorie, ordonné prêtre, le 21 mai 1864, par Mgr Thomine-Desmazures, vicaire apostolique du Thibet.

M. Bernard-Louis Beaulieu, né le 8 octobre 1840, à Langon, diocèse de Bordeaux, était diacre lorsqu'il fut admis au séminaire des Missions-Étrangères, le 28 août 1863.

M. Pierre-Henri Dorie, né à Saint-Hilaire-deTalmont, diocèse de Luçon, le 22 septembre 1839, n'avait encore reçu que les ordres mineurs lorsqu'il arriva au séminaire des Missions-Étrangères, le 13 août 1862.

M. Martin-Luc Huin, qui devait être l'un des compagnons de martyre de Mgr Daveluy, né à Guyonville, diocèse de Langres, entra au séminaire des Missions-Étrangères, le 20 août 1863.

Il était prêtre depuis plus de deux ans, et avait exercé avec beaucoup de zèle les fonctions de vicaire dans les paroisses de Melay et Voisey (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, p. 511.).

La lettre par laquelle Mgr Berneux annonce l'heureuse arrivée de ces nouveaux apôtres, la dernière que le saint évêque ait écrite en Europe, donne le résultat de l'administration des sacrements pendant l'année. En voici les chiffres les plus saillants : confessions annuelles, 14,433 ; confessions répétées, 3,493 ; adultes baptisés, 907; enfants de païens ondoyés, 1,116, dont morts, 983.

Cette lettre se termine par le post-scriptum suivant : « J'ai eu tout dernièrement avec le prince régent, par le moyen d'un mandarin, quelques rapports au sujet de la nouvelle instance que font les Russes pour obtenir la permission de s'établir sur le territoire coréen. Le prince a reçu avec bienveillance mes communications. Sa femme, mère du roi, m'a fait prier secrètement d'écrire à notre ministre, à Péking, de venir demander la liberté religieuse. Les grands de la capitale désirent l'arrivée des Français. Pour moi, je persiste à ne rien faire avant d'avoir conféré avec le régent. Quoique toujours proscrits, notre position est bonne, et je crois que, l'an prochain, nous serons encore plus à l'aise (1(1) Histoire de L'Église de Corée, tom. II, p. 512.). »

Ces espérances, que tous les confrères de Mgr Berneux étaient loin de partager, devaient être cruellement déçues.

La santé du vicaire apostolique de Corée, au moment où il écrivait ces lignes, était depuis longtemps déplorable. Toutes les lettres de Mgr Daveluy mentionnent les grandes inquiétudes qu'il éprouve à ce sujet, ainsi que ses confrères.

« Surtout, écrit-il, le 14 octobre 1865, à celle de ses sœurs qui fut toujours sa confidente, priez pour que le bon Dieu nous conserve notre vicaire apostolique, car il serait irremplaçable sous tous les rapports. Or Sa Grandeur, totalement épuisée, est tourmentée depuis deux mois d'une mauvaise fièvre dont on ne peut arrêter les accès ; nos inquiétudes deviennent très sérieuses et les médecins ne cachent pas la leur ; je crains qu'avant que cette lettre ne vous arrive, nous n'ayons des larmes à verser. Oh! de grâce et surtout parpitié pour moi, demandez à Dieu de nous le conserver encore longtemps. »

Ces inquiétudes, l'affaiblissement de sa propre santé, la terreur que son humilité lui faisait éprouver de la charge dont la mort de Mgr Berneux devait l'investir, portèrent enfin Mgr Daveluy à prendre une résolution qu'il méditait, paraît-il, depuis longtemps; et le courrier qui emporta les lettres des missionnaires emporta avec elles celle qu'on va lire, adressée à M. Albrand, supérieur du séminaire des Missions-Étrangères, écrite à l'insu de tous : « Corée, 22 Novembre 1865.

« MONSIEUR LE SUPÉRIEUR, « A vous seul, cette lettre confidentielle. Après bien des hésitations, j'ai pris cette fois la détermination de faire la démarche dont je vous ai parlé l'an passé (1(1) Il n'a été retrouvé aucune trace de la confidence à laquelle Mgr Daveluy fait allusion.) et j'écris au cardinal préfet de la Propagande. Ai-je bien ou mal fait ? Je ne le sais encore ; mais, engagé dans une route qui ne me semble pas pouvoir me faire parvenir heureusement à ma fin, j'ai cru devoir prendre les moyens ordinaires pour sortir du mauvais pas.

J'aurais dû d'abord remettre ma démission entre les mains du vicaire apostolique peut-être ; mais, certain qu'elle ne sera pas acceptée et craignant qu'à cette occasion Monseigneur ne quitte de suite le pays, je ne l'ai pas fait. Du reste, vous verrez ma lettre, j'y parle franchement, et si je ne me voyais exposé à voir toute la charge tomber sur moi d'un moment à l'autre, j'essaierais de tenir encore le poste; mais à vrai dire, l'administration en chef de cette mission me paraît impossible à mes forces. J'ignore ce que pensera et dira Son Éminence, et il pourrait bien se faire qu'il me soit répondu d'une manière évasive. N'importe ; Son Éminence saura que si Dieu appelait à lui Mgr de Capse, il faut poser le fardeau autre part que sur mes épaules, et il est bon de le savoir à l'avance : ma lettre n'eût-elle que cet avantage, je crois que c'en est un pour la mission et pour moi, et cela me donnera quelque tranquillité.

« J'ai dit vrai en affirmant que si on trouve bon que je reste ici, j'y resterai, je n'ai pas la pensée de quitter la société ; et tant que Mgr Berneux sera là, l'union si intime qui existe entre Sa Grandeur et moi m'est un garant que ma présence ne lui serait pas onéreuse. Voilà donc : et j'attends une décision, si vous voulez avoir la bonté de faire parvenir ma lettre à son but sans bruit.

Pour ce qui est du miracle qui pourrait me rendre à la fois la santé et les forces morales et spirituelles, je ne puis l'espérer. Ma démarche n'est donc pas sans fondement. A Dieu d'arranger le reste.

« Croyez toujours, Monsieur le Supérieur, à la sincérité de mes sentiments, et ne cherchez pas à trouver d'autre raison de ma conduite. Rien n'est caché là-dessous, la suite vous en sera une preuve, quoi qu'il arrive.

« Votre très dévoué serviteur et confrère, « ANTOINE, ÉV. Coadj. »

Nous n'avons pas à rechercher l'accueil que le supérieur des Missions-Étrangères et le cardinal préfet de la sacrée Congrégation de la Propagande auraient fait à la démarche que l'humilité et l'excessive défiance de ses forces avaient dictée à Mgr Daveluy. Lorsque les lettres du Coadjuteur de la mission de Corée arrivèrent en Europe, le fidèle serviteur était entré déjà dans la joie de son Maître.

CHAPITRE IV

MGR DAVELUY COADJUTEUR DE CORÉE (suite). VIE HABITUELLE PU MISSIONNAIRE. — CARACTÈRE. - VERTUS. — INFIRMITÉS, ETC.

Assez souvent les auteurs de vies édifiantes, parvenus à la fin de leur travail, en résument les principaux points, afin de montrer à quel degré éminent leur héros a pratiqué

toutes les vertus chrétiennes et rempli les devoirs de son état. Il n'entre pas dans notre plan de les imiter en ce point. Un jour, nous aimons à l'espérer, des voix autrement autorisées que la nôtre proclameront l'héroïcité de Mgr Daveluy dans la pratique des vertus et dans l'accomplissement de sa sublime vocation. Nous croyons que le lecteur qui aura bien voulu nous suivre jusqu'à la fin de ce livre, - sera de lui-même assez persuadé de la vive foi, de l'inébranlable espérance et de l'ardente charité de l'Évêque d'Acônes, pour que nous n'ayons pas besoin de les lui rappeier dans un résumé ; de même, il aura suffisamment constaté sa prudence, aussi pleine de force que de modération, son esprit de justice et de sagesse, pour que nous n'ayons pas besoin de les lui démontrer. Mais, approchant du terme des vingt et une années que Mgr Daveluy a passées en Corée, avant de retracer ses derniers combats sur cette terre des martyrs qu'il a tant aimée et qui a bu son sang, nous croyons utile de rappeler, dans un tableau d'ensemble, le genre de vie, les habitudes, les travaux, les souffrances du missionnaire de Corée. Ce tableau contiendra des détails que nous n'avons pu placer jusqu'ici et qui ne seront peut-être pas jugés les moins intéressants.

Comme nous l'avons dit, nous devons ces précieux renseignements aux trois missionnaires qui ont échappé à la persécution coréenne de 1866, notamment à M. Féron, actuellement missionnaire apostolique à Pondichéry, et à Mgr Ridel, aujourd'hui vicaire apostolique de Corée.

Répondant avec une grande complaisance à l'espèce de questionnaire que nous nous étions permis de lui adresser, M. Féron, après nous avoir rappelé combien étaient rares et difficiles les entrevues entre les missionnaires de Corée, forcés de se cacher et séparés les uns des autres par de longues distances, chacun dans son district, par quoi beaucoup de détails de la vie intime de chacun d'eux échappaient nécessairement à ses confrères, ajoutait : « Je pourrais presque vous répondre comme le faisait feu le vénérable M. Albrand, ancien supérieur des Missions Étrangères, dans un cas semblable : « Eh ! mais, il a fait comme tous les autres. »

« Mais je sens que cette réponse ne vous suffirait pas et qu'elle ne vous dirait rien. Comme j'ai eu le bonheur de passer à diverses reprises plusieurs jours avec Sa Grandeur, soit dans son palais, soit dans mon presbytère (l'un valait l'autre), de faire même deux ou trois fois ma retraite annuelle en sa compagnie, je vais rappeler mes souvenirs et tâcher de vous satisfaire. »

Mgr Ridel, dont nous n'avons pas oublié la réception par Mgr Daveluy, à Séoul, le 7 avril 1861, nous dit n'avoir connu un peu intimement l'Évêque d'Acônes que pendant les deux dernières années de son séjour en Corée, « et encore, dit-il, combien étaient courts les instants qu'il m'était donné de passer chaque année auprès de Sa Grandeur ! J'ai eu une fois l'honneur de faire ma retraite avec Sa Grandeur, ce fut l'occasion de mon plus long séjour auprès d'elle ; en dehors de cela, les visites que je pouvais lui rendre de temps en temps ne duraient qu'un jour ou deux.

Nous étions alors si occupés, nos travaux étaient si considérables, et le nombre des missionnaires si petit !

« Néanmoins, daigne ajouter le vénérable prélat, je vous transcris ici les souvenirs les plus intéressants qu'ont laissés dans ma mémoire et dans mon cœur mes relations avec Mgr Daveluy.

Pour le reste, je vous engage à vous adresser à mon confrère M. Féron, qui a eu l'honneur de jouir plus longtemps et plus souvent que moi de la compagnie de Mgr Daveluy.
»

Nous savons déjà que la vie du missionnaire en Corée se divisait en deux parties complètement différentes, l'une d'activité incessante, l'autre de réclusion presque absolue. « Le règlement de l'une, dit M. Féron, devait nécessairement différer un peu du règlement de l'autre. La première partie, c'est-à-dire la visite des chrétientés, commençait au mois d'octobre, après la récolte, et durait plus ou moins, suivant le nombre des ouvriers qui se partageaient la besogne. Au commencement, lorsque Mgr Daveluy était seul avec Mgr Ferréol, cette première partie occupait toute l'année ou peu s'en faut; plus tard, je l'ai vue durer jusqu'au 8 ou 10 juillet et, quand nous fûmes plus nombreux, jusqu'au commencement de mai.

« En tout temps, sans consulter la montre qu'on n'avait pas toujours ou qui ne marchait pas toujours, le lever était de très grand matin, au premier ou, au plus tard, au second chant du coq; la méditation, la sainte messe, puis le travail jusqu'au soir : pendant l'administration, ce travail consistait dans l'instruction des chrétiens, l'audition des confessions, l'examen des catéchumènes, la solution d'une foule de difficultés, les recherches sur les martyrs et sur les origines de la mission, tout cela durait parfois jusqu'à dix heures du soir, sans excepter le temps même des repas. On plaçait où on pouvait le bréviaire, le chapelet et un peu de récollection dans la soirée, pour remplacer la visite au très saint Sacrement.

« Mgr Daveluy, sa tournée finie, s'appartenait un peu plus, mais ne pensait pas au repos. C'est dans ces intervalles que Sa Grandeur se livrait à ses travaux littéraires, avec une activité qu'aucun de nous n'a égalée. C'est ainsi qu'il composa un dictionnaire coréen-français (1(1) Ce « Dictionnaire coréen-chinois-français, bien qu'incomplet, est le seul aide qu'aient les nouveaux missionnaires pour se mettre à l'étude, » disaient, en 1866, les Annales de la Propagation de la Foi (t. xxxviii, p. 425). Il est maintenant remplacé, croyons-nous, par le Dictionnaire coréen-français, récemment publié, dont nous avons parlé ailleurs.), son excellent livre de méditations intitulé: Sinmieng tcho haing, littéralement le premier pas dans la vie spirituelle, une histoire sainte à l'usage des chrétiens, que la persécution aura malheureusement fait disparaître avant qu'on ait pu l'imprimer, mais elle était terminée ; qu'il a revu et corrigé les livres de prières des chrétiens, et surtout qu'il a recueilli, coordonné et vérifié avec la plus rigoureuse exactitude les actes des martyrs et l'introduction du christianisme en Corée (2(2) « L'Histoire des martyrs coréens forme sept volumes. » Annales, 1. c. — « Il existe en Corée, dit encore M. Féron, quelques copies des actes des martyrs recueillis, quelques-uns composés par Mgr Daveluy. Le recueil écrit à la main, car on n'a pas eu le temps de l'imprimer, forme plusieurs volumes ; j'en avais obtenu un exemplaire qu'heureusement je cédai à une pieuse famille qui le conservera certainement, si elle le peut. Je ne sais pas en quelles mains sont les autres. » — Le même missionnaire nous indique encore les autres ouvrages suivants, composés par Mgr Daveluy : « 1° Le Rituel, ou prières et cérémonies pour les sépultures, avec une méthode pour préparer les malades à une sainte mort; 2° Préparation au baptême; 3° Examen de conscience. » — Nous compléterons ces indications sur les immenses travaux littéraires de l'Évêque d'Acônes en disant qu'en 1859 il annonçait avoir mis « 75 ans du calendrier coréen en rapport, jour par jour, avec notre calendrier ecclésiastique. » Annales, 1. c.).

« Voilà pour l'emploi de la journée ; pour son repas c'était, suivant l'usage du pays, une écuelle de riz le matin et une le soir, avec cela quelques légumes salés, un peu de poisson

salé, rarement de la viande, à moins qu'il ne fût chez un autre, ou qu'il ne reçût quelqu'un chez lui. Seulement, quand d'aventure les gens de sa maison se régalaient d'un chien, l'Évêque se réservait la tête, c'était le plus mauvais morceau, mais il en faisait un bouillon qu'il trouvait fortifiant. « Il y a longer temps, me disait-il une fois, que je n'ai péché par « gourmandise, à moins qu'en pensée. » Ces péchés de pensée, s'il y en a eu, seraient bien naturels : Mgr Daveluy n'avait pas un estomac de paysan, moins encore de Coréen, et, pendant de longues années, il lui fallut des efforts inouïs pour contraindre le sien à accepter la nourriture du pays. Mais il y était parvenu de manière à exciter l'admiration des Coréens eux-mêmes. »

« Mgr Daveluy, écrit de son côté Mgr Ridet, était d'une grande sobriété, et s'était mis tout à fait au régime coréen, non pas le régime des gens à l'aise, mais le régime des pauvres gens, comme étaient la plupart de nos chrétiens. La table et les écuelles étaient un peu plus propres, mais c'était toute la différence. Une tasse de riz, une autre de bouillon de choux ou de navets, ou de feuilles de navets, ou d'herbes de la montagne, etc., des coquillages extraits de la coque et conservés dans de l'eau salée, quelquefois des œufs, plus rarement de la viande. Tel était le menu du repas que je trouvais sur la table lorsque j'arrivais à l'improviste chez Sa Grandeur. Quand elle recevait "un hôte inattendu, elle était un peu embarrassée pour trouver de quoi le traiter un peu mieux qu'elle-même, c'est alors qu'une des poules du village faisait les frais du repas. - Sa Grandeur ne buvait ordinairement que de l'eau chaude, de l'eau de riz, boisson des gens du pays ; je dis ordinairement, car lorsqu'elle avait à sa table quelque confrère, on servait du vin de riz, mais Monseigneur en prenait peu. »

Il ne faut pas croire que, malgré ses efforts et l'énergie de sa volonté, le Coadjuteur de Corée fût arrivé impunément à cette perfection de la vie coréenne. Loin de là: ce sont, au contraire, ces efforts incessants et cette nourriture rebutante qui ont le plus contribué à ruiner sa santé.

« Mgr Daveluy, dit encore Mgr Ridet, s'était appliqué à prendre les usages et les habitudes du pays, et tâchait de s'y conformer jusque dans les moindres détails. Mais il y a des choses qui sont au-dessus des forces humaines. Un jour Sa Grandeur me demandait avec bonté : « Êtes-vous bien habitué au régime du pays? Mangez-vous sans sourciller la confiture de piment ? — Je commence à m'y faire un peu, répondis-je, mais cela ne va pas vite. — Mais, vous, Monseigneur? » - Il me répondit, en riant : « Moi voilà vingt ans que je n'ai pu m'y habituer. » - Ainsi pendant les vingt années qu'il avait déjà passées en Corée, Monseigneur avait trouvé, chaque jour et à chaque repas, l'occasion d'offrir au divin Maître une mortification, un sacrifice.

« Après son déjeuner, Monseigneur (en temps de vacances toujours, car pendant l'administration, les travaux du ministère étaient réglés comme ceux de chaque missionnaire) récitait ses petites heures, puis se livrait au travail.

Mgr Daveluy connaissait parfaitement la langue coréenne, ses travaux en font foi ; on disait même que Sa Grandeur savait mieux le coréen que les Coréens eux-mêmes ; mais comme la prononciation de cet idiome est si difficile, si différente de celle de nos langues d'Europe, Monseigneur n'aurait pas pu parler sans se faire reconnaître comme étranger (1(1) En effet, M. Féron nous dit que Mgr Daveluy avait conservé un accent assez prononcé dont il n'a jamais pu se défaire.). — « Je n'ai jamais, me disait-il une fois, pendant mes vingt années de mission, entretenu de conversation avec un païen. Un jour cependant, étant en chaise, j'avais traversé une rivière en bateau ; arrivé à terre, comme un païen se précipitait pour

porter ma chaise, je lui dis en coréen : « Assera (laisse) ; c'est toute la prédication que j'ai faite aux païens ». — Cependant Monseigneur a vu des païens de près et leur a parlé, mais c'étaient des catéchumènes.

« Dans sa maison Monseigneur ne prenait jamais de récréation, il ne sortait pas de la chambre ; .lorsqu'il était trop fatigué, il faisait quelques pas dans la longueur de l'appartement, par manière de promenade, puis venait se placer près de la fenêtre en papier, qui seule laissait passer un peu de jour, et là il lisait et travaillait. Quand un missionnaire venait lui faire visite, Monseigneur était toujours heureux, il cessait son travail particulier, mais cependant continuait à diriger son lettré et à lui tracer l'ouvrage qu'il devait faire.

« Vers midi, Monseigneur prenait une petite réfection qui se composait de peu, et une troisième à la fin du jour, mais pour varier, c'étaient toujours des choux salés, des navets, etc., comme au déjeuner. Ses habits étaient comme ceux des simples missionnaires, c'est-à-dire tout à fait à la coréenne et fort simples, de qualité ordinaire. Il était toujours propre et ses habits de dessus sans déchirures ; pour ceux de dessous, je me souviens d'une pauvre chemise qui ne pouvait plus être raccommodée, elle avait dans le dos un trou à y passer la tête, Sa Grandeur la portait par esprit de pauvreté.

« Dans la chambre occupée par Monseigneur, toutes choses étaient très en ordre, rien ne traînait à terre, ses papiers, ses notes étaient à part et bien en ordre, le moindre petit billet était propre, net. Pour ce qui est de l'ameublement de la chambre, il était fort simple : une planche fixée à la muraille servait d'autel, dessus reposait un panier renfermant tous les ornements nécessaires pour la sainte messe ; sous l'autel une petite caisse contenait les objets d'un usage journalier. La natte servait de siège ; une couverture, roulée pendant le jour, servait de lit pour la nuit. Un païen serait entré là qu'il n'eût pas vu un seul objet européen. »

« Mgr Daveluy, dit M. Féron, paraît avoir été naturellement très gai et l'on en voyait encore les traces, mais il se reprocha de manquer de gravité et travailla fortement à l'acquiescer, jusque là qu'on aurait cru quelquefois qu'il allait verser un peu dans l'excès opposé. Quelquefois une pointe de raideur semblait vouloir percer pour réprimer ce qu'il appelait de la légèreté et il imprimait une certaine crainte, surtout aux chrétiens qui auraient été tentés de rompre le religieux silence exigé pendant le temps de la sainte messe.

Mais il m'a paru toujours très aimé et très respecté de ceux qui l'approchaient de près. Chez le commun des chrétiens la crainte égalait au moins l'amour. »

« Monseigneur, au premier abord, dit Mgr Ridel, paraissait sérieux et sévère ; aussi avait-il beaucoup d'autorité sur les chrétiens, un seul regard de lui suffisait pour ramener l'ordre, et devant lui chacun se tenait avec le plus profond respect.

Mais en particulier Monseigneur mettait son monde plus à l'aise, écoutant volontiers et répondant avec simplicité aux questions des chrétiens.

Avec les missionnaires, il paraissait comme un confrère : sa conversation était agréable, gaie, mettant tout le monde à l'aise. Le plus souvent la conversation roulait sur le ministère, les progrès de la religion, ses entraves, etc. Monseigneur proposait des cas de conscience, consultait, mais répondait peu aux consultations, renvoyant pour l'ordinaire au vicaire apostolique, Mgr Berneux.

Monseigneur parlait aussi volontiers de sa famille, du séminaire de Saint-Sulpice. Il racontait ses voyages de France en Chine, de Chine en Corée, ses excursions dans les provinces du sud du royaume pour l'administration des chrétiens.

« Presque toujours souffrant de douleurs de jambes et d'une maladie d'estomac, il cachait le plus possible son mal et on ne s'en apercevait que lorsque les douleurs allaient jusqu'à la suffocation; alors, ne pouvant prononcer aucune parole, sur le point d'éprouver un évanouissement, il demandait pardon de l'obligation où il était de se reposer un instant, puis il revenait plein de gaieté et reprenait la conversation que ses connaissances si variées et son excellente mémoire rendaient toujours très intéressante. Quelquefois aussi, il se laissait aller en quelque sorte à plus d'intimité, nous parlait de sa famille, de son bon vieux père, de ses frères et sœurs, et nous rapportait quelques petites scènes de son enfance qui avaient un grand charme de candeur et de simplicité ; ainsi se passaient ces petites réunions toujours renfermées et cachées dans le palais épiscopal ou le deutero, comme Sa Grandeur aimait à appeler cette chambre, qui-servait tout à la fois de réfectoire, dortoir, salle d'audience et de chapelle, etc. (1(1) Lettre de M. Ridel à M. Daveluy père. Chang-Häi, 27 août 1866.) « Monseigneur a eu un domestique, O Théodore, qui est demeuré très longtemps avec lui, l'accompagnant partout. Ce domestique parlait avec vénération et affection de Sa Grandeur. On sait que son lettré Hoang Luc a voulu le suivre jusqu'à la mort. » Jamais, nous dit M. Féron, Mgr Daveluy n'a voulu diriger ses collaborateurs. « Tant qu'il fut simple prêtre, sa docilité à l'égard de son évêque fut celle d'un enfant ; devenu Coadjuteur, son respect pour Mgr Berneux et son humilité lui donnèrent une si grande réserve qu'il renvoyait tout à Mgr le vicaire apostolique. Je tiens de ce dernier lui-même qu'il fut obligé de commander à Mgr Daveluy de répondre à nos questions et de résoudre les difficultés que nous lui propositions, quand la proximité nous engageait à nous adresser à lui de préférence. Sans refuser d'obéir, Mgr t Daveluy sut toujours s'y prendre de manière à mettre toujours en évidence, pour l'honneur et l'autorité, la personne de son supérieur. C'était la conduite de saint François de Sales, tant qu'il fut coadjuteur de Genève ; aussi, pendant les neuf ans de son épiscopat avec le titre de Coadjuteur, n'a-t-on jamais vu, sur aucun point, la moindre discordance entre les deux évêques : la pensée de l'un était la pensée de l'autre. C'étaient véritablement un cœur et une âme. »

Tous les missionnaires de Corée s'accordent à reconnaître la profonde piété de l'Évêque d'Acônes. « Lorsque je passais la nuit chez Monseigneur, dit Mgr Ridel, comme nous couchions dans la même chambre, -sur la même natte, le matin, quand je m'éveillais, je voyais Mgr Daveluy à genoux, bien souvent le visage contre terre, faisant son oraison, évitant toute espèce de bruit, de crainte de m'éveiller. »

« Mgr Daveluy, ajoute M. Féron, était très réservé sur tout ce qui le concernait ; c'est pourquoi, tout en le voyant très pieux, et admirant sa dignité et sa dévotion à la sainte messe, je n'ai jamais connu ses dévotions particulières.

« Pour la même raison, continue le même missionnaire, je ne sais pas s'il avait quelques mortifications ou austérités particulières ; il en avait déjà pas mal comme cela sans en chercher.

En effet, à quoi bon un cilice de crin, quand il faut porter presque continuellement le cilice vivant de saint Benoît Labre ?

« Que retrancher à une nourriture déjà chétive et insuffisante? Pendant plusieurs années, il a observé avec rigueur, comme tous les autres, les jeûnes obligatoires de l'Église, y compris toutes les veilles de fêtes d'apôtres, peut-être eût-il mieux fait de demander dispense à son supérieur : cette dispense a été accordée depuis par le SaintSiège, sauf quelques réserves. Mais si cette austérité a contribué à ruiner sa santé, elle n'a diminué ni son zèle ni son travail.

« Il prenait ses infirmités et les petites misères inhérentes à la condition apostolique avec beaucoup de simplicité et de bonhomie, sans témoigner ni peine ni répugnance d'aucune sorte. Je l'ai vu quelquefois, quand son genou se déboîtait, ce qui arrivait même à l'état de repos, à cause peut-être de la position habituelle, assis à terre les jambes croisées, il le prenait à deux mains et le remettait en place, sans témoigner aucune douleur ; mais si naturellement, que je n'ai jamais songé à lui demander si réellement cela ne lui faisait pas beaucoup de mal. Mais quand les souffrances d'estomac le prenaient, il lui était impossible de dissimuler la pâleur et l'altération de ses traits, alors on savait qu'il souffrait ; lui, ne se plaignait pas, mais si on le questionnait, il répondait simplement sans chercher à y mettre du mystère. »

Nous savons déjà que, de bonne heure, sa santé fut déplorable. « Monseigneur paraissait souffrant, dit Mgr Ridel, son visage était pâle, il était d'une grande maigreur, mais quelle était sa maladie? Plusieurs fois, au milieu de la conversation, il interrompait: « Excusez-moi un instant », disait-il, et alors il était obligé de s'allonger sur la natte, paraissait souffrir des maux d'entrailles comme de violentes coliques. Il s'empressait de mâcher quelques morceaux d'écorce de grenade, puis après être resté environ quatre à cinq minutes dans cette position, il se relevait en disant : « C'est fini, il est descendu, je vous demande pardon de vous avoir laissé ainsi, mais je ne pouvais y tenir ; c'est une chose qui me prend souvent, je ne connais pas de remède. » Ordinairement il prenait la précaution d'avertir. « Si vous me voyez dans cet état, ne vous inquiétez pas, laissez-moi tranquille, il n'y a rien à faire, et ça se passe au bout de quelques minutes. »

— Outre cela, Sa Grandeur avait d'autres maladies, entr'autres un mal de genoux qui l'empêchait de faire une longue route à pied. En somme, je crois que Monseigneur était anémique., — De plus, Monseigneur avait souvent le vertige dans les dernières années et je l'ai entendu me dire que bien souvent, passant les montagnes porté en chaise, il était obligé de se mettre un bandeau sur les yeux. Par suite de cet état maladif, Monseigneur se plaignait de perdre la mémoire. Quelquefois, cherchant inutilement une expression coréenne qui ne lui revenait pas, il disait: « Moi qui savais si bien cela autrefois, j'oublie tout, je sens que ma mémoire baisse. »

« Enfin, dit encore M. Féron, lorsque je vis Sa Grandeur pour la première fois, en 1857, j'arrivai le lendemain de son sacre, il souffrait depuis assez longtemps de maux d'yeux, causés par la fumée qui se répand dans les maisons coréennes et par son application à l'étude. Ces maux d'yeux, avec des intervalles de mieux et de pire, n'ont jamais bien cessé non plus. Je n'ai jamais revu Sa Grandeur sans qu'elle s'en plaignît, si on lui en parlait. Ses souffrances et ses travaux lui firent tomber les cheveux de bonne heure : à 40 ans il était presque complètement chauve.

« En résumé, ajoute le même missionnaire, ce -qui était le plus frappant dans la conduite de Mgr Daveluy, c'était une dignité de maintien toujours la même, et une application constante -et ininterrompue à ses devoirs de missionnaire, qui m'ont toujours paru provenir de la pensée constante de Dieu. Je crois que notre saint Coadjuteur ne perdait guères de vue cette

douce présence ; ses dispositions intérieures se trahissaient rarement dans la conversation, mais, par l'ensemble de sa conduite, on voyait qu'il se tenait toujours sous l'œil de Dieu. »

Nous terminerons ce chapitre par l'extrait suivant de la relation de M. Calais : « Outre ce qui a été déjà rapporté sur Mgr Daveluy, nous devons dire que Sa Grandeur a éprouvé de grandes peines intérieures, nous le tenons d'e lui et de Mgr Berneux ; ses croix, ses épreuves intérieures qui ont duré plus de cinq ans, étaient parfois tellement fortes que non seulement elles lui faisaient facilement oublier toutes ses croix extérieures, mais elles le rédui-' saient à un grand état de faiblesse. Dieu a voulu que corps et âme, tout son être lui fût immolé, car on peut dire que, pendant les vingt années qu'il a passées en Corée, il a été une véritable et parfaite hostie placée sur l'autel de l'immolation.

Il a été donné à la terre pour servir grandement à la gloire de Dieu et au salut de ses frères ; qui dira les milliers d'infidèles qu'il a régénérés dans les eaux du baptême, d'enfants du démon en a fait des enfants de Dieu, de gens à demi barbares les a rendus des gens humains et civilisés?

Comme de l'Apôtre, on pourrait dire de lui : « Il s'est fait tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. »

CHAPITRE V

ATTACHEMENT DE MGR DAVELUY POUR SA FAMILLE. — SA CORRESPONDANCE AVEC SES PARENTS ET SES AMIS.

Notre travail serait incomplet si nous négligions de signaler l'amour de Mgr Daveluy pour tous les siens. En effet, l'une de ses qualités distinctives les plus caractéristiques fut assurément son amour et son respect pour son père et sa mère, son affection pour ses frères et sœurs, son attachement à tous les amis qu'il avait laissés en France. Son âme aimait à s'épancher dans ces longues lettres si cordiales, qui nous ont fourni les principaux éléments de notre livre, mais qui ne sont pas moins précieuses et moins touchantes sous le rapport des sentiments qu'elles expriment.

La première partie de cet ouvrage nous a fait voir suffisamment combien Antoine Daveluy était un fils dévoué et un frère affectueux, en même temps qu'un ami sincère ; sa correspondance, depuis son départ pour les missions, nous le montre toujours le même.

A partir de son entrée en Corée, l'abbé Daveluy ne put plus correspondre avec l'Europe qu'une fois par an, sauf pendant les dernières années où quelquefois l'Évêque d'Acônes put adresser une courte lettre à M. et Mme Daveluy, par le moyen de la petite expédition envoyée par Mgr Berneux à l'îlot de Mérim-to, pour faire entrer des missionnaires. Mais chaque année, au mois de décembre, le courrier chrétien qui accompagnait l'ambassade coréenne à Péking, emportait de nombreuses lettres de Mgr Daveluy : une d'abord plus longue que toutes les autres à son père et à sa mère, — c'est de celles-là surtout que nous avons donné de nombreux extraits ; — d'autres ensuite pour les frères et sœurs, les confrères d'Europe, les amis, les pieuses communautés avec lesquelles il resta en correspondance. Chacun a la sienne successivement et souvent même simultanément.

Toutes sont longues relativement, toujours écrites de cette petite écriture aussi nette et aussi régulière en 1865 qu'en 1845. Ce sont toujours les pensées pieuses qui dominent; on sent que l'écrivain est pénétré de cette pensée de l'auteur de l'Imitation : « Toute amitié sans moi ne vaut rien et ne durera pas et celle de ceux que je n'ai pas unis n'est ni véritable ni pure (1(1) Imitation de Jésus-Christ, liv. III, chap. XLII.); » mais néanmoins, comme il s'intéresse à tout et à tous, comme il parle à chacun le langage qui lui convient, comme il n'oublie personne, surtout les vieux serviteurs auxquels il envoie chaque fois un affectueux bonjour !

Avant tout, il rappelle et recommande les pieux rendez-vous : à ses frères et sœurs il rappelle surtout le bonheur qu'ils ont d'appartenir à une famille chrétienne et les devoirs que ces grâces exceptionnelles leur imposent ; toujours il les exhorte à conserver et à augmenter l'esprit de famille et d'union. Ensuite, il n'est pas un événement de la vie de chacun, première communion, mariage, etc. qui ne l'intéresse et qu'il ne mentionne tout spécialement. Les Dames de Louvencourt ont remplacé à Roye les Ursulines et l'une de ses sœurs y est envoyée, c'est pour l'ancien vicaire de Roye l'occasion d'un charmant retour sur le passé, qui témoigne la fidélité de son souvenir pour la petite ville qui a eu les prémices de son zèle sacerdotal. On comprend la réserve que l'intimité de ces correspondances nous impose, mais nous n'hésitons pas à dire qu'il faut les avoir lues pour bien connaître le cœur aimant, franc, loyal et dévoué d'Antoine Daveluy. Espérons qu'un jour viendra où toutes ces lettres pourront être publiées : la gloire du Coadjuteur de Corée n'en brillera que d'un plus vif éclat, et les hommes du monde n'en comprendront que mieux comment l'amour de Dieu poussé jusqu'au dévouement le plus absolu et à l'immolation de soi-même n'affaiblit pas l'amour de la famille.

Nous voudrions pouvoir donner ici de longs passages de ces lettres intimes, mais nous devons nous borner à n'en reproduire, en ce moment, qu'un très petit nombre d'extraits.

Il avait reçu la collection des photographies de chacun. « Je fais dans ma Corée, dit-il, des réunions charmantes, malgré la petitesse de ma maison, je ne crains pas le nombre, et vraiment l'illusion est quelquefois complète ; je vous remercie donc de m'avoir procuré cette satisfaction. »

Sa sœur aînée, dont l'entrée au noviciat du Sacré-Cœur, le 21 novembre 1833, avait inspiré au rhétoricien de Saint-Riquier de si pieuses réflexions (1(1) V. première partie, chapitre IV.), mourut saintement au Sacré-Cœur d'Amiens, le 5 décembre 1856. La nouvelle n'en parvint naturellement à Mgr Daveluy qu'en 1858.

« J'étais loin de penser, dit-il à ses parents, au début de sa lettre de septembre 1858, que Dieu aurait appelé à lui si vite notre chère Thérèse, et, malgré ses malaises continuels, je pensais qu'elle se soutiendrait. Puisque le Seigneur a voulu lui accorder de suite la couronne, je ne veux pas trop m'en affliger, mais plutôt en réfléchissant à sa vie et à sa mort, j'ose bien me flatter que nous avons une protectrice de plus en haut et qu'elle nous aidera à aller la rejoindre. Comme tous les détails de ses derniers moments m'ont édifié ! Que de grâces particulières elle put recevoir ; c'est bien là la récompense de sa vertu et un signe bien consolant de sa prédestination. Tout en priant pour elle, je ne puis pas ne pas recommander moi et ma mission à son intercession et j'y trouve ma consolation. Votre solitude m'est bien pénible à penser, toutefois, je me flatte toujours que vous êtes heureux de voir vos derniers enfants dans un chemin moins glissant que beaucoup d'autres, et que vous trouvez là votre repos et votre consolation. D'ailleurs, nos deux nouvelles religieuses étant si près (1(1) Les deux filles que M. et Mm. Daveluy avaient encore avec eux étaient entrées chez les Dames de Louvencourt:), la séparation est un peu moins pénible ; toutes ces pensées trompent mes

inquiétudes, et je ne puis croire que Dieu ne vous accorde pas des faveurs très spéciales dans vos jours avancés, pour vous préparer plus encore au grand voyage qui doit effectuer la grande réunion. »

Dans cette même préoccupation, quelques années plus tard, il écrit au dernier de ses frères, vicaire dans une des paroisses d'Amiens: « Tâchez d'être toujours assidu à aller porter quelque consolation à l'isolement de nos bons parents. Vous le pourrez facilement par manière de récréation et Dieu, loin de vous reprocher ces allées fréquentes, vous en tiendra compte comme acte de piété filiale ; remplacez-moi auprès d'eux dans leur vieillesse. »

Parmi toutes les fêtes de famille, il en est une, plus solennelle et plus rare, qui voit réunies, le matin au pied de l'autel, et le soir à la table paternelle, souvent trois ou quatre générations fêtant ce qu'il est de mode aujourd'hui, à l'imitation de l'étranger, d'appeler les Noces d'or, et ce que d'autres aiment à continuer d'appeler, comme nos pères, la Cinquantaine. Cette fête, l'abbé Daveluy, en quittant la France, espérait, avec raison, qu'il serait donné à son père et à sa mère vénérés de la célébrer un jour ; mais, comme on savait que, selon toute probabilité, il ne pourrait lui être donné d'y assister, nous avons vu comment ses parents avaient voulu fêter avec lui, avant son départ, le trentième anniversaire de leur mariage. Plus tard, lorsqu'on approcha de l'époque de ce grand jour, l'Évêque d'Acônes n'oublia pas d'en faire mention et de s'y associer à l'avance : « Cette lettre vous arrivera, écrit-il en octobre 1862, peu de temps avant la cérémonie du 13 septembre. Les desseins de la Providence ne semblant pas être que j'aie le bonheur d'y assister, j'en fais le sacrifice; j'y serai de cœur et par l'offrande du saint Sacrifice. Je souhaite vivement que tous puissent alors se réunir pour remercier Dieu de vous avoir heureusement conservés à notre amour ; mon désir sincère est que cette fête contribue à resserrer davantage encore l'union de tous les membres de notre famille, si dispersés, et que chacun en profite pour se retremper dans l'esprit propre de la famille que nous devons tous tendre à ne pas perdre ; tels sont les vœux que j'adresse et adresserai encore à Dieu pour obtenir que nous soyons tous la couronne et la consolation de nos chers parents. Vous serez heureux, chers parents, de voir tous vos enfants réunis alors dans un même cœur et un même esprit, cette pensée a des charmes pour moi et j'ose espérer que Dieu vous accordera des bénédictions toutes spéciales à cette occasion. »

L'année suivante, il date du jour même de la fête, sa lettre annuelle : « Qui a Jésus a tout.

« C'est aujourd'hui le 13 septembre, cinquantième anniversaire du 13 septembre 1813, jour attendu de nous tous pendant ces dernières années, et dans lequel chacun demandait au Seigneur de pouvoir célébrer le renouvellement de votre mariage. Persuadé que nos vœux ont été écoutés de Dieu, en qualité de fils aîné, j'ai célébré la première messe à votre intention, alors que tout était encore autour de vous plongé dans le silence de la nuit ; louanges, actions de grâces, prières, tout se succédait dans mon esprit sans interruption, mais surtout les versets du Psaume :

Beati omnes qui timent Dominum, qui ambulans in viis ejus, ne sortaient pas de ma pensée et m'aidaient à louer le Seigneur, à le remercier, à le prier aussi pour mon père et ma mère, comme pour tous les autres membres de la famille que je voyais réunis autour d'eux, et auxquels je faisais à volonté les diverses applications qui se présentaient. Ainsi, occupé de ce tableau doux et consolant, je n'étais plus en Corée, j'étais à Amiens, j'étais vraiment près de vous, et je jouissais de la joie universelle sans envier rien à personne, puis enfin je m'écriai : Que Dieu est bon !

Quam bonus Israel Deus ! Toutes ces pensées, bien chers parents, n'étaient-elles pas les vôtres, oui, je n'en doute pas ; ce jour là sans doute tous vos enfants se seront trouvés réunis, la fête aura été trouvée complète et toute chrétienne ; Dieu qui -savait que je ne pouvais y être præsens corpore, avait dans sa miséricorde choisi mon remplaçant, et notre cher abbé aura pu faire cette cérémonie touchante, afin que la seconde bénédiction tombe des mains d'un de ceux qui sont le fruit de la première bénédiction, et que le sacrifice d'actions de grâces soit offert par un de ceux dont le cœur sent le besoin et est porté par la nature même à témoigner sa reconnaissance à Dieu pour toutes les faveurs qu'il nous a transmises par les auteurs de nos jours. Grâces à Dieu, à jamais, pour tant de bienfaits. »

CHAPITRE VI

PRÉLIMINAIRES DE LA GRANDE PERSÉCUTION. —

LES RUSSES. ET LA CORÉE. — MGR BERNEUX ET MGR DAVELUY SONT MANDÉS PAR LE RÉGENT. LA PERSÉCUTION EST DÉCRÉTÉE. — ARRESTATION ET MARTYRE DE MGR BERNEUX ET DE CINQ MISSIONNAIRES.

(Janvier-Mars 1866)

On se rappelle que la Corée confine au nord aux territoires cédés depuis peu (1860) à la Russie par la Chine en Mandchourie. Le Mikiang, en coréen Tou-man-kang, petit fleuve qui se jette dans, la mer du Japon, est la frontière du royaume de ce côté. Ce voisinage ne laissait pas que d'inquiéter la Corée, lorsqu'en janvier 1866 un navire russe arriva à Ouen-san, port de commerce sur la mer du Japon et de là adressa une lettre au gouvernement coréen, demandant assez impérativement la liberté de commerce et le droit de s'établir en Corée pour les marchands russes. En même temps, dit-on, quelques troupes passaient le Tou-man-kang, pour appuyer cette demande. Suivant l'usage asiatique, on les - paya de paroles, leur répondant que la Corée, vassale de la Chine, ne pouvait traiter avec aucune nation sans la permission de l'empereur, et qu'on envoyait immédiatement à Péking une ambassade extraordinaire à ce sujet.

Cependant l'émoi était grand à la cour et les ministres ne cachaient pas leurs inquiétudes.

Mgr Berneux était parti pour les provinces de Hoang-haï et de Pieng-han ; les catéchumènes étaient plus nombreux que jamais et le prélat, qui n'eut le temps de visiter que quatre stations, en avait déjà baptisé huit cents. Mgr Daveluy était toujours dans le Naï-po. Pendant ce temps, quelques nobles de Séoul, assez tièdes chrétiens, d'anciennes familles dégradées pour cause, de religion, crurent avoir trouvé une excellente occasion de montrer leur sagesse en se. donnant l'honneur de faire obtenir la liberté aux chrétiens.

Ils se concertèrent donc, à l'insu de leur évêque et de tout le monde, et firent présenter au régent, père du roi, une lettre où ils expliquaient comment les Russes venaient pour envahir la Corée et, comme unique moyen de leur résister, indiquaient une alliance avec la France et l'Angleterre.

Cette pièce, rédigée., dit M. Féron, avec la maladresse que l'on pouvait attendre de gens aussi peu instruits, mettait en avant les deux évêques de la manière la plus déplorable.

Elle fut reçue par le régent avec une froideur qui terrifia nos diplomates et l'un d'eux se hâta même de fuir en province.

Malgré cela, deux jours plus tard, quelques mots de la femme du régent, mère du jeune roi, à la nourrice du roi, Marthe Pak, firent reprendre courage à l'un de ces chrétiens, Thomas Hong, maître de la maison qu'habitait le vicaire apostolique. Il alla trouver le mandarin Jean Nam, chrétien très instruit qui avait enseigné le coréen à plusieurs missionnaires, notamment à M. Ridel. Il lui exposa la situation et le supplia de composer une nouvelle lettre. Jean Nam résidait alors au palais, donnant des leçons de chinois au fils d'un grand personnage de la cour.

Il consentit à dresser une nouvelle requête, et alla lui-même la présenter au régent, qu'il trouva entouré de cinq ou six grands mandarins. Le régent lut la lettre avec beaucoup d'attention et se contenta de répondre : « C'est bien; allez en parler au ministre. » Le lendemain, il fit appeler de nouveau Jean Nam, et s'entretint longuement avec lui d'abord de la religion chrétienne, qu'il trouva belle, puis, tout à coup, lui demanda s'il était bien sûr que l'évêque pût empêcher la prise de la Corée par les Russes et, Jean répondant affirmativement : « Où est-il, reprit le régent?

Est-il à la capitale ? — Non, il est absent depuis quelques jours. — Oh ! Il sera allé dans la pro-

vince de Hoang-hai. visiter les chrétiens. — Il y est en effet. — Eh bien ! faites-lui savoir que je serais bien aise de le voir (1(1) Hist. de l'Église de Corée, Tom. II, p. 522.). »

Cet entretien, dont les suites furent si désastreuses, combla de joie les chrétiens de Séoul, - et un moment il ne fut bruit que de la liberté qu'on allait obtenir, d'une église à bâtir dans la capitale, etc. Mgr Berneux, peu satisfait sans doute de la maladroite démarche des chrétiens de sa ville épiscopale, refusa de se rendre au * désir du régent. « J'ai fait répondre, écrivait-il, que, malgré tout mon désir d'être utile au roi, n'étant ni de la même religion, ni de la même nation que les Russes, je ne pouvais avoir sur eux aucune influence. » Le vicaire apostolique ajoutait qu'il redoutait, autant que personne, le danger dont la Corée était menacée par ces étrangers qui, tôt ou tard, finiraient par s'établir sur son territoire, mais que le refus constant du gouvernement de se mettre en rapport avec les puissances européennes, refus qu'il s'abstenait de blâmer, ne laissait aucun moyen de conjurer le danger (2(2) Vie de Mgr Berneux, par M. l'abbé PICHON. 2e édition, p. 333.).

Les chrétiens continuèrent cependant d'insister pour que les deux évêques revinssent à Séoul.

Le Beau-père du régent, celui-là même qui lui avait remis la première supplique si froidement reçue, fournit même les frais du voyage. Les deux prélats se décidèrent à acquiescer au désir des fidèles et, le 25 janvier, Mgr Daveluy arrivait à Séoul. Mgr Berneux n'y parvint que quatre jours plus tard. Le 31 janvier, l'Évêque d'Acônes écrivait à M. Ridel : « Je suis actuellement à la capitale, et vous ne devineriez pas pour quelles affaires ; il est question d'une entrevue avec le Régent, père du jeune roi, à propos des affaires des Russes qui viennent de se présenter dans le nord de la Corée ; je reçois le courrier d'Europe, je vous envoie vos lettres; et puisque Mgr de Capse est de retour, je vais descendre au Naï-po pour continuer mon administration qui sera très en retard cette année (1(1) Lettre de M. Ridel à M. Daveluy père. Chang-IIaï, 27 août 1866.) ».

Nous voyons dans ces lignes que Mgr Daveluy ne fondait pas de grandes espérances sur le résultat de l'entrevue projetée avec le régent. En effet, suivant l'expression de M. Féron, « déjà le vent avait tourné. » Lorsque, le jour même où Mgr Daveluy écrivait, Jean Nam se présenta chez le régent pour l'informer de l'arrivée des évêques, celui-ci le reçut très froidement et lui dit, avant qu'il eût pu ouvrir la bouche : « Comment, vous êtes encore ici! Je vous croyais descendu en province pour aller rendre visite à votre père. » Et Jean reprenant qu'il avait dû rester à la capitale pour l'affaire importante que -« Oui, oui, » interrompit le régent, « je sais ; mais rien ne presse maintenant, nous verrons plus tard. Et, puisque vous allez voir votre père, consultez-le un peu sur tout cela. » Le père de Jean, Augustin Nam, était un vieux mandarin de 84 ans, en grande réputation dans tout le royaume et excellent chrétien. En apprenant de son fils ce qui s'était passé, il lui dit : « Tu as fait l'œuvre d'un sujet dévoué, mais il t'en coûtera certainement la vie. Quand on te fera signer ta condamnation à mort (suivant l'usage coréen; ne manque pas d'en effacer toute expression injurieuse à la religion. »

Cet accueil du régent inspira des inquiétudes. Mgr Berneux voyant qu'on différait l'entrevue, sous prétexte de la proximité du jour de l'an coréen, alla donner les sacrements dans deux chrétientés voisines ; il y passa trois jours et rentra chez lui le 5 février. Depuis cette époque il ne sortit de chez lui que pour aller deux ou trois fois à cinq minutes de distance, donner la confirmation et les autres sacrements, chez un catéchiste, à quelques fidèles des provinces du nord. De son côté, Mgr Daveluy était retourné reprendre ses Luvaux apostoliques dans le Naï-po.

Déjà, à cette époque, la mort des deux évêques, celle de leurs confrères et l'extinction définitive du christianisme en Corée venait d'être décrétée.

La cour était presque exclusivement composée d'ennemis acharnés des chrétiens. Plusieurs fois ils avaient demandé en vain la nouvelle publication des édits de persécution. Ils attendaient l'occasion et ne la laissèrent pas échapper.

Il n'était plus question des Russes et la frayeur qu'ils avaient inspirée avait à peu près disparu ; leur navire s'était retiré, dit-on, et leurs troupes avaient repassé la frontière ; mais l'ambassade annuelle à Péking, partie en décembre 1865, avait envoyé une lettre où il était dit que les Chinois mettaient à mort les Européens répandus dans l'empire. Cette lettre, arrivée à Séoul, dans les derniers jours de janvier, fut comme l'huile jetée sur le feu. Les quatre principaux ministres se mirent à désapprouver hautement la démarche du régent vis-à-vis des évêques. « Haine aux Européens ! » s'écriaient-ils ; « pas d'alliance avec eux, ou c'en est fait du royaume ! A mort tous les barbares d'Occident! à mort tous les chrétiens ! » Le régent rappela l'expédition francoanglaise en Chine, le danger auquel on s'exposait, l'invasion possible de la Corée, etc. « Non, » lui répondit-on, « vaines frayeurs que tout cela ! N'avons-nous pas déjà tué plusieurs de ces Européens ? Qui a jamais cherché à venger leur mort? Quel dommage en avons-nous éprouvé ? » Ils faisaient allusion à Mgr Imbert, MM. Maubant et Chastan, martyrisés en 1839, peut-être aussi aux naufragés qui, à diverses époques, avaient été impitoyablement massacrés sur les côtes. Le régent, seul de son avis, se laissa-t-il convaincre par leurs raisons et entraîné par leur fanatisme ? ou bien fut-il forcé de céder au torrent, pour ne pas risquer sa propre autorité et compromettre sa position? On ne le sait pas encore bien* Quoi qu'il en soit, il céda, et signa l'arrêt de mort de tous les évêques et prêtres européens et la mise en vigueur des anciennes lois du royaume contre les chrétiens. Ce fut quelque chose comme les fameux édits de Dioclétien, de l'an 303.

Mgr Berneux, qui pendant longtemps s'était plu à espérer, attendait toujours tranquillement que le régent le fit appeler, lorsqu'il s'aperçut que sa maison était surveillée ; il refusa de chercher une autre retraite : « C'est moi que l'on cherche, dit-il, si je me cache, on fera des perquisitions partout et il en résultera une persécution générale. » Enfin, dénoncé par son domestique Nisou-ki, qui, non content de trahir son maître, dénonça aussi les autres missionnaires dont il connaissait la résidence, le vicaire apostolique de Corée fut arrêté le 23 février, à quatre heures du soir, avec tous les gens de sa maison.

“ On fut quelque temps, écrivait M. Féron, sans savoir ce que signifiait cette arrestation, et d'abord nous n'en fûmes pas très effrayés, mais tout ne tarda pas à s'éclaircir. Des ordres avaient été donnés partout, la persécution éclata partout à la fois. » M. de Bretenières demeurait à Séoul, à quelques minutes de Mgr Berneux ; il commençait à comprendre assez le coréen pour administrer les fidèles. Le 23 février, il s'était rendu dans un quartier assez éloigné où il avait confessé deux personnes et béni un mariage. Le soir, en rentrant, il apprit l'arrestation de Mgr Berneux. Il ne songea point à fuir et se contenta d'envoyer la nouvelle à Mgr Daveluy et aux autres confrères. Le surlendemain, 25 février, il fut mis chez lui en état d'arrestation. MM. Dorie et Beaulieu furent à leur tour arrêtés, le 27 février, et amenés le lendemain à Séoul.

Il n'entre pas dans notre plan de nous étendre sur les derniers combats de ces glorieux témoins du christianisme en Corée. Les tortures ne purent vaincre leur constance, ni abattre leur courage.

Mgr Berneux, qui allait enfin obtenir la palme qu'il n'avait pu conquérir au Tong-King, leur montra dignement l'exemple. Le 8 mars (22 de la première lune) fut le jour de leur triomphe.

Une foule immense, avide de voir les prêtres étrangers, s'était rassemblée à la porte de la prison. Les uns regardaient curieusement leur visage, leur attitude; la plupart riaient et leur prodiguaient de grossières insultes. « Ne riez pas et ne vous moquez pas ainsi, » leur dit Mgr Berneux ; « vous devriez plutôt pleurer. Nous étions venus pour vous procurer le bonheur éternel, et maintenant qui vous montrera le chemin du ciel ? Oh ! que vous êtes à plaindre ! » Pendant le trajet, les porteurs s'arrêtèrent plusieurs fois pour se reposer. Alors Mgr Berneux s'entretenait avec ses jeunes confrères, ou bien, jetant les regards sur la foule qui les suivait, il disait en soupirant: « Hélas! mon Dieu! qu'ils sont à plaindre ! »

Les martyrs, entourés d'une escorte de quatre cents soldats, furent ainsi conduits hors de Séoul, sur une grande plage de sable, le long du fleuve, près du village de Sai-nam-to.. C'est là que leurs têtes tombèrent glorieusement pour Jésus-Christ.

La mort de Mgr Berneux investissait immédiatement Mgr Daveluy de la charge de Vicaire Apostolique de Corée. La dignité dont son humilité s'était effrayée lui était ainsi conférée dans un moment trop solennel pour qu'il pût la refuser.

Il ne devait la garder que vingt-deux jours; pour lui aussi allait sonner l'heure de la récompense.

Le jour même du martyre de Mgr Berneux, MM. Pourthié et Petitnicolas, arrêtés en province, arrivaient à Séoul. Trois jours plus tard, le 11 mars, eux aussi versaient leur sang pour la foi qu'ils étaient venus prêcher.

CHAPITRE VII

ARRESTATION ET MARTYRE DE MGR DAVELUY ET DE MM. AUMAÎTRE ET HUIN.

(11-30 mars 1866)

Par suite de l'arrestation de Mgr Berneux, Mgr Daveluy était devenu de fait, avant de l'être de droit, le chef de la mission de Corée. Les inquiétudes dont son âme dut être remplie n'en altèrent point la sérénité. Plusieurs fois déjà, nous le savons, il avait offert à Dieu le sacrifice de sa vie : le moment était venu où son offrande allait être acceptée.

Après son voyage inutile à Séoul, nous avons dit que l'Évêque d'Acônes s'était hâté de retourner dans le Naï-po continuer son administration. Il y était encore occupé quand lui parvint la lettre par laquelle M. de Bretenières lui annonçait l'arrestation de Mgr Berneux. Mgr Daveluy habitait alors une localité nommée Keu-to-ri. M. Huin, qui commençait à comprendre assez le coréen pour débiter dans l'administration des sacrements, était à peu de distance. M. Aumaître, que l'on appelait en coréen le Père O, avait recommencé depuis la Toussaint la visite de son district et se trouvait alors occupé dans le canton de Pou-en, à Sai-am-kol, non loin de la résidence du Coadjuteur.

Aux premières nouvelles, Mgr Daveluy ne crut pas à une persécution générale ; il pensa que le gouvernement voulait avoir les évêques et les missionnaires sous la main pour mieux se tirer d'affaire avec les Russes ou dans quelque autre but non encore avoué. Aussi, voyant les violences abominables exercées sur les chrétiens par les satellites envoyés à la recherche des missionnaires, violences qui plaçaient les fidèles entre la mort et l'apostasie pour leur faire dénoncer leurs prêtres, il eut un instant la pensée de se livrer.

Le 1er mars, il écrivit à M. Ridel: « Mgr de Capse est arrêté, Sa Grandeur a vu le Régent, sa contenance a été pleine de calme, de dignité et de sainteté. Qu'en sera-t-il;? Dieu le sait, Fiai voluntas. On dit que le Régent a parlé de moi au serviteur de Monseigneur. Quant à moi, si j'apprends que le Régent veut me prendre, mon intention est de me présenter, peut-être vous engagerai-je à en faire autant. »

Il avait également fait connaître sa pensée de se livrer aux persécuteurs, à M. Féron, sans l'engager à l'imiter, sans le lui défendre non plus.

« Faites, lui disait-il, ce que le bon Dieu vous inspirera. »

Mgr Daveluy avait pu recevoir quelques nouvelles des confesseurs de la foi. Thomas Hong, maître de maison de Mgr Berneux, prisonnier lui-même, put faire parvenir au Coadjuteur de l'illustre captif un billet où se trouvaient ces mots : « Mgr Berneux est toujours et partout plein de dignité et de sainteté. »

Les évènements marchaient vite, les mauvaises nouvelles se succédaient rapidement, Mgr Daveluy ne put bientôt plus douter que l'arrestation de Mgr Berneux aurait une issue fatale.

Il ordonna de préparer une barque et d'envoyer en mer quelques matelots chrétiens pour tâcher de remettre à quelque bâtiment européen le billet suivant adressé à Mgr Verrolles, vicaire apostolique de la Mandchourie : « Corée, 10 mars 1866.

« Nous sommes en persécution : Mgr Berneux, « vicaire apostolique, a été pris le 23 février et « depuis, cinq confrères: MM. Pourthié, Petit« nicolas, de Bretenières, Beaulieu et Dorie.

« Tous les autres vont être pris incessamment, « pas moyen d'échapper. On parle déjà d'exécuter « les six européens pris, et je crois qu'il en sera « ainsi, malgré les passeports français-chinois.

« Quoi qu'il en soit : Fiat voluntas! Mon tour va venir aussi et je prie Dieu de me soutenir dans l'arène. On a pillé la maison de Mgr Berneux, où se trouvaient réunis l'argent et tous les objets de la mission.

« Adieu, priez Dieu pour moi.

« ANTOINE, Évêque Coadjuteur de Corée. »

« La lettre n'était pas encore partie, dit M. Calais, auquel on doit ces détails, qu'il apprend que Mgr Berneux avait été mis à mort avec plusieurs de ses confrères et qu'un nouveau Judas s'était mis au service des persécuteurs. Il fit une seconde lettre donnant Jous ces tristes détails. Les porteurs de ces lettres s'en allèrent avec diligence, mais ils ne virent aucun bâtiment et, après bien des courses, ils allaient les rapporter, quand ils aperçurent une jeune Chinoise qui était venue faire la contrebande sur les côtes de Corée ; ils purent avec bien de la peine la charger de la première lettre pour Mgr Verrolles, car ils avaient perdu la deuxième.» Cette lettre ne parvint au vicaire apostolique de la Mandchourie que le 20 juin.

Cependant, les bruits de persécution ayant jeté le trouble parmi les chrétiens, M. Aumaitre avait dû interrompre son administration et s'était rendu auprès de Mgr Daveluy pour lui demander ses conseils et ses ordres. L'Évêque d'Acônes fit appeler immédiatement M. Huin, et ils passèrent, tous trois ensemble, un jour entier (1(1) L'historien de M. Aumaître dit la journée du vendredi 9 mars, mais il nous paraît plus probable que cette réunion eut). En se quittant, ils dirent à quelques chrétiens de confiance qu'ils n'espéraient guères échapper, parce que leur présence était trop connue, et que d'ailleurs la fuite était à peu près impossible dans un pays de plaines comme le Naï-po. Mgr Daveluy resta à Keu-to-ri, où la réunion avait eu lieu, M. Aumaitre alla à So-tel, village distant d'une lieue et demie, et M. Huin retourna à Sei-ko-ri. Les deux jours suivants, les villages de Keu-to-ri et de So-tel furent envahis et visités jusqu'à sept fois par des bandes de satellites. Mgr Daveluy et M. Aumaître se jetèrent la nuit dans une petite barque, sans aucune espèce de provisions, afin de gagner la mer : mais un vent contraire s'éleva ; pendant deux jours il fut impossible de quitter la rive, et, à la fin, voyant qu'ils étaient encore plus exposés aux recherches des satellites sur cette barque que dans leurs maisons, ils regagnèrent les villages qu'ils avaient quittés.

Mgr Daveluy logeait, à Ko-teu-ri, chez le catéchiste Nicolas Song. Un parent de ce dernier, chrétien assez tiède, voulut aller à Séoul pour avoir des nouvelles certaines, et obtint de l'Évêque, non sans difficulté, la permission de partir et de l'argent pour sa route. C'était le 10 mars.

Le 11 au matin, quatrième dimanche du carême, cet individu revint disant qu'il avait rencontré lieu un peu plus tôt. Nous suivons ici, pas à pas, L'Histoire de l'Église de Corée, qui n'indique point de date, des satellites qui venaient prendre les Européens.

Mgr Daveluy, qui se méfiait de lui, refusa de le voir. Cet homme était-il un traître ? on l'ignore ; mais quelques heures après son arrivée, les satellites entraient dans le village. A leur tête, se trouvait Philippe Pak, élève en théologie du collège de Pai-rong, qui fut de suite reconnu par les chrétiens. Ce malheureux jeune homme qui, peu de jours auparavant, avait été torturé et jeté en prison au chef-lieu du district, jouait-il en effet le rôle de Judas ? Tous, et Mgr Daveluy le premier, le crurent alors, dit M. Dallet. Deux ou trois mois plus tard, Philippe Pak a protesté qu'on l'avait tiré de prison malgré lui, parce que les satellites ne savaient pas le chemin de Keuto-ri, et qu'on l'avait mis de force sur un cheval, afin qu'il leur servît de guide. Quoi qu'il en soit, au moment où le village fut envahi, Mgr Daveluy, cédant aux instantes prières des chrétiens, se cacha sous un tas de bois sec, à côté du panier qui renfermait sa chapelle. Les satellites, fouillant toutes les maisons, arrivèrent à celle de Nicolas Song, et l'un d'entre eux, d'un coup de pied donné dans le bois, découvrit le panier. Encouragé par ce premier succès, il donna un autre coup de pied un peu plus loin, et découvrit la tête de l'Évêque. Effrayé, il fit un pas en arrière, mais Mgr Daveluy se levant lui dit : « Ne crains pas.

Qui cherches-tu ? — Les hommes d'Occident, » répondit le satellite. — « Alors, prends-moi, car je suis l'un d'eux. » Les autres satellites accoururent et, sans lier l'Évêque, se contentèrent de le garder dans sa propre chambre, mais ils garrottèrent le maître de la maison, Nicolas Song.

Les satellites pressèrent Mgr Daveluy d'indiquer la retraite des autres missionnaires qu'on les avait chargés de saisir. Le prélat, convaincu que des trahisons multipliées avaient fait disparaître toute chance de fuite, et ne voulant pas exposer inutilement les chrétiens au pillage, à la torture, peut-être à l'apostasie, consentit à appeler près de lui M. Huin, à la condition formelle que personne n'accompagnerait les messagers qu'il chargerait de sa lettre. Il espérait ainsi sauver la chrétienté de Sei-ko-ri. On lui promit solennellement tout ce qu'il voulut, mais cette promesse fut violée de suite, et, de la porte de sa chambre, il put voir des satellites partir avec les deux chrétiens qu'il envoyait. On ne tint aucun compte de ses réclamations et de ses reproches.

M. Huin, revenu à Sei-ko-ri, avait le jour suivant entendu quelques confessions, mais, sur les conseils des chrétiens les plus sages, il s'était retiré dans un autre village où un noble chrétien, Paul Sin, lui offrit une retraite. Là aussi, se trouvaient des satellites qui, soupçonnant Paul de cacher un Européen et n'osant pas néanmoins violer le privilège de la noblesse en pénétrant chez lui de vive force, firent pendant toute la journée un tapage effroyable autour de la maison.

Un noble païen, ami de Paul, le tira d'embarras; il 'mpnaça les satellites, glissa quelque argent dans la main de leurs chefs, et obtint enfin leur éloignement. Pendant ce temps, M. Huin avait été obligé de se réfugier dans une petite armoire pratiquée dans le mur, où il pouvait à peine entrer. Il y passa plus d'une heure, replié sur lui-même, et ne respirant

qu'avec difficulté. La nuit venue, il gagna un autre village, distant de deux lieues et, quelques heures après, les deux messagers de Mgr Daveluy, accompagnés de cinq satellites, entraient dans sa chambre. M. Huin jeta les yeux sur la lettre qu'ils lui apportaient et leur dit : « L'Évêque a été arrêté ce matin ; il m'invite à aller le rejoindre. Cela suffit. » Les satellites lui firent une foule de questions, mais son domestique y coupa court en leur faisant observer que l'homme chez qui ils se trouvaient n'était pas chrétien; que, si l'on restait jusqu'au jour, on saurait ce qui s'était passé et qu'il en résulterait pour lui un grand dommage. En conséquence, il conseillait de partir immédiatement. Ils y consentirent et le 12 mars, dans la matinée, le missionnaire arrivait auprès de Mgr Daveluy.

M. Aumaître apprit bientôt l'arrestation de l'Évêque d'Acônes ; comprenant qu'il lui serait impossible d'échapper aux recherches qui se faisaient dans tous les villages des alentours, il songea seulement à ne compromettre aucun chrétien. Il s'informa donc exactement du chemin qui conduisait à Keu-to-ri et partit seul. Arrivé au village, il entra dans une maison chrétienne, en attendant que le Vicaire Apostolique le fit appeler. Le matin même, Mgr Daveluy entendant les satellites réclamer le P. O, dont ils avaient récemment appris l'existence dans le voisinage.

lui avait écrit pour lui dire de se livrer ; mais les porteurs de la lettre, ayant pris un autre chemin, ne l'avaient pas rencontré en route. A leur retour, ils trouvèrent les trois missionnaires réunis dans la chambre qui leur servait de prison. Satisfaits de leur expédition et de la manière dont les Européens s'étaient rendus, les satellites se montrèrent pleins d'égards pour eux. Ils ne les lièrent point, ne commirent aucun dégât dans le village, et, sur leur demande, délièrent et mirent en liberté les chrétiens arrêtés. C'étaient, outre le serviteur de M. Huin, le catéchiste Nicolas Song, le séminariste Philippe Pak, et Luc Hoang, serviteur de Mgr Daveluy. Mais ce dernier refusa de partir ; il déclara qu'il suivrait celui qui était à la fois son maître et son père, et, quoique les satellites, dit M. Féron, refusassent de l'arrêter, il les força, en quelque sorte, de l'adjoindre à leurs prisonniers.

Luc Hoang, dont le nom sera désormais inséparable de celui de l'évêque d'Acônes, était d'une famille païenne assez riche. Vers l'âge de vingt ans, sur les exhortations de son professeur de chinois, il se convertit à la religion chrétienne, et y gagna successivement toutes les personnes de sa famille.

A l'arrivée de Mgr Ferréol, Luc s'attacha tout entier au service de la mission. Mgr Ferréol songea à le faire prêtre, car sa femme consentait à se séparer de lui pour vivre dans la continence ; mais, comme il n'y a point en Corée de monastère de femmes régulièrement établi, le Saint-Siège ne jugea pas à propos d'accorder la permission demandée. Le père de Luc étant mort et son frère aîné ayant, par une gestion maladroite, dilapidé la fortune de la famille, Luc donna d'abord aux siens tout ce qu'il possédait, puis, pour leur venir plus efficacement en aide, essaya diverses spéculations malheureuses et ne réussit qu'à ruiner ses bailleurs de fonds. Les missionnaires craignant que les rapports qu'ils avaient eus avec lui ne lui donnassent un certain crédit et ne fussent un piège pour ceux auxquels il empruntait de l'argent, lui fermèrent leur porte. Cette espèce d'ostracisme dura dix ans. En 1858, M. Féron décida Luc à renoncer à toutes ses entreprises, et le prit avec lui comme professeur de chinois. Il fut ensuite catéchiste de M. Joanno, puis de Mgr Berneux, et enfin attaché à Mgr Daveluy pour l'aider à la composition et à la correction des livres.

Il vivait avec la plus grande frugalité, et tout ce qu'il recevait, soit des missionnaires, soit des chrétiens, était employé à payer ses dettes ; aussi, avait-il recouvré la confiance de

tous, et ses créanciers eux-mêmes avaient pour lui beaucoup de respect et d'affection. Il ne voulut point se séparer de Mgr Daveluy, et le suivit en effet jusqu'à la mort. Il avait alors 52 ans (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. II, pp. 551-552.).

Les satellites restèrent deux jours à Keu-to-ri, avant de reprendre le chemin de la capitale. Ils se montrèrent honnêtes et prévenants envers leurs prisonniers, et semblèrent écouter avec plaisir les exhortations qui, à plusieurs reprises, leur furent adressées. « Ils avouèrent, dit M. Calais, que la religion était bonne, et que s'ils les arrêtaient, ce n'était que parce qu'il y avait ordre du gouvernement de le faire. Mgr Daveluy, se ressouvenant qu'il avait 1300 sapèques cachées en un endroit, dit d'aller les chercher et de les donner aux satellites ; ils allèrent eux-mêmes au lieu désigné, et au lieu de 1300 n'en trouvèrent que 900; alors les chefs des satellites croyant que c'étaient leurs subordonnés qui en avaient emporté 400, firent battre rudement de coups de bâtons ceux qui furent soupçonnés ; 300 sapèques furent rendus ; il n'en restait plus que 100, et ils les faisaient toujours battre, lorsque Monseigneur, en ayant grande pitié, leur dit de cesser de les frapper, car il pouvait bien se faire que ce ne fût que 1200 et non pas 1300 qu'il eût fait déposer ; sur ce, on termina la question. Quelques satellites, se rappelant les richesses et les effets qu'on avait pris à la maison de Mgr Berneux, demandèrent à Mgr Daveluy où étaient ses biens. « Quant à mes biens, répondit Mgr Daveluy, toujours j'en ai eu très peu, et ce que j'avais m'a été brûlé il y a quelques mois seulement, ainsi que ma petite cabane tout entière. » — « Oui, c'est très exact, repartirent d'autres satellites, nous avons appris en effet que l'Évêque d'Acônes a éprouvé un grand incendie à Pang-sa-kol, et que tous ses biens ont été perdus. » Comme les premiers interlocuteurs répliquaient encore par certains murmures. « Ah! ça, voulez-vous bien vous taire, repartirent plusieurs de leurs collègues à la fois, est-ce que vous croyez que l'Évêque dit des mensonges, non l'Évêque ne sait pas mentir. »

Enfin, le mercredi 14 mars, le lugubre cortège, disons mieux, le cortège triomphal des confesseurs de la foi se mit en route pour Séoul. Les glorieuses victimes, traitées avec des égards particuliers, n'avaient pas été liées. « Pour garder la loi, dit encore M. Calais, la corde rouge était seulement sur leurs épaules, ils avaient aussi le bonnet aux bords rabattus et couvrant tout le corps. » Ce bonnet des grands criminels est de couleur jaune. Il a de larges bords en toile, qui, rabattus, couvrent la figure et le haut du corps, afin que l'on ne puisse ni voir, ni être vu. « Les autres confrères qui avaient besoin de méditer, dit M. Ridel, s'en servaient comme d'un voile qui écartait les distractions ; mais Mgr Daveluy, qui sentait comme capitaine qu'il avait besoin de montrer sa figure sereine et nullement effrayée, écartait ce voile, regardait tout le monde et encourageait du sourire les chrétiens qu'il rencontrait (1(1) Lettre de M. Ridel à M. Daveluy père, déjà citée.). »

Mgr Daveluy avait été conduit en chaise jusqu'à Hong-tsiou, ville peu éloignée ; les deux autres missionnaires allaient à pied traversant une foule de peuple curieux de voir ces figures européennes qui n'étaient plus obligées de se voiler. C'est à Hong-tsiou qu'on leur mit l'appareil des criminels, « puis, on les fit monter dans les chaises des coupables, espèces de paniers en paille grossièrement faits et sous lesquels passent deux traverses qui servent pour porter; c'est ainsi qu'ils montèrent à la capitale. En passant à Sin-tchiang, Monseigneur apprit que le jeune Pak, élève du collège, était encore en prison ; il demanda et obtint sa liberté, puis il lui remit deux ligatures de sapèques pour sa route (1(1) Lettre de M. Ridel précitée.). » Ils s'en allaient ainsi, continue la relation de M. Calais, a joyeux et contents comme s'ils eussent été à une grande fête. « C'est cc singulier, répétaient les païens et les satel« lites, qu'ont donc ces gens qui s'en vont à la « mort, pour rire et être ainsi contents ? » Sur leur chemin, en passant à la ville de Pieu-taik, ils s'y arrêtaient pour manger; on leur avait servi un beau diner

en gras et c'était un jour d'abstinence ; comme ils ne touchaient pas aux plats de viande qu'on leur apportait, les satellites leur en demandèrent la raison: (C C'est, répondit Monsei« gneur, qu'aujourd'hui est un jour où tous les « chrétiens ne mangent pas de viande. » Aussitôt de s'excuser, de faire desservir les tables et de commander un nouveau repas en maigre que trois confesseurs acceptèrent. »

Arrivés à la capitale le 4 de la 2^{me} lune, ils furent conduits à la prison du Kou-rioukan, ou prison criminelle, où sont enfermés pêle-mêle, sur la terre nue, les voleurs et les assassins appartenant aux basses classes. On n'a aucun détail précis sur les interrogatoires et les tortures qu'ils eurent à subir. On sait seulement que devant les juges, Mgr Daveluy, qui possédait à fond la langue coréenne-, fit de fréquentes et longues apologies de la religion chrétienne. Pour cette raison peut-être, mais surtout parce qu'il était un des grands maîtres de la religion, il eut à souffrir plus souvent et plus rudement que ses compagnons la bastonnade sur les jambes, les coups de planche, et la poncture des bâtons aiguisés. Le quatrième jour, on porta leur sentence.

Mais le roi était malade, et une nombreuse troupe de sorciers, réunis au palais, faisaient pour le guérir mille cérémonies diaboliques; de plus, il devait bientôt célébrer son mariage. On craignit que le supplice des Européens ne nuisit à l'effet des sortilèges, et que l'effusion de sang humain dans la capitale ne fût d'un fâcheux augure pour les noces royales. Ordre fut donné d'aller exécuter les condamnés dans la presqu'île de Sou-rieng, canton de Po-rieng, à vingt-cinq lieues au sud de Séoul. On les emmena de suite, en leur adjoignant un autre confesseur, Joseph Tjyang, catéchiste de Pai-rong, et maître de maison de M. Pourthié.

Ce généreux chrétien, baptisé en 1826, avait converti presque tous les membres de sa famille. Il était instruit, prudent, d'une rare piété, et M. Pourthié disait souvent que Joseph était son bras droit. Contraint de se séparer du missionnaire, lorsque celui-ci fut arrêté, Joseph resta cinq jours dans sa maison et, n'ayant plus rien à manger, car on avait tout pillé, alla chercher quelque nourriture dans un village voisin, où il fut reconnu et arrêté. A toutes les demandes du mandarin, il répondit en confessant sa foi, et en déclarant que c'était bien lui qui était le maître de maison des missionnaires. Vainement ce magistrat, qui, touché de la figure vénérable du pieux catéchiste, voulait le sauver de la mort, essaya à diverses reprises de lui faire changer un seul mot de sa déclaration ; Joseph y persista, et quatre satellites furent envoyés de la capitale, pour y amener le confesseur. On l'enferma dans la prison de Kou-rioukan, et, après avoir passé par les interrogatoires et les tortures d'usage, il fut condamné à mort. C'est lui, dit-on, qui sollicita et obtint la grâce d'être envoyé au supplice avec Mgr Daveluy et ses compagnons (1(1) Histoire de l'Église de Corée, t. II, p. 553-554.).

Cependant le jour du triomphe des cinq martyrs approchait. Ils furent conduits à Sou-rieng à cheval.

Leurs jambes, blessées par la bastonnade, étaient enveloppées de papier huilé retenu par quelques morceaux de toile ; sur la tête, ils portaient le bonnet jaune, et, autour du cou, la corde rouge.

« Dans la route, dit M. Calais, les cinq victimes avaient bien sur la figure des marques de grandes souffrances, mais sous ces signes, on voyait une expression étonnante de bonheur. » Leurs cœurs surabondaient de joie, et plusieurs fois, au grand étonnement des satellites et des curieux, ils adressèrent à Dieu leurs ferventes actions de grâces en chantant des psaumes et des cantiques, Le JeudiSaint, au soir, ils étaient arrivés à quelque distance du

lieu de l'exécution. Mgr Daveluy entendit les satellites qui formaient entre eux le plan de faire, le lendemain, un assez long détour, afin d'aller montrer les condamnés dans une ville voisine. « Non, » s'écria-t-il aussitôt, en les interrompant, « ce que vous dites là est impossible. Vous irez demain droit au lieu de l'exécution, car c'est demain que nous devons mourir. » Dieu, qui approuvait le pieux désir de son serviteur de verser son sang pour Jésus-Christ le jour même où le Sauveur a versé son sang pour nous, donna à ses paroles un tel accent d'autorité que tous, chefs, satellites et soldats, ne répliquèrent pas un mot, et lui obéirent ponctuellement.

Le matin du jour suprême « les trois prisonniers se promenaient en causant, mais personne, dit M. Ridet (1(1) Lettre à M. Daveluy père.), ne peut dire les paroles qu'ils échangeaient ; quelqu'un vint leur apporter quelques gâteaux de farine cuits dans l'eau. M. Huin refusa, M. Aumaitre y mit simplement les lèvres et Mgr Daveluy sembla manger de bon appétit. »

L'exécution eut lieu vers midi. Le lieu choisi était une plage de sable sur le bord de la mer. Outre les préparatifs ordinaires, on avait disposé, auprès de la tente du mandarin, neuf soldats avec des fusils chargés et prêts à faire feu, en cas de besoin, sur les confesseurs. Deux cents autres soldats formaient la haie, pour maintenir la foule qui accourait de toutes parts. Quelques chrétiens se glissèrent parmi les curieux. Ils racontent qu'au dernier moment, le mandarin ordonna aux prêtres européens de le saluer en se prosternant à terre.

Mgr Daveluy dit qu'ils le salueraient à la française, ce qu'ils firent : mais le magistrat blessé dans son orgueil les fit jeter à terre devant lui. Mgr Daveluy fut décapité le premier. Une douloureuse circonstance vint, en prolongeant son agonie, augmenter sa conformité avec le Sauveur souffrant. Nous reproduisons dans toute son horreur le récit de cet effroyable supplice, tel que l'a tracé, pour la famille du martyr, la plume émue du missionnaire que la Providence devait appeler à succéder à Mgr Daveluy dans le Vicariat apostolique de Corée et dans les cachots de Séoul, et qui, s'il n'a pas eu comme lui le bonheur de verser son sang pour Jésus-Christ, l'a fidèlement imité dans sa courageuse profession de foi.

« Monseigneur, le premier, est pris, dépouillé de ses habits, les bras sont saisis et attachés fortement derrière le dos de manière à faire tourner les épaules, puis un bâton est placé horizontalement entre le corps et les bras ; ainsi lié, deux satellites tiennent les extrémités de ce bois et maintiennent le patient dans une position droite ; une corde est attachée d'un bout au toupet de cheveux, un satellite, à sept ou huit pas, tient l'autre extrémité. Le signal est donné ; on renverse Sa Grandeur et, pour assujettir la tête, on met sous le cou une petite bûche de cinq à six centimètres de haut. Le satellite, par un raffinement de barbare avarice, donne un premier coup qui parut être mortel, puis, pendant que la victime gît dans son sang, dans un tremblement d'agonie, il dispute sur le prix qu'on lui donnera, et ce n'est qu'après dix longues minutes, qu'ayant obtenu près de 500 francs pour son œuvre de sang il revint tranquillement pour achever ; déjà, prétend-on, la victime avait expiré : deux autres coups suffirent pour séparer la tête, qui fut suspendue au bout de trois piquets fixés en terre et réunis par le haut; elle resta ainsi exposée pendant trois jours, ainsi que tous les corps qu'aucun animal carnassier n'osa toucher (1(1) Lettre de M. Ridet à M. Daveluy père.). »

Ainsi mourut Mgr Antoine Daveluy, Évêque d'Acônes, le cinquième Vicaire Apostolique de la Corée, le Vendredi-Saint 30 mars 1866, à l'âge de quarante-huit ans et quatorze jours, dans la vingt-cinquième année de son sacerdoce, la vingt-et-unième de son apostolat en Corée et la dixième de son épiscopat.

« Allez donc ! montez au ciel, fils des martyrs ! dirons-nous avec son illustre panégyriste.

Allez rejoindre les glorieuses phalanges qui vous ont précédé : les martyrs de la Corée et les martyrs d'Amiens qui vous attendent : Firmin, qui fit pour votre pays encore barbare ce que vous venez d'accomplir pour l'Orient; itheudosie, qui elle aussi peut-être n'eut d'autre temple pour prier que celui auquel a succédé votre église de SaintLeu; et cet autre Firmin qui, pendant la Révolution française, devait payer de son sang la conservation de sa foi. Fils des martyrs, montez au ciel ! Mais laissez-nous recueillir de votre vie de grandes leçons pour le monde, de grandes espérances pour l'Église (1(1) Mgr Mermillod, éloge de Mgr Daveluy, p. 37). »

M. Aumaitre, mis à mort le premier après son Évêque, reçut deux coups de sabre ; un seul suffit pour chacun des trois autres confesseurs.

« Avant l'exécution, suivant l'ignoble usage coréen, qui ne respecte pas même les femmes, dit M. Féron, Mgr d'Acônes avait été dépouillé entièrement. On avait laissé aux autres leurs pantalons, mais, dans la nuit, des misérables vinrent le leur enlever. Après trois jours d'exposition, pendant lesquels ni un chien, ni un corbeau ne les approcha (ils abondent pourtant en ce lieu), les corps des martyrs furent enterrés dans le sable au même lieu. Mgr Daveluy et Luc Hoang ensemble. Les trois autres dans une même fosse. Environ trois semaines après, le corps de Luc a été retiré par sa famille apostate. Mgr d'Acônes est resté seul à part. Jusqu'à ce tempslà, il n'y avait encore aucun signe de corruption. »

Au commencement de juin, quand la persécution fut un peu assoupie, quelques chrétiens allèrent recueillir les corps des quatre autres martyrs ; tous étaient intacts, celui de M. Huin seul portait une légère trace de corruption. Ils apportèrent ces restes précieux près d'un village du district de Hong-san, à trois lieues de la côte, et n'ayant pas le moyen d'acheter des cercueils séparés, ils creusèrent une seule fosse très large, placèrent sous chaque corps une planche épaisse, et les enterrèrent ensemble (1(1) Histoire de l'Église de Corée, tom. 11, p. 556.).

CHAPITRE VIII

MM. RIDEL, FÉRON ET CALAIS ÉCHAPPENT AUX PERSÉCUTEURS. —
PREMIÈRES NOUVELLES DES ÉVÉNEMENTS DE CORÉE PARVENUES EN
EUROPE. PREMIÈRES ACTIONS DE GRACES.

(Avril-Septembre 1866)

La mort des deux évêques et de sept missionnaires ne suffit pas à assouvir la haine des ennemis du christianisme et, durant de longues semaines encore, la persécution continua sanglante et furieuse. Les trois missionnaires survivants échappèrent, comme par miracle, aux recherches des païens, mais endurèrent de grandes privations, au milieu des plus cruelles anxiétés.

M. Calais fut celui qui courut les plus sérieux dangers.

Le 8 mai, M. Ridel eut enfin des nouvelles de M. Féron et, le 15, il parvint à le rejoindre.

Un mois plus tard seulement, M. Calais, qu'ils croyaient mort dans les montagnes, put leur donner de ses nouvelles et correspondre avec eux.

C'est alors que, d'un commun accord, ils décidèrent que l'un d'entre eux devait gagner la Chine, pour faire connaître les désastres que la mission venait de subir, et travailler, si possible, à y porter remède. M. Féron, qui était le plus ancien des trois et à ce titre remplissait les fonctions de supérieur, désigna M. Ridel pour ce voyage. Le missionnaire obéit, et s'éloigna en pleurant de sa chère mission de Corée, que seul des trois il devait revoir un jour. Le 29 juin, fête de l'apôtre saint Pierre, il quitta M. Féron et, non sans danger, parvint enfin à s'embarquer sur un petit navire monté par onze chrétiens résolus. Le 7 juillet, à midi, il jetait l'ancre dans le port de Tché-Fou, dans la province chinoise du Chan-Tong. Le missionnaire et ses compagnons y furent reçus avec bienveillance et surtout grande curiosité par les Chinois. Les nouvelles qu'il apportait firent naturellement grande sensation dans la colonie européenne où il trouva le meilleur accueil.

Disons tout de suite, pour n'y plus revenir, que MM. Calais et Féron durent à leur tour quitter la Corée et arrivèrent à Tché-Fou le 25 octobre.

Leur départ coïncida avec une petite expédition militaire faite sur les côtes coréennes par la marine française, expédition qui ne fut, comme résultat, ni précisément glorieuse pour notre drapeau, ni surtout avantageuse pour la religion, et dont nous n'avons pas à parler autrement ici (1(1) V. Histoire de l'Église de Corée, tom. II, pp. 516 et suiv.).

Le billet écrit par Mgr Daveluy à Mgr Verrolles le 10 mars, ne parvint au vicaire apostolique de la Mandchourie que le 20 juin ; les deux courriers qui l'apportèrent lui apprirent en même temps la mort des deux évêques et de sept missionnaires. Ce fut, croyons-nous, la première nouvelle positive reçue de la persécution de Corée. Un peu plus tard, l'arrivée de M. Ridel et des lettres écrites par les missionnaires survivants donnèrent des renseignements certains ; mais toutes ces nouvelles n'arrivèrent en Europe qu'à la fin d'août et au commencement de septembre. Les journaux en parlèrent alors plus ou moins explicitement, mais nous pouvons dire que ces événements ne furent bien connus de tout le monde qu'après la publication du numéro de novembre des Annales de la Propagation de la Foi.

Lorsque la lettre de M. Ridel, qui donnait les premiers détails sur les événements de Corée, parvint au séminaire des Missions-Étrangères, dans le commencement de septembre, c'était l'époque des vacances. « Les aspirants étaient à Meudon, dans la maison de campagne du séminaire. Le soir, le supérieur leur annonça qu'en Corée, dans l'espace de quelques jours, neuf confrères, dont deux évêques et sept missionnaires, avaient versé leur sang pour Jésus-Christ. A cette glorieuse nouvelle, un cri de joie sortit de leurs cœurs ; et aussitôt, improvisant une illumination dans les branches des grands érables qui protègent la statue de la Sainte Vierge, ils chantèrent un Te Deum d'action de grâces, avec l'invocation, neuf fois répétée : Reine des martyrs, priez pour nous (1(1) Histoire de l'Église de Corée, t. II, p. 557.). »

Cette fête intime fut le premier prélude des grandes fêtes religieuses qui eurent lieu, dans les diocèses respectifs de chacun des missionnaires morts victimes de la persécution de

Corée, pour rendre grâces à Dieu du nouveau triomphe que ces morts glorieuses procuraient à l'Église.

Entre toutes ces fêtes, celle qui eut lieu dans la ville natale de Mgr Daveluy occupe incontestablement le premier rang.